

Pierre Roberdel

VERS L'AVENIR

*avec Marie Julie Jahenny
la stigmatisée de La Fraudais*



Mambré

VERS L'AVENIR

*avec Marie-Julie Jahenny
la Stigmatisée de La Fraudais*

Pierre Roberdel

VERS L'AVENIR

*avec Marie-Julie Jahenny
la Stigmatisée de La Fraudais*

**Mambré
9, rue du Docteur-Potain
75019 Paris**

Préliminaires

Dans quel esprit ces pages seront-elles accueillies ? Le lecteur éventuel pourra se demander : **de quoi s'agit-il ?** Des souvenirs personnels de l'auteur ou d'une réhabilitation de Marie-Julie ? Ou même d'un nouvel éclairage de ses prophéties ? En réalité, il s'agit d'un peu tout cela, mais dans un ordre voulu.

La publication de la biographie remonte à 1971. Il y a des événements qui ne pouvaient être révélés, même trente ans après la mort de la Stigmatisée, sans risquer de nuire à la réputation de gens tenus pour honorables... Mais la vérité a des droits imprescriptibles... Il faut bien la faire connaître un jour. Je ne voulais pas mourir sans dire ce que je sais. Il est temps.

Mais je suis dans une situation difficile, âgé (86 ans), malade, amené à l'improviste dans cette maison d'accueil des vieux prêtres du diocèse de Nantes.

A cette matière assez mince, je ne pouvais pas ne pas joindre le récit d'événements assez extraordinaires qui sont survenus pour me confirmer dans le bien-fondé de ma mission de faire connaître au monde la Stigmatisée de La Fraudais. Je n'ai rien cherché à faire de moi-même. J'y ai été conduit comme à mon insu. J'ai expérimenté à quel point le Seigneur nous tient dans sa main, à quel but il nous conduit infailliblement, avec respect, sans nuire aucunement à notre liberté.

Chacun de nous est unique et irremplaçable. Si nous comprenions combien nous sommes aimés du Créateur ! “Seigneur, disait un jour Marie-Julie en extase, que sommes-nous devant vous ? Un grain de sable... – Oui, répliqua le Seigneur avec vivacité, mais, ce grain de sable, je l'ai créé.”

La possibilité d'écrire m'est revenue peu à peu après un coma, et comme j'aime le faire, j'ai ressenti la nécessité de m'exprimer sur le devenir de La Fraudais, de l'intervention de Marie-Julie auprès d'un jeune possédé du Démon (une très curieuse histoire), de l'importance relative des prophéties et de la prudence avec laquelle il fallait les accueillir... Je croyais arrêter là, quand j'ai lu le livre de l'abbé Laurentin intitulé : *Multiplication des apparitions de la Vierge aujourd'hui* (Editions Fayard).

J'ai été surpris d'y trouver nombre de propositions, reproduisant celles que Marie-Julie avançait un siècle plus tôt. J'ai relu mes trois livres (*Colloques, Prophéties, Cris du Ciel*) et découvert comme un ordre logique, dans l'enchaînement de ce qui pourrait être des événements futurs. Le Seigneur indique comment procéder :

- 1) ne pas se permettre de juger avant de s'être informé,
- 2) savoir que le Seigneur a offert à la Stigmatisée “le don des dernières prophéties sur l'avenir du monde, jusqu'à l'époque fort avancée du **terme des siècles**”,
- 3) “en de si nombreuses paroles que la terre ne comprendra pas tant que les maux ne seront pas **fixés sur**

les sommets qu'ils doivent atteindre." (en quelque sorte que l'on ait le nez sur les événements),

4) savoir aussi que Satan fera publier beaucoup de fausses révélations pour égarer les vrais chrétiens... "des choses tellement fortes à croire que dès que les vrais chrétiens les liront, ils verront, sans autre examen, que la voix divine n'est pas dedans." Dieu nous a donné l'intelligence et le sens critique pour que nous en usions raisonnablement.

On nous a fait remarquer : "Mais les écrivains des extases de Marie-Julie n'ont-ils pas, à l'instar de Clémentine Brentano pour Catherine Emmerich – du moins comme on l'en accuse – ajouté aux révélations de la Stigmatisée de La Fraudais ?" Cela semble difficile car les écrivains étaient rarement seuls et sans témoin... Et le Seigneur y veillait, écartant, au début, "les marraïnes" parce qu'elles n'arrivaient pas à suivre et reconstituaient de mémoire les écritures, avec des infidélités non volontaires.

Chez les écrivains de Marie-Julie, la tendance aurait été à minimiser plutôt qu'à augmenter, et cela aussi pouvait être fâcheux.

L'écrivain, ordinairement Auguste Charbonnier, n'avait pas le temps de transcrire, dans son style ultrarapide avec de nombreux abrégés, mais facilement déchiffrable. Il était impossible qu'il en ajoutât. Ces premiers documents ont été conservés et sont maintenant dans les archives de l'association des "Amis de Marie-Julie".

Or, nous avons trouvé un flagrant délit de minimisation. Dans l'authentique extase, il est dit : "On leur fera entendre ces bruits de **voix** qui sortent des instruments qui **parlent**, maniés par les hommes et qui seront au service de l'enfer." Ce texte, passé par l'abbé David, devient, sous la plume de madame Grégoire, chargée de l'envoyer à Rome et qui en garde le double : "ces bruits qui sortent des instruments maniés par les hommes...". On aura pensé : cette pauvre Marie-Julie parle trop par images. On aura simplement biffé

ces quatre petits mots de rien du tout : *de voix* et *qui parlent*, détruisant ainsi une des plus curieuses prophéties de tous les temps : l'annonce, plus de trois quarts de siècle à l'avance, de la **radio** et de la **télé**, ces moyens de perversion qui ont détruit la foi, fait perdre au Français le goût de la lecture (on lisait deux fois plus au début du siècle !). Ce sont aussi de diaboliques moyens de manipulation des consciences.

Il ne faut ni diminuer, ni ajouter : ainsi cette soi-disant prophétie de Marie-Julie qui annonçait qu'à sa mort les cloches de Blain se mettraient en branle d'elles-mêmes et que les aubépines fleuriraient sur le parcours de son cortège funèbre. Nous n'avons rien trouvé dans les extases, qui puisse accréditer cette version. Celle-ci (inventée par qui ?), s'imprima cependant dans l'esprit parfois un peu simple des braves gens de nos campagnes et la non-réalisation ruina, pour toujours, le peu de foi qu'on gardait encore dans la pieuse fille de La Fraudais. Un hiver, Marie-Julie fut très malade. Sa secrétaire, voulant la tester, lui dit : "On a bien cru, Marie-Julie, que vous alliez mourir.

– Moi aussi, ma petite fille, dit la Stigmatisée.

– Dommage que ce ne soit pas arrivé !

– Pourquoi ? demanda-t-elle.

– Parce qu'en cette saison, c'eût été très beau de voir les aubépines fleurir sur le chemin de votre enterrement...

– **Tas de fous !**", répliqua Marie-Julie avec son bon sens de paysanne.

Dans les pages qui suivent on sera surpris de lire la description d'un phénomène solaire, d'apparitions mystérieuses, de bruits insolites... Cela peut-il être ? "Moi, je ne crois qu'à ce que je vois", diront les esprits forts, et moi, l'auteur de ces lignes, obligé de répondre : "Il m'est arrivé de voir, de palper longuement ce que, par la suite, je devais raisonnablement reconnaître sans existence réelle. Le contraire de ce qu'affirmait l'apôtre Thomas : "Si je ne mets pas la main

dans la plaie de son côté et le doigt dans les trous de ses mains et de ses pieds, je ne croirai pas.” Je vais me faire traiter d'**halluciné** et de **visionnaire**. Je comprends, mais je ne peux dire le contraire de la vérité qui est : **ce que je voyais et palpais n'existait pas**.

Qu'on prenne donc ce livre dans l'esprit où je l'ai écrit : rendre **témoignage à la vérité**. Il m'en coûte de remplacer parfois des noms propres par des initiales, mais c'est mieux pour le moment (tout reste en clair dans le texte manuscrit). Ce texte a déjà été lu et approuvé par des personnalités marquantes, comme Christian Ravaz, fondateur de *Chrétiens Magazine*. Il l'a lu chez moi, d'une traite... Un prêtre réputé l'a lu aussi et en écrit :

Le 7-11-90

Cher ami

J'ai lu d'une traite, tard dans la nuit, le manuscrit de l'abbé Roberdel : c'est dire l'intérêt que j'y ai pris. L'auteur est un mémorialiste-né, un conteur-né, comme il devait y en avoir, jadis, aux veillées paysannes. Il a le sens du récit clair et des détails concrets. On sent en lui un homme qui a les deux pieds sur terre...

Etonnant qu'un confrère de grande qualité ne me tienne pas pour un hurluberlu !

Je ne savais pas que j'étais un conteur-né... Je l'apprends sans m'en étonner, car, si je ne l'ai jamais fait moi-même, j'ai entendu mon grand-père conter, entre 1908 et 1912, aux veillées de campagne, presque tous les soirs d'hiver, à cette époque où la télévision n'avait pas encore disloqué les familles. Chacun s'affairait, sous le globe de porcelaine blanche de la lampe à pétrole, à ses travaux de couture, de vannerie ou de confection de corbeilles en paille ; ma mère, à l'écart, dans l'embrasure de la fenêtre, fière de tourner, à la pédale, son nouveau rouet à filer le lin.

“Grand-père, disait-on, restez à entretenir la flambée du foyer et contez-nous une histoire, tout en

veillant à ce que Petit Pierre ne s'endorme et ne risque de tomber dans la braise..."

"Petit Pierre", c'était moi, assis sur un minuscule banc, adossé au bûchelier, sous l'énorme manteau de la cheminée. Grand-père nous demandait quelle histoire nous voulions entendre. Ainsi choisit-on maintenant le disque ou la cassette,... mais l'histoire n'était pas stéréotypée, elle était vivante, et "Petit Pierre" enregistrait tout, devenant conteur-né sans le savoir et sans jamais utiliser son talent caché. L'enfant, à six ans, est formé pour la vie.

Je crois que le Seigneur, aussi, a lu mon récit et l'a déjà approuvé... que son Esprit soit avec toi dans cette lecture, et te donne sa Lumière !

CHAPITRE I

Qui était Marie-Julie ?

Marie-Julie est née à Blain en Loire Inférieure (devenue Loire-Atlantique depuis) au hameau de Coyault. Voici la copie de son acte de baptême : “Le 13 février (1850) a été baptisée Marie-Julie Jahenny, née la veille, à Coyault, du légitime mariage de Charles Jahenny et de Marie Boya. Parrain : François Jahenny. Marraine : Jeanne Boya. Le parrain seul signe. Signé : Les Coudon, vicaire.

Le nouveau foyer de Charles Jahenny fils, et de Marie Boya, s'installe provisoirement à Coyault, chez les parents paternels qui sont Charles Jahenny père, et sa femme Jeanne Dugué. La maison est située un peu en avant et à l'écart des autres maisons du hameau qui sont contiguës et en ligne continue des Jahenny. Ils ont un second fils, Pierre.

La pièce d'habitation des nouveaux mariés est située derrière celle des parents, la joignant en équerre, orientée face à la mare, désormais comblée. Ce bâtiment subsiste, transformé d'abord en bâtiment pour matériel agricole, la porte remplacée par un portail. La petite fenêtre existait... Il me semble que tout a été restauré et renouvelé dernièrement. Espérons que les habitants de Coyault en gardent le souvenir précis. Ce pourrait être très important pour l'avenir et même pour un avenir plus proche qu'on ne pense.

C'est donc là que Marie Boya mit au monde sa fille aînée, le 12 février 1850 le jour du mardi gras, jour de péché. La jeune maman pleura d'une façon qu'elle ne s'expliquait pas... sans raison apparente. Là, ils vécurent trois ans, sans doute en communauté de travail et de table. Puis, en 1853, un second enfant naît chez les Jahenny, un fils appelé aussi Charles, le troisième Charles en succession directe de la dynastie. Et voici que l'oncle Pierre se marie à son tour et reste à Coyault. La cohabitation ne pouvait durer. Il fallait trouver un autre toit. On chercha. Une modeste ferme se trouva libre à La Fraudais, à quatre kilomètres de Coyault par le petit chemin de traverse qui est devenu impraticable pour les véhicules modernes... Il s'appelle le Chemin Binet et débouche à l'entrée de La Fraudais : chemin très pittoresque et creux dans lequel s'est promené un moment, le Cardinal Pacelli, accompagné de deux prélats, quelques mois avant son élévation en souverain Pontificat.

La petite ferme pouvait nourrir trois vaches. La location fut retenue pour deux cent cinquante francs de bail annuel et le jeune foyer quitta Coyault sa charrette encombrée du maigre mobilier de la famille... La maman portait son second bébé dans les bras. Mais que faire de la remuante petite Marie ? On l'enferma dans l'armoire... Et ce fut l'entrée peu glorieuse à La Fraudais de celle qui devait faire connaître ce hameau au monde entier.

"C'est que, disait plus tard la Stigmatisée dans son patois pittoresque, quand j'étais petite, j'étais ben

méchante et ma mère devait m'attacher au pied de la table pour que je n'aie pas me trouver dans la mare". Elle y était allée une toute petite fois, dans l'inconscience de ses deux ans.

Le foyer devait, à La Fraudais, s'enrichir de trois autres filles : d'abord une petite Rose qui ne vécut guère et dont la mort fut l'occasion d'un gros chagrin pour notre héroïne qu'on appelait simplement Marie en famille. Le 31 août 1857 naîtra Angèle, future confidente de Marie-Julie, son émule en sainteté. Enfin, le 28 mars 1862 paraîtra Jeanne qui mourra la dernière, presque centenaire.

La mère Jahenny a fort à faire avec sa nichée et, encore, doit-elle aider le père aux travaux des champs. Marie, son aînée, l'aidera de toutes ses faibles forces. Pas question d'école pour l'instant, puis, un peu de liberté reconquise, on l'y enverra pour quelques mois d'hiver. Il en était ainsi pour d'autres filles de ce temps-là. Marie-Julie saura assembler pour lire péniblement les lettres de moule seulement (imprimerie), car les lettres de plume, comme elle disait, lui resteront mystérieuses.

La future Stigmatisée aura toujours été pieuse et portée à la pénitence, avec des pratiques de son invention, non parfois sans provoquer l'inquiétude chez sa maman qui la conduira au tribunal de la pénitence lors de l'entrée dans sa septième année. "Avec elle, dira plus tard un petit pâtre du voisinage, on ne pouvait jamais jouer... toujours réciter le chapelet." Cependant elle n'était guère différente de ses voisines.

Lors de sa retraite de première communion – elle avait dix ans et demi – le prédicateur insista sur les souffrances de la Passion. Le jour de l'absolution tous les enfants pleuraient. Seule une retraitante ne pleura pas, Marie-Julie en fut troublée. Lors de l'action de Grâces elle fit cette prière (révélée plus tard en extase) : "Mon aimable Jésus, aujourd'hui, vous épousez mon âme. Je vous promets de vous consacrer ma jeunesse et toutes mes années jusqu'à la mort. Je ne veux qu'un époux."

Son plus grand désir était de devenir religieuse mais son confesseur, l'un des deux vicaires de Blain, l'abbé David, s'y opposa toujours estimant qu'elle n'avait pas la santé suffisante. Elle n'était atteinte d'aucune maladie notable mais restait chétive. Quand elle eut seize ans, ses parents la placèrent comme servante dans une excellente famille d'un hameau voisin, La Miltais. Elle ne put y finir l'année. Elle rentra à la maison et se contenta d'aider les siens aux travaux des champs.

Quand elle eut vingt-deux ans, on voulut lui procurer un moyen de vivre correspondant à ses forces. Elle entra en apprentissage comme couturière chez les demoiselles Péhé de Blain. Celles-ci déclarèrent plus tard qu'elle avait beaucoup d'imagination. Marie-Julie y souffrit, sans se plaindre, des conversations qu'elle était obligée d'entendre.

Marie-Julie racontait en riant, que ces demoiselles étaient très méfiantes. Chaque soir, en rentrant de leur journée, elles passaient un balai sous les meubles pour s'assurer qu'aucun homme ne s'y cachait...

Du temps de son apprentissage, sa mère l'envoya régler ses honoraires à un docteur de Blain qui soignait son frère Charles, atteint au genou...

Il s'y passa un incident qui devait par la suite, s'avérer d'une importance primordiale.

Maladie et stigmatisation

Et voici ce qui arriva :

Le 6 janvier 1873, pendant la grand-messe, Marie-Julie se sent si fatiguée qu'elle ne peut selon son habitude, rester aux vêpres. Elle rentre immédiatement à la maison ; durant le mois de janvier, le mal ne fait qu'empirer. Le docteur ne sait que diagnostiquer : cancer de l'estomac ou tumeur scrofuleuse ?

Le 12 février, anniversaire de ses vingt-trois ans, elle est au plus mal et l'abbé David vient la confesser. Le 15, on le rappelle en toute hâte : il ne peut que lui donner le sacrement des malades. Le lundi suivant, il y

a un léger mieux et le vicaire en profite pour lui apporter le viatique. Mais le docteur ne conserve aucun espoir.

Le 22 février 1873, Marie Jahenny est visiblement dans le même état. Elle se sent mourir et le déclare à sa famille. Mais... tout à coup, elle ouvre de grands yeux et se retrouve assise dans son lit, ce qu'elle n'avait pas fait depuis longtemps. C'était vers onze heures. Pendant dix minutes elle tient le regard fixé vers le même point, puis retombe lourdement, comme morte et demeure en cet état jusqu'à trois heures de l'après-midi.

A trois heures, elle se redresse de nouveau, brusquement, et reste figée une quinzaine de minutes.

Que s'était-il passé ? Elle le déclare un peu plus tard : elle a vu la Sainte Vierge par deux fois.

La première fois, à onze heures, l'apparition n'a pas parlé. Elle était vêtue de blanc, couronnée d'éternelles (immortelles) appuyée d'un bras sur une grande croix blanche. Pendant qu'on la croyait morte, il se passait dans son âme un grand bonheur.

La seconde fois, la Vierge a parlé et dit :
"Ma chère enfant, tu souffres. Ne crains pas, je suis la Vierge Immaculée."

L'apparition a porté la main droite sur le cœur de Marie-Julie et lui a promis la guérison pour le 2 mai suivant, à trois heures de l'après-midi. En attendant elle souffrirait chaque jour entre deux et trois heures de l'après-midi. Elle a conclu : "Je reviendrai te voir."

Le 15 mars, la Mère du Sauveur apparaît à nouveau à la jeune fille et dit :

"Ma chère enfant, veux-tu accepter les cinq plaies de mon divin Fils ?

- Qu'est-ce donc que ces cinq plaies ?
- Ce sont les marques des clous qui ont percé ses mains et ses pieds, c'est la plaie qu'a faite le fer de lance.
- Oui, de tout cœur, dit Marie-Julie, si mon Jésus le veut et m'en trouve digne.
- Voudrais-tu souffrir le reste de ta vie pour la

conversion des pécheurs ?

– Oui, ma Mère, si votre divin Fils le désire.

– Ma chère enfant, ce sera ta mission.”

La Vierge lève les yeux et dit :

“Mon cher Fils, elle se fait victime, acceptez-la.”

Et présentant sa croix blanche à la malade elle ajoute :

“Voici la croix sur laquelle tu seras immolée.”

Ainsi se sont enclanchés des faits d’une importance incommensurable et dont les conséquences retentiront loin dans le futur. Pour moi, j’en suis au cinquième et dernier volume. Je ne pouvais reproduire ici toute la biographie de la Stigmatisée. On la trouvera aux Editions Résiac...

Le peu que j’en reproduis, c’est pour mettre dans l’ambiance et aider à comprendre les événements passés et futurs.

L’avenir de Marie-Julie sera d’autant plus brillant qu’il a été plus effacé jusqu’ici. C’est le Padre Pio qui l’a annoncé et le souvenir de cette parole reste bien gravé dans la mémoire de personnes encore vivantes, qui l’ont entendu de leurs propres oreilles.

CHAPITRE II

Une décision improvisée

J'avais rendu une douzaine de visites à la Stigmatisée de La Fraudais, mais jamais je n'aurais soupçonné que je serais appelé à la faire connaître au monde.

Lors de ma venue comme curé du Pouliguen, ma domestique, Antoinette, trouva, dans la poussière accumulée au-dessus d'une armoire, un carnet de soixante-dix-huit pages, joliment calligraphiées, relatant, avec force détails, une visite de trois jours à La Fraudais en 1875. Il portait, au crayon, la mention: **"demoiselle des Brûlais"**. Je suppose qu'il avait été apporté par mon avant-prédécesseur, l'abbé **Pourrieux**, qui avait été vicaire à Blain, puis à Saint-Nicolas de Nantes. Comment ce carnet se trouvait-il juché sur l'armoire de la chambre du second étage ? Mystère !

Je le lus et fus surpris de l'ampleur des phénomènes mystiques concernant Marie-Julie Jahenny. Il fallait le garder précieusement dans un tiroir de mon bureau. C'était en 1952.

Deux ans plus tard, Monseigneur **Villepelet** vint au Pouliguen pour administrer la confirmation. A table, le midi, la conversation roula sur la présence des Allemands à Nantes.

“En avez-vous souffert, de ces visites domiciliaires à l'évêché ? demanda quelqu'un.

– Non, mais, en prévision d'une éventuelle perquisition, nous avons vidé la case des dossiers secrets. Pour ne pas la laisser totalement vide, ce qui aurait pu nous susciter des ennuis, nous y avons placé le **dossier** concernant Marie-Julie, ce qui ne portait pas à conséquence.

– J'ai justement, dis-je, trouvé ici un carnet, sans doute laissé par monsieur Pourrieux, et qui décrit une visite à Marie-Julie.

– Donnez-le-nous, fit Monseigneur, nous le joindrons au dossier.”

Je le cherchai dans tous les tiroirs de mon bureau. Rien...

“Eh bien, dit Monseigneur, vous nous l'enverrez quand vous l'aurez trouvé.”

Je ne l'ai jamais revu, pendant les seize ans que je suis encore resté au Pouliguen. Mais, le soir de mon arrivée à **Saint-Marc**, étant un peu désespéré, je me mis à inventorier toutes mes photographies, enfermées dans une boîte de carton. Et voici que, tout au fond, je retrouvai le fameux carnet.

Quelques jours plus tard j'eus la surprise de recevoir, coup sur coup, deux lettres au sujet de la “**Sainte de Blain**”, comme on disait alors, l'une du marquis de la Franquerie, l'autre de l'abbé Jugeau, secrétaire aux archives de l'évêché.

Celle-ci me disait en substance :

“Nous venons de recevoir une lettre d’une certaine dame Kizior du Wisconsin, en Amérique. Elle nous demande une relique de Marie-Julie et s’inquiète de savoir pourquoi la cause de canonisation à Rome n’a pas encore abouti. Si c’est faute d’argent, elle est prête à en fournir.”

Le secrétaire ajoutait : *“Vous qui l’avez connue, pourriez-vous nous dire où trouver des reliques ? D’autre part, savez-vous si la cause de canonisation est en cours ?”*

Je répondis, assez sèchement :

“A l’évêché, vous devriez savoir qu’aucune cause n’est introduite, puisque cela dépend du diocèse. Quant aux reliques, adressez-vous au marquis de la Franquerie qui détient des objets ayant appartenu à la Stigmatisée.” Et je lui donnai son adresse.

L’autre lettre, celle de monsieur **de la Franquerie**, me disait : *“Vous savez peut-être que je recueille tous les documents ayant trait à la pieuse Stigmatisée de Blain. Vous êtes l’un des rares prêtres survivants l’ayant fréquentée de près. Pourriez-vous écrire, pour nos archives, les impressions qui vous en restent ?”*

Je le fis volontiers. J’écrivis une trentaine de pages manuscrites. Au moment de les envoyer, je me souvins du carnet de mademoiselle des Brûlais et j’ajoutai : *“J’ai un document **authentique** mais il serait imprudent de l’envoyer par la poste. S’il s’égarait, ce serait une perte irréparable.*

Comme vous voyagez beaucoup, pensez donc à venir chez moi et vous l’emporterez pour le joindre à vos archives.”

Deux semaines plus tard, il arrivait, accompagné de madame de la Franquerie. Je remis le carnet et nous parlâmes de la Stigmatisée. Déjà nous étions levés, prêts à nous séparer, quand, soudain, me vint le souvenir de la demande de l’abbé Jugeau. Je dis :

“A propos, n’avez-vous pas reçu une lettre de l’évêché de Nantes ?

– Si, au sujet de Miss Kizior du Wisconsin. Comme relique, je lui ai envoyé un pétale de lis de La Fraudais. Sa lettre est intéressante... Elle propose de l’argent pour la faire canoniser... Il n’en est pas question pour l’instant, mais cela pourrait servir à faire éditer une biographie de la pieuse Stigmatisée.

– Oui, répliquai-je vivement. Voilà trente ans qu’elle est morte et personne n’a écrit sa vie !

– Pour le faire il faut en être capable... Vous vous en sentez capable, vous ?”

Je **m’entendis répondre** machinalement : “Oui.” Puis, regrettant ce mot, je repris : “Mais, pour cela, il me faudrait des documents.

– Oh ! reprit le marquis, ce n’est pas ce qui manque. Je détiens soixante mille pages à son sujet. Je vous apporterai ce qu’il faut... Moi, vous comprenez, je ne pouvais le faire, gêné par la présence, à Blain, de mademoiselle Trioullier.”

Je n’y comprenais rien et commençais à oublier cette anecdote, quand effectivement, monsieur de la Franquerie revint m’apporter quelques milliers de pages. J’étais **pris au piège**, engagé comme malgré moi. Lui aussi peut-être, j’ai cru le deviner par la suite. Mon amour-propre m’empêchait de reculer.

Quelques mois plus tard, la maison d’enfants, dont je venais d’être nommé aumônier, fermait, pour se transformer en maison de convalescence, ce qui n’aboutit pas. Finalement, je restai, avec quelques sœurs, dans une toute petite maison réservée aux religieuses de la congrégation Jeanne Delanoue... J’avais tous les loisirs possibles.

Je ne pouvais me contenter des documents reçus, il fallait que je me renseigne auprès des personnes ayant connu, de près, Marie-Julie Jahenny.

A La Fraudais, **madame Marsac** m’indiqua quelques personnes de Blain : Jeanne Dugué, mademoiselle

Révellière, Berthe Trivière, mademoiselle Corbineau. Celles-ci m'en indiquèrent d'autres et je dus arriver à la **trentaine de témoins**, tous sur le déclin de leur vie. Seule madame Herruel survécut longtemps. Il y eut aussi mademoiselle **Robinet** du Puy-de-Dôme et son frère, curé au diocèse de Clermont, qui restent encore bien vivants et jouent un rôle important dans la survie de Marie-Julie par les documents qu'ils détiennent de leurs parents. Ceux-ci étaient en relation étroite avec le docteur Imbert.

Ce qui me parut improvisé était préparé pour moi depuis longtemps, de toute éternité. Chacun tient dans la création un rôle irremplaçable, qu'il y a plus de mérite à ignorer sur terre. Il paraît que le principal tourment du suicidé est de découvrir tout ce dont il s'est privé volontairement.

“Dieu n'improvise jamais.”

CHAPITRE III

Le choix de l'éditeur des premiers livres

Je rédigeai le livre en sept ou huit mois. Restait à trouver un éditeur. Monsieur de la Franquerie m'en conseilla plusieurs dont un en Mayenne. Je devais écrire à ce sujet, mais cela tarda par négligence de ma part. Une chose est d'écrire un livre, mais c'est une chose plus difficile de lui trouver un éditeur.

J'ai un ami, père de famille, **Victor Rajalu**, qui avait suivi avec intérêt tout mon travail sur Marie-Julie. Au début de mars 1971, il me téléphona :

“Etes-vous libre le 25 mars ?

– Peut-être, pourquoi ?

– Je voudrais vous emmener à **Kérizinen**. Le 8 décembre dernier, j'y ai vu un phénomène solaire. C'était

merveilleux. Peut-être se reproduira-t-il le 25 mars, fête de l'Annonciation. J'aimerais tant que vous le voyiez !”

Moi, voir un prodige solaire, je n'aime pas beaucoup ces choses-là ! Je demandai : “Quel jour de la semaine tombe ce 25 mars ?

– Un jeudi.

– Alors, c'est impossible ! C'est le jour où j'assure un catéchisme à Saint-Marc.”

Le dimanche 21 mars 1971, nouveau coup de téléphone de mon ami qui me dit :

“Je prends cinq jours de congé, jusqu'à vendredi, jeudi pour Kérizinen; mais, mardi, nous pourrions porter votre manuscrit chez un éditeur. Avez-vous écrit ?

– Non, j'ai manqué de courage.

– Il faut quand même faire éditer ce livre. Allons voir ce qu'on en pense. Mardi, tenez-vous prêt pour huit heures trente.

– Entendu.”

Le mardi, dès que je fus installé dans la voiture, il me dit :

“Nous allons à **Montsûrs**, chez un nommé **Kayser**.

– Qui est-ce ?

– Je l'ignore, dit-il, mais le Père **Ribet** qui vient de rassembler trois petits frères à Saint-Aignan, m'a déclaré hier soir au téléphone : “Le livre de l'abbé Roberdel pourrait être porté à Montsûrs, chez monsieur Kayser. Nous allons d'abord passer par Saint-Aignan-sur-Roë.”

Nous fûmes reçus longuement par le Père Ribet qui voulut que nous déjeunions avec lui, chez Mère Marie de la Croix, la stigmatisée qui a fondé, à Toulouse, une congrégation dont elle est la Mère Générale. Elle était venue à Saint-Aignan, sa paroisse natale, deux ans auparavant, y établissant le Centre de sa communauté. Avec nous déjeunent les trois premiers petits frères qui logent provisoirement au presbytère. Nous parlons beaucoup de Marie-Julie. Les petits frères in-

sistent pour que nous allions à Montsûrs où vient de s'installer un nouvel éditeur-imprimeur. Entendu !

Au sortir de la salle à manger, je suis submergé par une très forte bouffée de **parfum de violette**, et je crie :

“Oh ! ces violettes, ces violettes !” Puis plus rien. Je dis :

“Est-ce que je deviens fou ? Pourtant je l'ai crié bien fort !” Et les jeunes religieux, amusés, me regardent renifler la savonnette du lavabo. Non, ce n'est pas cela.

Frère Bernard, le plus grand des trois, montrant le mur de la main, me dit : “Père, derrière ce mur, il y a notre Mère. C'est ainsi qu'elle salue ceux dont la visite lui plaît.

– Ah ! Bon !” Et je n'y pensai plus.

Il nous faut d'abord récupérer des textes à Las-say, si bien que nous arrivons un peu tard à Montsûrs. Dans une rue nous demandons à un vieil homme où habite monsieur Kayser.

“Kayser, connais pas !

– C'est un imprimeur...

– Ah oui. Il vient de s'en installer un près de l'église, dans des bâtiments neufs. Vous ne pouvez pas vous tromper.”

Une personne balaye l'atelier. “On vient de fermer, dit-elle. Ici c'est une maison d'édition religieuse : le jeudi, on y récite le chapelet. Entrez dans cette petite pièce. Je vais prévenir monsieur et madame Kayser.”

Arrivent un homme jeune et son épouse, sympathiques. “Voilà, leur dis-je, il paraît que vous imprimez des livres.

– Non seulement nous imprimons mais nous éditons, c'est plus avantageux. Nous n'avons encore imprimé qu'un seul livre...

– Moi je vous en apporte un. Vous allez le prendre ?

– Ça dépend du sujet.

– Une biographie de Marie-Julie Jahenny, fis-je.

Et mes gens de s'esclaffer :

— Non ! Ce n'est pas possible. On rêve ! Qu'est-ce qui nous arrive ? Qui nous l'aurait dit hier soir !

— Vous ne connaissez peut-être pas ?

— Que si ! Hier soir, justement, nous nous disions l'un à l'autre : il faut que notre second livre soit sur Marie-Julie... Mais personne n'en écrit. Demain, dans la soirée, nous téléphonerons à monsieur **Ragot** de Laval qui, déjà, a fait paraître une plaquette sur elle. Il trouvera bien le moyen de la grossir un peu pour qu'elle devienne un vrai volume. Nous étions sur le point de lui téléphoner à ce sujet, et voilà que, juste avant, vous nous en proposez un...

— Vous allez le prendre ?

— Bien sûr ! C'est trop extraordinaire !

— Il faudrait peut-être que vous le lisiez ? fis-je.

— Pas nécessaire ! La coïncidence est trop merveilleuse.

— Il faudra sans doute que je vous avance quelque argent ?

— Non, puisque vous apportez déjà le livre. C'est nous qui vous donnerons des droits d'auteur. Nous devons rédiger un contrat... Mais comment êtes-vous venus chez nous ?

— Moi, je pensais aller ailleurs. C'est le Père Ribet qui nous a demandé de venir ici.

— Alors, c'est **Mère Marie de la Croix**, la stigmatisée, qui vous envoie chez nous ?

— Non, pour nous, c'est le Père Ribet et les trois petits frères qu'il a rassemblés à la cure de Saint-Aignan-sur-Roë."

Je montrai le manuscrit aux Kayser. Il fut convenu que je le remporterais pour y ajouter quelques notes. Il fallait aussi que je m'arrange avec **Monsieur Vial**, notre évêque de Nantes.

Nous avons quitté la maison vers les six heures du soir. Le soleil, dans toute sa splendeur, était encore haut dans le ciel.

En rejoignant la voiture, je dis à mon ami : "Eh bien ! c'est réussi, ça a été facile." Mais il ne montra pas d'enthousiasme, ce qui me refroidit.

Nous circulons dans l'ombre de la grande rue de Montsûrs et tournons à gauche pour entrer sur la route de Saint Cénére face au soleil qui, à soixante mètres au-dessus d'un coteau couronné de la longue toiture d'une ferme, devient aveuglant.

Je dis : **“Oh ! que ce soleil est gênant !”** J'abaisse le pare-soleil et y ajoute le bras replié devant les yeux. Victor, qui regarde en dessous, me dit :

“Je crois bien qu'il tourne ! Regardez donc bien...

– Qu'est-ce qui tourne ?

– Mais le soleil !”

Comment regarder ce soleil aveuglant ? Je m'y résous. Dans ce brasier du soir, il y a comme un tunnel et, au fond de cette trouée, un grand disque blanc comme neige, qui bouillonne comme les vagues de la mer vues de loin et de haut. Ce disque est circonscrit dans un anneau de feu, de l'épaisseur du petit doigt, muni de trois légers renflements qui permettent de constater que le cercle tourne de droite à gauche, à la vitesse d'un tour en quatre secondes. Il tourne à l'inverse des aiguilles d'une montre. Sur l'anneau de braise brille, ici et là, comme l'éclat d'un diamant.

Devant ce spectacle, je bredouille : “Oh ! là ! là ! Oh ! là ! là !

– Ne vous étonnez pas, me dit mon chauffeur. J'ai fait cette prière : Seigneur, si le choix de l'éditeur vous plaît, et si c'est le moment de l'éditer, vous pourriez nous le faire savoir ? Votre soleil est là pour ça. Je ne vous en ai pas parlé car je n'étais pas sûr de l'obtenir et je ne voulais pas vous conditionner.”

Pendant qu'il range calmement sa voiture, je ris que : “Alors le Seigneur est content de mon livre ?

– Je n'ai pas demandé pour cela mais pour le choix de l'éditeur et si le moment est venu de le faire paraître.”
Je n'ai qu'à me ramasser.

La voiture arrêtée, il faut quitter le soleil des yeux pour voir où l'on met les pieds. Nous sommes à trente

centimètres du rebord herbeux de la route. Quand on se redresse, le spectacle est changé. Il n'y a plus de lumière aveuglante. L'espace est d'un bleu pâle, le soleil aussi grand que normal, avec son **cercle de braise** qui continuera de tourner jusqu'à la fin. Mais le disque central, toujours bouillonnant, a perdu son éclat de neige pour devenir ce que j'estime, d'abord, être vert. "Tiens, dis-je à mon ami, le disque central est devenu vert.

— Moi, réplique-t-il, je le vois bleu." Je reconnais mon erreur. Je confonds facilement le vert et le bleu.

Mais, voici que la partie inférieure du disque devient verte. Le vert monte lentement, remplacé à la base par le bleu, que suit, de nouveau, le vert, et ainsi jusqu'à la fin, sans que l'une ou l'autre des nuances recouvre seule la surface entière, toujours bouillonnante.

Bientôt se détache, de dessous le soleil, un triangle d'un joli rose qui descend lentement, lentement, s'élargissant graduellement jusqu'à ce qu'il touche la toiture de la ferme. C'est un grand pétale de soixante mètres de haut sur huit à dix de large. La ligne de rencontre avec le faîtage est mauve-lilas.

La flamme, aux contours nets, reste visible quelques instants, dans toute son ampleur, puis disparaît subitement... Une autre renaît, légèrement détachée du disque solaire, et redescend lentement un peu plus courte que la précédente, dans la mesure où le soleil du soir s'abaisse sur l'horizon.

De temps en temps, cinq ou six fois jusqu'au coucher du soleil, une **immense flamme rose** s'en échappe du côté droit, s'élance jusqu'au zénith, sans contours précis, et, rapidement, envahit tout l'espace qui se trouve devant nous, puis disparaît instantanément. De nouveau l'immense pétale redescend vers la toiture qui domine le plateau, tantôt dirigé plus à droite, tantôt plus à gauche.

Il diminue inexorablement de hauteur, jusqu'à ce que le cercle de feu semble toucher la toiture, puis s'enfoncer derrière et disparaître, laissant, encore deux fois, le rose apparaître dans l'échancrure, entre la maison et le bâtiment voisin.

C'est fini. Il fait presque nuit. Tout cela a semblé durer un quart d'heure, mais en fait beaucoup plus. Nous n'avons pas vérifié à nos montres.

Pendant ce temps plusieurs voitures sont passées derrière nous, comme si de rien n'était. Nous avons conscience que le prodige ne se produisait qu'en notre faveur. Les passants ont dû se dire : "Qu'ont donc cet homme et ce curé à rester plantés devant ce banal coucher de soleil ?"

On nous a dit : "Avec un appareil, vous auriez pu photographier ce phénomène." Ce n'est pas sûr. Nos rétines étaient impressionnées par une chose qui n'émanait pas d'un support physique. Pour qu'une plaque soit impressionnée, il aurait fallu que le prodige se produise aussi pour elle. Cela arrive en certains cas, pour la photo seulement et non pour l'œil humain... On m'a montré quantité de photos dites miraculeuses. Souvent ce n'était dû qu'à une légère anomalie naturelle.

La nuit tombe. Nous repartons, sans même nous rendre compte que nous étions devant l'usine Rossignol, de l'autre côté de la route. Nous récitons le chapelet et, alors, nous comprenons que chaque descente de la nappe rose durait le **temps d'un Ave**, dit posément, et que les envahissements espacés correspondaient au **Gloria** qui sépare les dizaines. Nous étions trop subjugués pour songer à prier.

Nous espérions que les Kayser auraient pu voir le prodige de leur balcon. Il n'en fut rien.

CHAPITRE IV

L'édition de la biographie

J'écrivis à mademoiselle R. pour la mettre au courant de notre décision et du prodige qui semblait approuver le choix de l'éditeur. Voici qu'elle arrive avec sa valise pleine de documents et d'objets ayant appartenu à Marie-Julie, documents que, pendant deux jours, j'avais consultés chez elle, en allant en vacances chez un ami prêtre à Lyon.

J'y découvre un cahier auquel je n'avais pas pris garde, lors de ma première exploration. Il est intitulé : "Petite Vie de Marie-Julie".

Je savais que l'abbé **David** avait commencé une biographie, mais il mourut prématurément. Je l'ai eue entre les mains, de même que celle écrite par le docteur **Imbert-Gourbeyre** qui mourut en 1912. J'ignorais

que monsieur de la Franquerie avait promis de s'y mettre, mais pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Il a pourtant fait paraître des ouvrages importants... Aussi mesdemoiselles Imbert et Trioullier, désespérées de ne rien voir sortir, avaient préparé cette "Petite Vie" qui, pour une raison inconnue, ne parut pas davantage.

J'appris par la suite que Marie-Julie avait déclaré que ce serait **un prêtre** qui la ferait connaître... Mademoiselle R. pensa que ce pourrait être son frère qui écrirait sa biographie, mais, pour le moment, il avait assez à faire dans son ministère paroissial.

Comme rien ne venait, des personnes désespérées s'adressèrent à un **moine de Solesmes** qui accepta mais à condition qu'on lui fournisse des documents. Ni le marquis ni mademoiselle R. ne voulurent se dessaisir, même provisoirement, de ceux qu'ils détenaient.

Si j'avais su cela, je n'aurais pas osé tenter cette aventure. Bien après que la biographie soit parue, j'appris que la Stigmatisée avait déclaré : "ce sera un **prêtre de Nantes** qui me fera connaître au monde, pour **réparer l'outrage** dont le clergé nantais m'a abreuvée."

Comme quoi la Providence conduit tout à notre insu.

Bien plus tard, continuant à dépouiller et recopier les extases, je tombai sur le passage qui suit (c'est Marie-Julie qui parle) :

"Nous nous trouvons dans une sacristie. Un prêtre enlève ses ornements sacerdotaux. Le Seigneur est à côté de lui et pose la main sur son front et me dit :

Regarde bien, ma victime, c'est celui-là qui te fera connaître au monde, mais bien plus tard et par des moyens que nul ne pourrait deviner maintenant. Regarde bien ses traits car, avant de se fermer, tes yeux pourront les reconnaître."

Soudain mon esprit s'illumine : "Mais celui-là ne peut être que moi... Désormais, **aucun autre prêtre** l'ayant connue, ne pourra écrire sur elle : ils sont tous morts !"

Cette extase datait de vingt-cinq ans avant ma naissance.

Nous en étions à la découverte de la **“Petite Vie”** de Marie-Julie. Je fus déçu de ne l’avoir pas connue plus tôt. Puis, je pensai que le texte assez mièvre, aurait pu m’inspirer fâcheusement. J’y glanai quelques brindilles que j’insérerai dans mon texte primitif. Restait à avertir mon évêque, Monseigneur Vial. J’ignorais que l’imprimatur n’était plus nécessaire. Je lui écrivis à peu près ceci :

“Je viens d’achever, à la demande de l’association de ses amis, la biographie de Marie-Julie Jahenny, la Stigmatisée de Blain. Elle va paraître incessamment. Je ne vous demande pas l’imprimatur, ce qui pourrait vous attirer des désagréments. Je vous demande seulement si je dois signer ce travail de mon nom ou prendre un pseudonyme.”

Il ne me répondit qu’après un certain temps : *“J’ai réfléchi longuement à votre demande et consulté à ce sujet. Je crois qu’il est mieux que vous **signiez** de votre vrai nom. Puisque vous écrivez à la demande de l’**association des Amis de Marie-Julie**, ajoutez donc que cet ouvrage leur est réservé. Il perd son caractère de livre public, échappant ainsi à l’obligation de l’imprimatur.”*

Je signai donc de mon vrai nom, mais en omettant ma qualité de prêtre du diocèse de Nantes, ce qui épargnait à mon évêque tout risque de recevoir des reproches.

Par la suite, je reçus d’innombrables lettres, en partie conservées, s’adressant comme à un laïque, puis, de la part de ceux qui m’avaient identifié, un reproche, comme si c’était, de ma part, une faiblesse à l’égard de mon sacerdoce.

Je reçus même une lettre d’un **prélat de Rome**, s’étonnant que je n’avais pas répondu à sa précédente lettre, mais espérant toutefois que j’avais tenu compte de ses conseils.

Je n'avais reçu aucune lettre de la Ville Eternelle et le lui écrivis pour l'en avertir. Je lui demandais de me renouveler ses conseils. Cette lettre resta sans réponse.

CHAPITRE V

Mes conférences sur Marie-Julie

On ne tarda pas à me demander d'aller, ici et là, parler de Marie-Julie. Comme j'avais tous les loisirs, je le fis jusqu'en 1981, l'année où ma santé fléchit par suite de diabète.

J'ai dû faire **une soixantaine de causeries**, à raison d'une par mois, dans tout l'Ouest, de l'Orne à la Vendée, surtout dans le Morbihan et les Côtes du Nord, aucune dans le Finistère mais plus d'une quinzaine dans la région lyonnaise, jusqu'à Roanne, Saint-Etienne et même Besançon et Dijon.

Je ne voulais donner à ces réunions qu'un caractère privé, dans des demeures particulières et sans pu-

blicité écrite, seulement celle du bouche à oreille. Mon public variait d'une vingtaine de personnes à près de deux cents, la moyenne autour de cinquante à soixante auditeurs.

Les **six premières furent troublées** d'une façon curieuse et variée, où l'on voyait l'action de l'au-delà et, surtout, la main du Malin, sans dommage notable pour moi, ni pour quiconque.

J'y reviendrai, mais d'abord je note une première manifestation dans la **chaumière** même de Marie-Julie. La maison venait d'être restaurée et ouverte au public. Un bénévolat s'organisa pour y réciter un Rosaire tous les dimanches, à quinze heures.

Un car fut retenu à Saint-Nazaire pour ce Rosaire à La Fraudais et l'on voulut que je sois du voyage. Vers la dernière dizaine du troisième chapelet, je pensai : "A la sortie, on va vouloir sans doute me demander la biographie et je n'en ai apporté aucune. Il y en a un dépôt chez les voisins, je vais voir où ils en sont." Je sors, ils sont absents. Tant pis ! Je rentre pour la fin de la prière. Puis quelqu'un me demande : "Qu'êtes-vous allé faire dans le **grenier** ? On entendait votre pas lourd sur le plancher !

– Moi, dans le grenier ! Comment y serais-je monté ? Il n'y a pas d'échelle.

– Il y a peut-être une porte qui communique avec le grenier du voisin ?

– Oh ! répondis-je, vous ne connaissez pas les paysans pour imaginer cela."

Dans le car, sur le retour, je voulus mettre l'affaire au clair. Qui avait entendu ? Les uns et pas les autres. Je fis lever la main. Un sur deux avait entendu. Curieux ! Ces dernières années, dix ou douze ans après, un vieil horticulteur du Pouliguen, François Guillet, me dit qu'il restait encore frappé par l'incident.

Ma première causerie eut lieu en Morbihan, au château de **Talhouët** en Pluherlin, chez madame de Dannes. Une foule de cent cinquante personnes remplissait la grande salle. Je parlais, adossé à la cheminée. Je n'avais pas encore de diapositives.

D'abord on m'écouta bien, puis, soudain, un remous, des chuchotements... Madame de Dannes sortit par la porte du fond. Le calme revint. La comtesse rentra. Bientôt l'attention des gens faiblit de nouveau, avec un redoublement de chuchotements. Je supposai qu'il y avait **manque d'intérêt** pour mon discours... Trois hommes sortirent à leur tour et rentrèrent... Je continuai imperturbable, jusqu'à la fin.

On se précipita vers moi : "Eh bien, vous en avez un courage pour avoir parlé jusqu'au bout.

— En effet, il m'en fallait. Parfois, personne ne semblait m'écouter, dis-je.

— Avec ce vacarme dans les chambres, là-haut !

— Quel vacarme ?

— Vous n'avez donc **pas entendu** ?

— Non, rien !", répondis-je.

On m'expliqua que, quand je commençai à parler de l'action du diable dans la vie d'un jeune possédé, on entendit des bruits à l'étage, des pas lourds, des sacs que l'on traînait.

La propriétaire dit à ses voisins : "Il y a des **cambricoleurs** dans l'appartement, je monte voir. Les Allemands m'ont crevé un œil, on verra bien si ceux-ci me crèvent l'autre." Tout était calme à l'étage, personne, aucun dérangement. Quand le bruit reprit, plus intense, trois hommes courageux décidèrent de monter et d'intervenir, s'il le fallait. Non, rien, le calme le plus parfait.

Tout le monde avait entendu, sauf moi qui n'eus pas même l'idée de demander ce qui se passait, l'attribuant à un manque d'intérêt pour mon pauvre discours.

Je ne sais plus où je fis ma seconde conférence, prévue avec projection. Cette fois, un prêtre s'offrit à faire passer les diapositives, rangées en ordre dans une boîte. Mon commentaire est à peine commencé que la **boîte tombe** et son contenu se répand en désordre. Je dus me contenter de parler sans les images, quitte à les présenter ensuite au hasard et à les commenter brièvement, selon qu'elles se présentaient.

Ma troisième causerie se fit à **Nantes**, un samedi après-midi. Elle finit d'une façon un peu orageuse, quand je dus reconnaître que je célébrais sans scrupule la nouvelle messe, dite de Paul VI. Cette discussion désagréable retarda mon départ. Je devais être à Escoublac à vingt heures pour y prêcher et y célébrer la messe. J'avais juste le temps.

A la sortie de Nantes, je voulus doubler un poids lourd et j'accélérai. Un lampadaire se trouva sur ma gauche, au milieu d'un haricot bordé de pierres taillées. Mes pneus gauche, avant et arrière, s'y frottèrent et... crevèrent.

Je me sentis perdu pour Escoublac. Or c'était juste en face d'un **marchand de pneus**. Vite, vite... Dix minutes après c'était fait, et j'arrivai à l'heure en Presqu'île.

Un autre jour, j'allai du côté de **Cancale ou Paramé**. Sur la route, je vis l'indication d'un monument à visiter, croix ou calvaire classé. Pas le temps. Au retour, le lendemain après-midi, je décidai d'y aller.

A l'arrêt, au bord de la route en déclivité, ma voiture, le frein à main sans doute mal enclenché, se met à reculer.

Vite, je m'agrippe à la portière, sans réussir à entrer. Et je suis traîné en travers de la route, jusqu'à ce que mon véhicule soit stoppé, une roue dans le fossé. Comment la sortir ? Trois ou quatre hommes regardaient le spectacle, sans doute l'œil goguenard.

“Vous pouvez m'aider à sortir de là ma voiture ?

– Oh ! on n'est que des vieux, on ne pourra pas !”
L'un se décide, quand même, à se procurer une forte

perche qui pourrait servir de levier. Je me mets au volant. Mes hommes soulèvent le châssis, de façon à tout mettre de niveau. Et voici que ça avance. Je peux repartir.

Du monument, je n'ai rien vu.

CHAPITRE VI

Une apparition

Non, il ne s'agit pas d'une apparition de Marie-Julie, ni de vision personnelle, mais cela eut lieu à Savenay, à l'occasion de ma cinquième causerie. Des gens voudraient me faire avouer, confidentiellement, que j'ai vu la Stigmatisée depuis sa mort : non, certes, jamais... et je n'y tiens pas.

J'ai, quand même, un espoir : elle a promis qu'elle viendrait, elle-même, **chercher ses amis** à l'heure de leur mort. Comme j'espère en être, je pense voir, un jour, son visage souriant m'apparaître et m'annoncer que je suis mort ; elle me conduira vers le royaume éternel. Une thèse se fait jour qui veut qu'on n'approche que graduellement de la Jérusalem Céleste ; le temps de s'y habituer.

Je dois reconnaître, hélas ! que, comme la plupart des gens, j'ai une grande frousse de la mort. J'ai rencontré cependant deux belles exceptions dans mon ministère paroissial, au Pouliguen et à Mouzillon.

Dans cette dernière paroisse, à la Recivière, une grand-mère me fit appeler, qui était très malade. Elle me dit :

“Monsieur le curé, vous allez me confesser ce soir dimanche. Vous ne viendrez pas demain m'apporter le viatique et me donner l'extrême-onction, car ma petite fille se marie et je ne veux pas leur gâcher la joie de ce jour par la pensée de ma mort. Vous viendrez mardi, le matin sans faute, car, l'après-midi, je ne serai plus en état et je mourrai mercredi.”

Il en fut ainsi.

L'autre cas se rencontra au Pouliguen, de la part d'un vieux monsieur effacé, digne retraité et converti sur le tard. Il m'affirma : “Monsieur le curé, je sais que je vais mourir demain. Quel bonheur de savoir que, demain soir, j'aurai expérimenté ce qu'il en est de la gloire éternelle. Quelle joie !”

Et il en fut ainsi, du moins pour la mort ! Celui-là dut accéder d'emblée à la gloire du Ciel.

On peut remarquer que l'attente **d'une épreuve est souvent plus pénible** que l'épreuve elle-même. Je l'ai expérimenté l'an dernier. Je n'envisageais pas, sans angoisse, d'avoir à quitter, sous peu, cette bonne maison des sœurs de Saint-Marc. Mon état de santé et les infirmités de la vieillesse m'y obligeraient. Mais comment prendre la décision, en négocier les modalités et les préparatifs, sans un affreux serrement de cœur ? Soudain, je tombai dans l'inconscience complète par suite de déshydratation. Je fus transporté dans cette maison du *Bon Pasteur*, presque sans en avoir pris conscience. Je me suis dit, au réveil : j'y suis, j'y reste... et je m'en trouve bien !
Merci, Seigneur.

Les phénomènes d'apparition sont plus nombreux qu'on ne croit, au témoignage même de l'abbé **Laurentin** qui, après son livre sur Medjugorje, a reçu des confidences de témoins qui, jusque-là, n'osaient en parler de peur de passer pour des cinglés. Mais arrivons au cas qui nous intéresse et que vous devez attendre avec impatience... Je voulais d'abord vous faire part de quelques idées qui pourraient vous faire du bien, comme elles m'en font, à moi, qui les lis comme si je n'en étais pas l'auteur. Ça roule dans ma tête, pendant les heures d'insomnie, la nuit, sans que je puisse arrêter la mécanique... même en comptant les moutons !

A **Savenay** habite l'une des sœurs d'un confrère et ami décédé depuis longtemps. Son mari était mort depuis peu de temps. Elle me fit porter, par Joseph S., les **honoraires de trente messes** car elle pensait avoir reçu, à son sujet, je ne sais quel petit signe... C'était, je crois, en 1974, en un temps de grève de la poste. Par la même occasion, elle me priait de venir à Savenay pour parler de Marie-Julie... Où ? Dans une école ? Comment le faire savoir ?

Je lui indiquai les conditions d'organisation habituelles. Ce serait donc chez elle qui est particulièrement bien logée. Au jour fixé, il y eut une soixantaine de personnes dans sa salle de séjour, débordant un peu dans la pièce voisine, l'appareil de projection placé dans la porte intermédiaire. Monsieur S. s'occupa du passage des diapositives, et tout se déroula bien.

A onze heures du soir c'était fini, mais des gens me demandaient de passer les vues que je rapportais d'un récent pèlerinage en Terre Sainte. "Je veux bien le faire rapidement. Dix minutes de détente, et que ceux qui veulent partir ne se croient pas obligés de rester !"

Joseph S. alla vers la porte de la salle à manger pour tourner le bouton et donner la lumière. En face,

de l'autre côté du couloir central, se trouvait la porte de la cuisine. Elle était ouverte et la pièce éclairée. Sous la lumière **un jeune homme se tenait debout**, de profil.

“Que fait-il là ?” pensa Joseph. “La causerie ne l'intéresse donc pas pour qu'il ne soit pas venu ?”

Le jeune inconnu se tourna et vint de face, s'encadrer dans la porte de la cuisine. Pendant ces quelques pas, il traînait un peu la jambe, comme handicapé.

“C'est bien un fils M. (le mari de notre hôtesse) pensa Joseph, tant il ressemble à son défunt père, mais lequel des trois ? Je les connais pourtant bien...”

Et notre Joseph restait sidéré, un peu en arrière de la porte de la salle à manger, laissant libre celle-ci, ouverte sur le couloir. Des gens sortaient, ne prêtant nulle attention au jeune garçon. Un petit bonhomme de huit ans, qui distribuait des gâteaux, négligea de présenter son assiette au jeune homme, comme s'il n'existait pas. Nul ne le saluait, ne lui adressait la parole, Joseph S. en était surpris... et outré.

Voici qu'on l'appelle du dehors : “Monsieur S., venez déplacer votre voiture qui gêne pour un départ.” Il ne bougea pas au premier appel, me dit sa femme. On dut le réitérer et son mari obéit au second... Vite, il sort et sent l'inconnu traverser le couloir derrière lui et se mêler à la foule.

Pendant qu'il déplaçait sa voiture, Joseph pensa : “Je vais lui parler, moi, en rentrant.” Il ne le trouva pas et se dit que ce fils M. non identifié était allé se coucher, puisqu'il était chez sa mère. Le lendemain, il ne pouvait chasser l'image de ce visage connu et inconnu, un visage calme et serein. Il résolut d'en avoir le cœur net.

L'un des jours suivants, il rencontre madame M. et lui demande : “Mais lequel de vos fils était donc l'autre soir à la conférence de l'abbé Roberdel ?

– **Aucun des trois** certainement, l'un est resté à Rennes, les deux autres sont à Nantes.”

Il lui explique ce qu'il a vu. Ce ne peut être aucun des trois ou quatre jeunes gens présents ce soir-là chez elle. "Venez donc à la maison un de ces jours."

Il ne tarda pas à y aller et précisa les lieux de la rencontre.

"Joseph, dit-elle, je dois vous montrer l'album de nos photos de famille.

– Volontiers !" A la troisième page, Joseph s'exclama : "Mais c'est celui-là ! Pas d'erreur possible, c'est celui-là.

– Eh bien ! dit-elle, **c'est mon mari** du temps de nos fiançailles. Il avait été atteint de polio et traînait encore légèrement la jambe."

Monsieur S. en fut tellement frappé qu'il fit reproduire la photo et la porta constamment sur lui. Il me disait : "Pourquoi à moi et non à sa femme ?

– Mais elle aurait crié de surprise. Il fallait de la discrétion.

– Il vient peut-être, dit Joseph, m'annoncer ma mort prochaine ?

– Non, il vient remercier pour les messes."

Cet homme vit toujours mais gisant sur un lit de souffrance, paralysé dix ans plus tard, à l'âge de cinquante-huit ans. Il garde le souvenir précis de l'événement et m'en a reparlé plusieurs fois.

Pourquoi monsieur M., décédé âgé, est-il apparu tout **rajeuni** ? La Vierge Marie, qui vécut sans doute plus de cinquante ans, apparaît généralement jeune : "une petite demoiselle" déclara un jour Bernadette... L'envers peut aussi se produire, tel le cas survenu, au milieu de la guerre, dont on parla et dont j'ai lu le document irréfutable, mais dont les détails se sont estompés dans ma mémoire.

Il s'agissait d'un jeune **abbé Miault** originaire de la région de Savenay, ou de Donges. Il était vicaire à Besné. Une nuit, il fut réveillé avec l'impression d'une visite insolite. Un visage de jeune homme se penchait vers lui.

Il crut y reconnaître un de ses amis du petit séminaire, décédé vers l'âge de quatorze ou quinze ans. Il demanda :

“C'est toi, Untel ?”

L'apparition ne parla que par signe de la tête : “Oui !

– Que viens-tu m'annoncer ? Que je vais mourir ?

– Oui.

– Faut-il que j'aie me confesser tout de suite à monsieur le Curé ?

– Non.

– Alors ? que j'écrive une lettre d'adieu à ma famille ?”

Et le signe de la tête fut : “Oui”.

L'abbé se leva, écrivit une très longue lettre dont j'ai lu la copie. Il s'adressait à chacun, avec, parfois, une note d'humour. Il expliquait :

“C'était bien ses traits, mais **vieillis** de trois ou quatre ans, toujours aussi soigné de sa personne, avec la raie de chevelure impeccable, comme autrefois.”

Le lendemain, il reprit son travail, d'instituteur je crois, sans rien laisser paraître. De longs mois plus tard, il fut atteint d'appendicite, transporté à la clinique de la Baule, pour une banale intervention chirurgicale. Il y mourut, contre toute attente. Dans la table de nuit, on trouva sa longue lettre, portant la mention : “**relue en clinique le tant.**” Ce devait être vers 1943.

Il en faut sans doute conclure que, dans l'éternité, nous garderons une **éternelle jeunesse**, rajeunis ou vieilliss, selon le bon plaisir du Créateur, selon ce qui avait été programmé pour chacun. Encore est-ce une façon trop matérialiste de considérer les choses. Sans doute le Credo nous fait dire : je crois à la résurrection de la chair. J'imagine que ce n'est pas là l'essentiel.

On m'a offert dernièrement un livre intitulé : *Les morts nous parlent* d'un auteur, et théologien, François Brune. Peut-être est-il très connu. J'ai craint qu'il ne frise l'ésotérisme. Il connaît tout à ce sujet, que je connais aussi, mais ses jugements, finalement, sont or-

thodoxes et de nature à sortir de leur mal les intoxiqués de l'ésotérisme. J'y ai trouvé, en particulier, deux jugements qui m'ont agréablement surpris.

Il dit que le Christ a peut-être autant souffert d'avoir à anéantir, pour nous, sa gloire, en l'enfouissant dans un corps de chair, que par la perspective de la mort sur la Croix. Il annonce aussi que la science, qui a été le prétexte de la perte de la foi, va peut-être devenir le meilleur appui de son renouveau, et que c'est déjà commencé.

CHAPITRE VII

Des prières exaucées

Tout en suivant mon itinéraire avec Marie-Julie, il m'arrivera encore, comme dans le chapitre précédent, de vagabonder sur des **souvenirs personnels**. Les vieux sont ainsi faits qu'ils éprouvent le besoin d'écrire leur "mémoire".

De Gaulle l'a fait... et tant d'autres. On ne trouvera dans ma vie aucune vertu héroïque, ni aucun scandale notoire.

Non, je ne suis qu'un prêtre moyen, bien moyen, dont il n'est pas utile de parler.

Toutefois, parce que j'ai écrit sur la Stigmatisée de La Fraudais, il arrive qu'on me considère comme puissant devant le Seigneur et qu'on me demande de prier pour telle ou telle cause désespérée. Difficile de

dire non. Je remets ces intentions aux pieds du Seigneur, lors du Rosaire que je récite chaque jour,... et je n'y pense plus guère.

Or j'ai parfois la surprise de recevoir **une lettre chaleureuse de remerciements** pour avoir obtenu qu'on ait dénoué une situation douloureuse par l'effet de mes prières. Lettre accompagnée d'un chèque... parfois. J'ai bien conscience de n'y être pour rien ou peu de chose. C'est Marie-Julie qui l'obtient, et, surtout, les quémandeurs eux-mêmes par la foi de leur démarche.

J'ai toujours pensé que je n'étais pas un "homme de prière". Je ne suis pas sans me reprocher mes distractions, mes Rosaïres trop rapides. Si je n'ai jamais manqué la lecture du Bréviaire, je n'ai pas toujours porté d'attention suffisante à toutes les paroles de cette prière irremplaçable. Je crois aussi avoir trop souvent écourté mes visites au Saint-Sacrement. Je parle souvent au Seigneur, mais que de fois n'ai-je eu à lui dire que je regrettais... de n'avoir rien à lui dire.

Et puis, je suis porté à somnoler souvent dans la journée, depuis mon enfance, surtout au grand séminaire dans l'oraison silencieuse de chaque matin... Je n'ai jamais pu écouter un sermon sans dormir, ni suivre une classe sans y sommeiller la moitié du temps. Comment ne suis-je pas devenu un cancre ? Pourtant, je me suis toujours tenu dans les trois premiers de ma classe de trente élèves.

Je me souviens du supplice des trois quarts d'heure d'étude, au début des après-midi. J'y dormais une demi-heure, jusqu'à ce que le surveillant vienne, discrètement, me frapper l'épaule : "Eh ! jeune homme, il y a assez longtemps que vous dormez." Je mettais les bouchées doubles pour me rattraper dans le quart d'heure qui restait.

Un jour mon camarade Chiffolleau eut un "quatre" d'application à l'étude, note infamante. Il voulut s'en expliquer avec le surveillant :

"Pourquoi ce quatre ?

— Parce que vous dormez au lieu de travailler à l'étude.

— Mais Roberdel, qui dort plus que moi, a un ‘un’ (note parfaite).

— Parce que lui a un ‘un’ de réussite partout, comment mal le noter pour son application au travail ? Faites comme lui. Vous avez un quatre de réussite, alors le tarif est d’un quatre d’application, puisque vous avez dormi.”

Au régiment, Monseigneur Rosereau de Melun, vicaire général aux armées d’occupation en Allemagne, entreprit de prêcher aux séminaristes une récollection d’une soirée par mois. Bien sûr, après une journée d’exercice, je dormais à plein temps. Je n’entendis jamais rien de ce qu’il nous prêchait.

Il dit à mon copain F. Boursier : “Je ne vous intéresse donc pas, que Roberdel dort tout le temps que je parle ?

— Oh ! Monseigneur, ne vous étonnez pas. Il dormait la moitié du temps, à chaque classe du grand séminaire.”

Mais il est temps de revenir à notre “itinéraire”.

Lors de ma sixième conférence, à Lescousse, dans la banlieue de Fougères, il n’y eut qu’un léger incident, insignifiant par lui-même, mais important pour la suite. Au départ, j’avais laissé mon stylo, bien en vue sur mon bureau ; au retour, il n’était plus là. Impossible de le retrouver. Le lendemain, j’allai à Lourdes et, devant la Vierge de la grotte, **je tins à peu près ce langage :**

“Mais ma bonne Mère, chaque fois que je fais une causerie, il m’arrive une aventure. Ainsi, avant-hier, c’était mon stylo disparu. Matériellement, ce n’est rien, mais j’y tenais sentimentalement, car c’est celui qui m’a servi à écrire la biographie de Marie-Julie. Je me demande, à chaque voyage, ce qui va encore m’arriver. Vous ne pourriez pas faire que cela cesse ?”

Au retour de Lourdes, mon stylo était à sa place, bien en vue, sur mon bureau. Je ne cherchai pas d’explication. Mais, désormais, tout se passa normalement

avec, nécessairement, les petits accrocs habituels, crevaisons ou autres pannes sèches, légers froissements de tôle... mais rien de suivi et de systématique.

Un fait vaut d'être signalé. A Saint-Julien de Concelle, j'eus **trois fois plus d'auditeurs** qu'il n'en était attendu. J'en fus surpris et heureux. Je viens de redécouvrir la dame qui l'organisa, il y a quinze ans. Elle m'apprend que, par politesse, elle avait cru devoir en avertir son curé du Loroux, lequel en fit part à ses confrères de Saint-Julien et de La Chapelle Basse-Mer. Les trois firent, en chaire, **une sévère mise en garde**, ce qui ne manqua pas de m'attirer beaucoup de clients !

Or, j'avais fait un pacte avec le Seigneur, presque un diktat : donnant, donnant. Evidemment, il ne vint pas m'avertir qu'il acceptait, ni faire le "Tope !" d'acquiescement. Mais il exécuta la part qui lui revenait et même, par délicatesse, plus qu'il n'était convenu. Pour le moment, laissons le suspens : ce sera expliqué dans un chapitre ultérieur.

Je n'étais **pas dupe** de l'opinion que les confrères ont eue de moi le jour où j'écrivis sur Marie-Julie : "Mais ce pauvre abbé, ou (d'une façon plus moderne) ce pauvre père, ou (avec irrévérence) ce pauvre type, est intoxiqué de mysticisme pour insister sur de telles balivernes."

Moi, intoxiqué de mysticisme ? Je n'en avais rien deviné jusqu'à l'âge de soixante-quatre ans. Il est vrai que nul n'est juge dans sa propre cause.

Jusque-là, j'accomplissais mon ministère sacerdotal correctement. Je n'ai jamais eu l'impression d'avoir converti quelqu'un. Je m'attachais aux traditions reçues, sans rechigner devant les nouveautés imposées. Il est vrai qu'un épisode me porta un coup. Nous étions réunis, **au secteur**, pour **élire un responsable**, sous la présidence d'un représentant de l'évêché. Je dis à mon voisin, Roger Rohard : "Moi je vote pour mon doyen, Jean Renard.

– Moi aussi”, me répondit-il.

Le représentant alla seul, dans un coin, dépouiller les bulletins de vote et revint nous annoncer le résultat : sept ou huit voix pour Untel qui fut déclaré responsable, trois ou quatre pour tel autre, une seule pour un autre, mais rien pour Renard, dont j’étais sûr qu’il en avait au moins une, la mienne. Je compris qu’il s’agissait là de **méthodes totalitaires** et peu démocratiques. Cela me refroidit à l’égard des idées dites “postconciliaires”.

Dès le premier jour où les prêtres se crurent autorisés à quitter la soutane, il y eut une réunion à Kerguenec. J’arrivai le premier, avec Jaunin, curé de Saint-Marc, déjà en soi-disant *clergyman* et qui m’interpella sans aménité : “Vous gardez encore cette soutane, vous ?

– Je ne vois pas la nécessité de la quitter. Je crois que ce serait un malheur pour l’Eglise.”

Il ricana : “Quel malheur ?” Alors me passa par la tête une idée : “**Oui, les séminaires vont se vider !**” Il s’esclaffa...

Je ne croyais pas si bien dire. J’étais prophète sans le vouloir. Je pris cependant ce costume appelé *clergyman* pour les vacances et les sorties importantes. On me félicita même de mon élégance, ce qui ne me plaisait pas. Je gardai ma soutane dans l’ordinaire de la vie, ce qui me valut quelques couacs habituels, mais aussi beaucoup de félicitations, même de gens peu portés au cléricalisme...

Le seul inconvénient, ces derniers temps, était qu’il m’était devenu pénible de paraître en lieu de pèlerinage : au Calvaire de Pontchâteau, à Sainte Anne d’Auray...

J’étais assailli : “Père, pourriez-vous me confesser ? Père, à quelle heure tel office ? Où s’adresser pour ceci, pour cela ? Voulez-vous me bénir ceci ?” Mais, à Saint-Marc, je faisais partie du paysage. Tout le monde me connaissait, alors que je ne connaissais per-

sonne. On m'en aurait voulu de quitter ma soutane. Lorsque je conduisais encore ma voiture, à chaque fois que j'ai eu une panne, il s'est toujours trouvé quelqu'un pour me dépanner spontanément. La magie de la soutane !

Avec l'évolution actuelle, il était **inévitabile** que la soutane disparaisse. Mais il aurait fallu que cela se fasse selon des ordres prescrits, bien définis, applicables à tous et non dans l'anarchie.

CHAPITRE VIII

Angèle et madame Herruel : révélations sur Pie XII

Quand j'écrivais la biographie de la Stigmatisée, on savait, à La Fraudais, que le Cardinal Pacelli était venu la voir. Mais il n'y avait pas certitude absolue. Cela reposait sur le témoignage posthume d'Angèle Bossière qui affirmait avoir vu passer le Cardinal, accompagné de deux prêtres, se promenant dans le chemin **Binet**, si pittoresque, par lequel la petite Marie-Julie était arrivée à La Fraudais, vers l'âge de trois ans, enfermée au bas de l'armoire familiale, lors du déménagement. Elle n'avait reconnu le Cardinal que grâce aux photos des journaux qui ne parlaient que de sa venue en France. Angèle Bossière aurait pu se tromper.

Depuis la parution du livre, j'ai reçu deux témoignages irréfutables : celui de madame Herruel et l'autre, de mademoiselle Corbineau, de Blain.

Cette dernière était à quelques mois de sa mort, mais en pleine lucidité malgré ses quatre-vingt-trois ans. Voici ce qu'elle m'affirma à propos du Cardinal Pacelli, devenu Pie XII : "Marie-Julie, à qui je servais de **secrétaire** une fois par semaine, avait dans sa cellule une photographie du nouveau Pape. Je lui dis :

'Marie-Julie, ne mentez pas, il est bien venu chez vous ?' Elle se contenta de sourire et, me désignant la photo de la main, me fit de la tête un signe affirmatif : oui !"

L'autre témoignage, plus circonstancié, fut celui de madame Herruel, originaire de Saint-Nazaire, réfugiée pendant la guerre à Chassenon.

Chassenon, je connais bien : c'est une magnifique propriété en bordure immédiate de la forêt du Gâvre. Y habitaient deux frères Briand, mariés à deux sœurs, chacune des deux familles ayant quatre à cinq enfants. C'étaient les cousins germains de mon ami, l'abbé Serroux, et il m'emmena souvent déjeuner chez eux. Par eux je connus toute l'histoire du château primitif qui était un rendez-vous de chasse du marquis de La Reinty dont un ancêtre fut célèbre au XVII^e ou XVIII^e siècle, pour son action religieuse.

Au XIX^e siècle, un descendant fit parler de lui en moins bons termes : il avait fait du château de Chassenon un rendez-vous galant, et la marquise, profitant de son absence provisoire, fit raser le château qui était près du vaste étang. J'en ai vu mourir les derniers gros arbres.

Plus tard on érigea, non loin, un peu au-dessus, une grande bâtisse que les frères Briand, qui étaient devenus les acquéreurs de la vaste propriété, hésitèrent longtemps à habiter. Cette grande maison se trouvait libre en 1939 et logea plusieurs familles de réfugiés,

dont celle de madame Herruel, craignant pour sa sécurité, dans le grand port de l'embouchure de la Loire.

Madame Herruel prit l'habitude d'aller **souvent visiter Marie-Julie** ; ce n'était pas loin, à vélo, par la petite route de traverse de Mespras. Elle avait un fils et une fille, le fils militaire en Algérie.

“Un jour, m'a-t-elle déclaré, je reçus la terrible nouvelle officielle, de la part de la Mairie de Blain, que mon fils était mort. A cette annonce je me précipite, affolée, à La Fraudais.

Marie-Julie, Marie-Julie, **mon fils est mort !**

– Mais non, ma petite fille, affirma-t-elle, c'est une erreur. Il est vivant et reviendra dans quinze jours.”

Effectivement, le fils Herruel revint quinze jours plus tard et sa mère en garda, pour la Stigmatisée, une reconnaissance profonde, au point d'aller la voir presque tous les jours et de lui rendre tous les services possibles, jusqu'à lui payer son tombeau dans le cimetière de Blain.

Quand j'écrivis sur Marie-Julie, madame Herruel, qui était chez sa fille à Strasbourg, se tint en fréquente correspondance avec moi et je la voyais tous les étés, lors du séjour de la famille dans leur maison de Saint-Nazaire. La dernière année, en 1978, elle séjourna à Heinleix, parce que ses enfants voyageaient à l'étranger. Elle me demanda de la conduire, encore une fois, à Blain, au cimetière et à la chaumière.

En sortant de la cellule, elle me montra, de la main, la porte pleine à l'arrière de la pièce principale, celle qui donne sur le jardin, et me dit : “C'est par là que le Pape est entré, quand il est venu la voir.

– Il est donc venu ? Comment le savez-vous ?” Et madame Herruel de se troubler, de se lamenter :

“Qu'ai-je dit là ? Je me suis laissé surprendre. **J'avais juré de ne jamais le dire.**

– Vous avez juré à qui ?

– Mais à Marie-Julie...

– Ce serment, lui dis-je, n'avait de valeur que tant que Pie XII et la Stigmatisée vivaient. Maintenant qu'ils sont morts, il est périmé et, même, vous devez tout dire pour la vérité historique."

Madame Herruel se laissa convaincre. "Voilà, dit-elle, je venais souvent à La Fraudais, à vélo, par la route de traverse qui passe à Mespras. Un jour, je ne saurais préciser lequel, au cours de l'après-midi, je vis sur la route, devant la maison, une superbe voiture, mais aucun signe de vie.

J'accotai mon vélo au mur de façade, ouvris l'husset et franchis la porte. Or, voici que s'ouvrait, en face, la porte donnant sur le jardin et que s'y encadrait un grand prêtre, vêtu de noir, avec du rouge dépassant le chapeau, suivi de quelqu'un d'autre. Vite, je rebroussai chemin et repartis chez moi, en pensant : "Mais, c'est le Cardinal Pacelli, dont les journaux donnent tant d'images !"

Le lendemain, visite à Marie-Julie. "Hier, lui dis-je, vous avez reçu un grand personnage." La Stigmatisée, visiblement troublée balbutia : "Que voulez-vous dire ?

– Hier, le Cardinal Pacelli est venu vous voir.

– Comment, que savez-vous ?

– Je l'ai vu... Il entra par la porte de derrière, tandis que j'entrai par celle de devant. Je suis repartie bien vite.

– Oh ! ma petite fille, dit-elle, ça doit rester secret. Jurez-moi que vous n'en parlerez jamais, jamais."

J'ai juré et voilà que je me suis trahie.

– Par la volonté du Seigneur, répliquai-je, vous n'êtes coupable en rien. Savez-vous quelque chose sur l'objet de la visite ?

– Non ! Bien sûr, je n'ai rien demandé."

Nous n'en saurons jamais davantage, à moins que le Cardinal ne l'ait confié à quelqu'un... mais il serait étonnant que nous l'apprenions un jour ; à quelle occasion le futur Pape a-t-il pu échapper au protocole ? Ce serait à élucider.

La pauvre dame Herruel ne se rendait pas compte qu'elle avait déjà, inconsciemment, violé son serment, en 1976, lors d'une visite chez elle, à Saint-Nazaire, en nous affirmant que Marie-Julie lui avait dit à propos du Cardinal Pacelli : "Il est venu me voir ici..." (*Cri du Ciel* p.397).

CHAPITRE IX

Le corps d'Angèle

En entrant dans le cimetière de Blain, par la petite porte de gauche, madame Herruel me montra le modeste édifice où les fossoyeurs logent leurs outils et me dit :

“C’est là qu’on mit provisoirement le cercueil de Marie-Julie, en attendant le tombeau que j’avais commandé à un entrepreneur qui portait un nom espagnol ou italien, je ne me souviens pas. Celui-ci, la tombe ouverte, me fit dire par son commis : ‘Madame Herruel, venez donc voir au cimetière. On n’a retrouvé dans la tombe **que les ossements de Charles** (décédé vers 1922), **mais le corps d’Angèle**, sa sœur (décédée en 1900), **est intact** et ne peut être réduit, ni laissé dans son cercueil qui est complètement pourri... Je n’osai aller voir. Je fis dire à l’entrepreneur : ‘Faites faire

pour Angèle un cercueil neuf.' Ainsi, il y en a deux superposés, celui d'en dessous étant celui d'Angèle."

Je n'étais pas sûr, jusque-là, que Marie-Julie fût enterrée avec son frère et sa sœur, puisqu'il n'y a aucune inscription de leur nom sur le tombeau, mais cela m'éclaira sur **un fait inconcevable** dont je fus l'objet en 1971.

Avant de faire paraître la Vie de la Stigmatisée, il fallait bien que j'aille sur sa tombe, en 1971, dans le cimetière de Blain.

Grâce aux renseignements reçus, je trouvai facilement le tombeau. Il était muni d'un grand Christ, sur une croix étendue à même le tombeau que je crus d'abord en pierre polie et qui, en fait, n'est qu'en mauvais ciment.

Je fus intrigué par une petite croix de fer, plantée à la tête du monument funéraire, sur un socle de granit, serré le long de la paroi... Pourquoi une seconde croix et si ridiculement disproportionnée ? Entre le bras de la croix et le tombeau, je pouvais tout juste passer la main à plat.

J'essayai d'ébranler cette croix. Elle était **solidement plantée**, sans image du Christ, mais avec trois rayons sortant de son centre, à chaque angle formé par le croisement des bras. Elle était ajourée, toute en lignes courbes.

Je la caressai longuement. Je ressens encore sa consistance, sa couleur argentée, un peu vieillie mais sans trace de rouille, absolument présente... sans rien qui puisse me faire pressentir sa non-existence. Il n'y avait personne dans le cimetière.

Je décrivis ainsi le monument dans la biographie (page 323) : *"Tombeau harmonieux de forme et de proportions, en pierre grise et polie (**non, en ciment**) dominé à la tête par **une modeste croix de fer**. Il est orné de fleurs en plastique, dont le soleil a mangé les couleurs."*

Puis, je revins à la tombe, avec monsieur Rajalu, pour qu'il la photographie en vue d'illustrer le livre. Je

ne pris pas garde à l'existence de la croix de fer, qui aurait dû arriver à la hauteur de mes mains jointes (page 318). Rien à voir avec la petite croix sur une plaque mobile.

Au reçu de la photo, je m'exclamai : "Mais la petite croix de fer n'y est pas !" Je décrivis à mon photographe comment était cette croix de fer. Nous n'y comprenions rien.

Je retournai au cimetière, inspecter tous les tombeaux, au cas où je me serais trompé, lors de ma première visite.

Non, rien... seulement quelques vieilles tombes avec de petites croix identiques à celle que j'avais vue, tombes entourées d'une galerie très basse, posée sur de petits socles de granit.

Je pris des renseignements auprès de personnes sûres. Personne n'avait **jamais connu** de croix semblable, à la tête du tombeau, depuis que Marie-Julie y repose. Je restai très embarrassé... Saint Thomas, pour croire à la résurrection de Jésus, voulait voir et toucher. J'avais vu et palpé longuement, le plus naturellement possible, cette croix que des témoins irrécusables certifiaient n'avoir jamais existé et qui, d'ailleurs, n'existait plus pour moi. L'image de cette croix me revenait sans cesse à l'esprit et, pendant trois ans, je dus la repousser à l'instar d'une pensée mauvaise.

Or, vers 1974, une de mes anciennes paroissiennes du Pouliguen, madame Delanoue, me dit :

"Mais, monsieur le Curé, qui donc a enlevé la petite croix de fer qui était à la tête du tombeau de Marie-Julie ? J'avais dit à ma fille qui voulait aller sur la tombe : 'tu la reconnaîtras facilement avec ses deux croix'. Au retour, elle me dit : 'je n'ai vu qu'une croix à plat sur le tombeau'. J'y suis retournée moi-même, ajoute la maman, et de fait, la croix de fer a été enlevée.

— Madame Delanoue, repris-je, vous avez sans doute vu cette croix, mais je puis vous assurer qu'elle n'y était pas.

– Je ne suis quand même pas folle, je l’ai bien vue, réplique-t-elle.

– Oui, vous l’avez vue ; moi, je l’ai vue et même palpée longuement, et, pourtant elle n’y était pas... Vous y êtes allée depuis que le livre est paru ? Regardez la photo, page 318, elle n’y est pas. J’ai même oublié de corriger le texte : *‘dominé, à la tête par une modeste croix de fer’* (page 323).”

Je ne doutai plus de ce que j’avais vu, la description de madame Delanoue coïncidant exactement avec ma propre expérience. Encore fallait-il trouver une explication à ce phénomène insolite !

Après la révélation de madame Herruel et l’examen attentif du tombeau, je remarquai qu’aucune inscription ne faisait mention de la présence, en ce lieu, des restes de Charles et du corps d’Angèle, encore intact après quarante ans et une première exhumation. Si l’on ouvre un jour le tombeau, on sera surpris d’y trouver **deux cercueils** de la même époque.

Je commençai à comprendre le sens de la vision : cette croix de la tombe primitive portait à sa base, comme les autres du même temps, une plaque de zinc où s’inscrivaient les noms des défunts qui y gisaient.

Quelques semaines plus tard, je fus invité à un repas d’adieu, à Saint-Nazaire, pour le départ de Christian Gallois qui allait entrer à la Cotellerie, où d’ailleurs il vient d’accéder au sacerdoce. Nous étions assez nombreux, dont beaucoup de jeunes. On me dit : “Racontez-nous donc des choses sur Marie-Julie.

– Oui, je vais vous parler d’un fait extraordinaire.” Et je m’étendis sur l’histoire de cette curieuse petite croix de fer.

Madame **Mitry**, l’épouse du docteur de Pen-Bron, reprit vivement : “Mais, elle y est bien, cette croix, je l’ai vue l’été dernier, avec mes enfants. J’ai trouvé cela si cocasse que je me suis dit à moi-même : n’en parle pas aux enfants, tu vas encore manquer à la charité. Je trouvais que ces gens de Blain manquaient singulière-

ment de goût, surtout avec ce morceau de galerie, scellé en travers du tombeau, devant la croix.” Ce détail n’y était pas pour moi, ni pour madame Delanoue.

Elle nous décrivit cette croix, telle que nous l’avions vue, un modèle réduit des croix de cimetière que l’abbé Bourcier avait déjà plantées pour son chemin de croix à La Fraudais. Elle se dit décidée à retourner sur la tombe, le mercredi suivant, avec les mêmes enfants. Le dimanche qui suivit, au sortir de la messe d’Escoublac, elle vint vers moi, toute troublée :

“C’est bien vrai, dit-elle, il n’y a pas de petite croix de fer. J’en ai parlé aux enfants : ‘il n’y a pas quelque chose de changé sur la tombe de Marie-Julie ?

– Non, maman.

– Il n’y avait pas une petite croix de fer à cet endroit ?

– Non maman !”

Et madame Mitry de répéter : “Mais pourquoi ça m’est arrivé à moi, pourquoi ?

– Oh ! pour une raison bien simple, repris-je, pour que vous me le racontiez. Maintenant que c’est fait, vous ne la verrez plus, ni vous ni personne, car je sais ce qui me reste à faire.”

J’allai donc chez le spécialiste des objets funéraires, juste auprès du cimetière, pour lui commander une plaque. J’écrivis le contenu de l’inscription :

*Ici reposent
le corps d’Angèle † 1900
et les restes de Charles † 1922
Jahenny*

Je pensai : il faudrait peut-être ajouter : frère et sœur de Marie-Julie mais ce serait trop long. Tant pis ! Ceux qui ne sauraient pas n’auront qu’à se renseigner. J’avais mis volontairement une distinction entre : **corps** et **restes**.

Où poser la plaque ? Avec le commerçant, j’allai voir la tombe. J’aurais aimé que l’inscription fût placée à la verticale, sur le côté ouest du tombeau, expo-

sée au soleil couchant. “Non, me dit-il, c’est du mauvais ciment, ça ne tiendrait pas longtemps. Il vaut mieux la mettre à plat, entre les bras de la croix.” J’acceptai.

Le projet n’était pas encore réalisé qu’à l’occasion des fêtes de fin d’année je fus invité à déjeuner chez monsieur **Mérour**, juge de tutelle pour le canton de Blain. C’est lui qui m’avait fait attribuer les documents trouvés chez le petit-fils de madame Grégoire. Celui-ci, affligé de déficience mentale, devenu orphelin, ne pouvait s’occuper de son héritage. C’est pourquoi monsieur Mérour, ayant découvert cette caisse de documents, me la fit attribuer à titre précaire.

Le juge résidait à Saint-Nazaire. Au cours du repas, sa femme me demanda si j’allais faire réaliser quelque chose encore pour Marie-Julie. “Non, dis-je, j’ai assez fait. La maison de La Fraudais est sauvée... Ah ! si... une plaque sur la tombe, pour indiquer que le frère de Marie-Julie et sa sœur Angèle y sont inhumés également.

– Pourquoi, s’exclama madame Mérour. Ces noms y sont inscrits déjà !

– Comment ?

– Oui, sur la face ouest du tombeau, face au soleil couchant. Je les ai bien lus, la première fois que nous sommes allés sur la tombe.

– Sur une plaque ? demandai-je.

– Non, peints en lettres dorées, en caractères plus petits que ceux qui indiquent le nom de la Stigmatisée. Étonnée, je demandai à mon mari : ‘Qui sont ce Charles et cette Angèle ? On a enterré des gens avec Marie-Julie ? Il me répondit : Tu as donc mal lu la biographie de Marie-Julie ? Tu devrais savoir que ce sont le frère et la sœur.’

Et je demandai au juge : “Vous-même, avez-vous lu l’inscription ?

– Non, mais je me souviens bien de la demande de ma femme.

– Vous, madame Mérour, vous avez revu l'inscription ?

– Je n'ai jamais pensé à regarder. Pourtant, nous sommes bien des fois retournés au cimetière de Blain.

– Eh bien ! Madame, cette inscription n'y a jamais été.

– Oh ! que si, fit-elle, je l'ai bien vue. Je retournerai voir.”

Elle est retournée voir et dut avouer qu'il **n'y avait plus rien**. Comme quoi le Ciel avait répondu, plusieurs années à l'avance, à une question que je devais poser dans l'avenir.

Nous savons que pour Dieu le temps n'existe pas.

CHAPITRE X

Du devenir de La Fraudais

Quand j'étais curé du Pouliguen, le docteur Schoofs, qui vivait là ses dernières années, me parlait parfois de Marie-Julie et des relations de sa mère avec la Stigmatisée. Le docteur aurait aimé savoir ce que devenait la chaumière. Pour lui faire plaisir, je décidai d'y passer. C'était dans les années 1960.

La première maison, celle de Jeanne, était effondrée parmi les ronces et ses murs de torchis se déliquaient rapidement. La seconde, celle de Marie-Julie, recouverte, par les soins du marquis de la Franquerie, de grandes et laides ardoises artificielles, tenait encore, mais le crépi des murs, tombé, ici et là, dénudait des plaques de torchis.

La ferme des Jahenny avait été mise en vente et le docteur, pour y maintenir la **présence de Marie-Julie**, avait acheté la maison et le terrain adjacent. A sa mort, comme il était sans héritier, il légua la chaumière à sa jeune et dévouée infirmière, mademoiselle Galloux, devenue par la suite madame Roy. Celle-ci ne s'en occupa guère mais tenait à en garder la possession. Je continue à appeler la maison "**chaumière**" comme les amis de jadis, bien qu'elle n'ait pas droit à cette appellation, puisque recouverte d'ardoises.

Quand, vers 1972, je fis connaissance avec madame Roy, celle-ci m'affirma qu'elle n'avait touché à rien parce que la Stigmatisée avait **prédit** que tout tomberait en ruine.

"C'est fait, dis-je, mais il faudrait peut-être songer à sauver les ruines." La propriétaire me permit d'y faire ce que je jugerais bon... mais à mes frais.

Un entrepreneur de Guérande, qui était président du patronage lorsque j'y étais vicaire, monsieur **Guihéneuf**, accepta de se charger de cette restauration, malgré la difficulté de la distance entre son domicile et Blain. Il le fit par amitié pour moi, mais surtout par esprit surnaturel.

Il fallut enduire les murs extérieurs, consolider la poutre maîtresse qui menaçait de s'effondrer, changer quelques solives, remplacer le plancher du grenier, refaire le parquet et le plafond de la cellule. Ne sont conservées intactes que la croisée de la cellule, la porte pleine de derrière, donnant sur le jardin, et celle de la cellule, vitrée, sauf la fente qu'y fit pratiquer l'abbé Bourcier. La porte vitrée de la façade a été entée de neuf dans sa partie basse. La porte pleine du débarras a été placée, plus tard, dans l'ouverture entre les deux pièces, pour remplacer la porte primitive, disparue. L'étable a été relevée en dernier lieu et laissée dans son état premier.

Tout cela coûta entre six et sept millions de francs anciens qui se trouvèrent facilement. Le lit était à l'abri chez mademoiselle Robinet qui fut heureuse de le

remettre en place, légèrement réparé. La petite chaise est authentique, sauf qu'elle a été rempaillée. Le coffre est le don d'une famille de Sainte-Anne sur Brivet. Tous les tableaux et statuettes de la cellule sont de remplacement, sauf la couronne d'épines que la Stigmatisée a tenue en ses mains.

L'abbé Bourcier, de mon cours et de mon âge, ancien curé de Saint-Sulpice des Landes, décida de quitter le *Bon Pasteur* et de s'installer à La Fraudais. Il obtint facilement, de la propriétaire, la permission d'y établir une chambre assez confortable dans ce qui était la pièce de "débarras", là où on logeait le matériel, les barriques, la lessiveuse et... un lit pour Charles.

Nous aurions voulu conserver le sol, en terre battue, de la grande pièce mais il était bosselé et les bancs n'y tenaient pas d'aplomb. L'abbé Bourcier voulut y remédier et y introduisit plusieurs brouettées de terre, mais il y a une **technique pour établir un sol en terre battue**. Je l'ai vu faire en ma petite enfance. Il fallait y ajouter force graines de foin et y organiser une série de bals, en sabots de bois pour bien tasser.

L'abbé délaya, aplatit, battit... et partit en vacances. En séchant le sol se délita en une poussière infréquentable. Monsieur Guihéneuf déclara : "**Pas de remède**, cela va devenir intenable. Mieux vaut y mettre une couche de ciment, de couleur neutre." Pour l'étable, l'abbé aurait voulu qu'on abaisse la fenêtre et qu'on ouvre une porte entre l'étable et la maison. Je m'y opposai.

Quelques années plus tard, cependant, la maison contiguë à celle de la chaumière fut à vendre, ainsi que le grand bâtiment au bord de la route. Celui-ci me fut proposé, je l'achetai. A cette nouvelle, l'abbé se réjouit et me suggéra de le faire abattre, pour empierrer l'espace devant la chaumière.

"Si je l'ai acheté, m'exclamai-je, c'est pour que ne disparaisse pas tout ce qui fut l'horizon de la Stigmatisée !" Je l'ai fait restaurer (coût : six millions de centi-

mes) et en ai donné la propriété à l'association fondée par le marquis de la Franquerie. Ce pourrait devenir le **musée** pour tout ce qu'il détient de La Fraudais... mais il faudrait un gardien.

Dieu seul, et Marie-Julie sans doute, savent ce qu'il en adviendra.

J'aurais aimé que le four, qui cuisait le pain des Jahenny, fût restauré et tout le terrain respecté. Comme le docteur Imbert, j'avais vu l'ancien chemin de croix, quatorze croix rustiques, dans le chemin des Rôtys, le chemin par lequel Marie-Julie fut portée dans une brouette garnie de paille, pour les adieux à son clocher. Ainsi le chemin aurait été respecté et entretenu. Je n'y pus rien.

A une époque, dont je ne peux préciser la date, l'abbé Bourcier m'écrivit pour me demander si je voulais acheter le grand champ qui avait appartenu aux Jahenny et que madame Marsac voulait revendre. C'est le **seul champ** que le père Jahenny avait pu acquérir durant sa longue vie : cela permettait d'ajouter une quatrième vache à son maigre troupeau. Les **mauvaises langues** prétendaient que la famille s'était enrichie dans cette aventure !

Qu'aurais-je fait de ce terrain ? L'abbé Bourcier l'acheta et y bâtit, en préfabriqué, des bâtiments pour y accueillir les visiteurs et y habiter. Ce n'était pas loin, mais ne défigurait pas l'environnement immédiat de la chaumière.

Ce serait l'emplacement idéal pour l'installation des futurs **Pères de la Croix** qu'annonçait Marie-Julie. Ce n'est sans doute pas pour demain.

Un certain **radiesthésiste** prétendit qu'un courant partait de la tombe de la Stigmatisée et venait aboutir devant le foyer de la maison. Il aurait suffi de creuser un peu pour dégager une source miraculeuse. Cette eau émettait de fortes ondes, capables d'influer sur la santé. Il se trouva des gens, fervents partisans du mi-

racle, de La Fraudais et que je croyais sensés, prêts à admettre ces billevesées, qui d'ailleurs auraient détruit le surnaturel de ces événements.

L'abbé Bourcier vint de lui-même s'implanter à La Fraudais et y élever ce qu'il appelle le **Sanctuaire**. Il y célèbre la messe, le dimanche, pour les pèlerins, établissant un nouveau centre de culte. Monseigneur Vial fit paraître une note de deux lignes soulignant que le diocèse n'avait rien de commun avec ce fait. Ce n'était pas méchant : nulle défense d'y aller.

Au début, l'annuaire diocésain s'obstina à considérer l'abbé comme domicilié au *Bon Pasteur*. Maintenant (1990) il le déclare à La Fraudais. Un prêtre a le droit de choisir son lieu de retraite.

Reconnaissons que l'abbé Bourcier a des idées orthodoxes et qu'il célèbre dignement la messe. Il prêche avec éloquence, dirige des chemins de croix et organise des adorations nocturnes... Au début, il insistait trop sur les événements douloureux prédits par la Stigmatisée et en précisait même la proximité. Il est devenu plus circonspect.

Un jour, je reçus la visite d'une dame qui se dit être petite-nièce de Marie-Julie et en avoir reçu des **confidences**, mais son mari défendait qu'elle en parle. Elle me dit : "Votre livre doit rapporter de l'argent ?

– Peut-être, un peu.

– Est-ce qu'en qualité d'héritiers, nous n'aurions pas droit d'en recevoir une part ?

– Non, dis-je, certainement pas. Ce livre est le **fruit de mon travail**. Si vous aviez conservé les meubles de la Stigmatisée, je serais disposé à vous les acheter bien **cher**. Mais vous avez tout dispersé inconsidérément."

Je lui donnai une biographie de sa grand ou arrière-grand-tante. Je n'ai plus entendu parler d'elle, ni même retenu son nom.

Lors de mon plus récent passage à La Fraudais, j'ai eu l'**heureuse surprise** de constater que le four et le fournil qui jouxtent la grange viennent d'être restau-

rés, avec un goût parfait, par ce qui reste d'habitants, au village. Cet édicule devait être propriété commune. Merci à ceux qui ont entrepris ce travail de conservation. Je souhaite qu'il en soit ainsi pour tout ce qui subsiste des vieilles bâtisses du hameau.

CHAPITRE XI

Trois personnages

Il arrivait que je me dise : “Qu’est-ce que notre évêque pense de tout cela ?” J’avais une réponse toute prête à toute réprimande possible.

“Monseigneur, si vous ne m’aviez laissé sans travail officiel, je n’aurais point eu le loisir de m’occuper de ces choses.”

Au fait, je n’ai jamais tant travaillé qu’entre 1970 et 1980, mais à des tâches d’apostolat, librement choisies, et ces dix années furent parmi les plus heureuses de ma vie.

J’ai su que notre précédent évêque, Monseigneur Vial, a déclaré : “L’abbé Roberdel ne nous a posé aucun problème”, (sous-entendu, à cause de Marie-Julie).

Le premier novembre 1990, **Monseigneur Marcus**, évêque de Nantes, est venu au *Bon Pasteur*. Il a tenu à visiter, dans leur chambre, tous ceux, dont moi, qui ne descendent pas au réfectoire.

Comment aborder le cas de Marie-Julie ? Je lui avais envoyé mon modeste ouvrage sur Bouvron. Il m'avait remercié dans des termes chaleureux et avec des précisions qui me laissent à penser qu'il l'a réellement lu. Je lui dis :

“Monseigneur, je vous remercie de m'avoir adressé une lettre si aimable à propos de mon livre sur Bouvron... Mais vous savez, sans doute, que j'ai fait paraître d'autres livres ?

– Oui, dit-il, **je les ai lus.**”

La conversation était amorcée. Elle se poursuivait pendant une demi-heure. Mais comme Monseigneur Marcus est le dernier en date des trois personnages annoncés, j'en réserve le contenu pour la fin de ce chapitre.

J'avais déjà reçu, il y a sept ou huit ans, un personnage jeune, sympathique, qui se dit envoyé par Antenne 2 pour sonder le terrain, et voir s'il ne serait pas possible de réaliser une émission télévisée au sujet de la Stigmatisée de Blain. Il avait contacté, auparavant, le marquis de la Franquerie.

Il disposa son appareil à enregistrer et me dit de parler d'elle. Emporté par je ne sais quelle inspiration, je parlai sans arrêt pendant... **trois heures**. Au bout de deux heures, il n'avait plus de bandes magnétiques. Il prit son crayon et nota. Il ne m'interrompit que pour me demander quelques précisions.

Pour conclure, il me dit que ce n'était qu'un sujet d'étude. S'il y avait émission télévisée, d'autres reviendraient. Je lui répondis : “Il n'y en aura certainement pas. Marie-Julie ne le permettra pas.

– C'est possible en effet, me dit-il, mais tous ces enregistrements resteront dans les archives, et qui sait s'ils n'en sortiront pas quand Dieu le jugera utile.”

Avant de partir, il me confia que monsieur de la Franquerie ne pouvait être désigné par le Ciel pour écrire la biographie de Marie-Julie. Il la voyait trop sous l'angle politique et légitimiste.

Je ne lui demandai point son nom et je n'entendis plus parler de rien. Je n'en saurai jamais plus.

Vers la même époque, je fis la connaissance d'un autre journaliste, **Christian Ravaz**, que j'avais entendu sur France-Culture. Il était envoyé chez moi par les Editions Résiac pour y réaliser une cassette sur Marie-Julie. Depuis, il se voue exclusivement à l'apostolat. Il est à la base d'un mouvement appelé "*Mambré*" (du chêne de Mambré de la Bible). Par un concours de circonstances sur lequel je n'ai pas à m'étendre ici, il est devenu l'éditeur de ce livre. Il a fondé une intéressante revue, *Chrétiens Magazine* qui ne cesse de grandir alors que d'autres journaux catholiques disparaissent. Il a réalisé une cassette sur Medjugorje qui a remporté un grand succès et a été traduite en je ne sais combien de langues. Il est spécialiste des apparitions de la Vierge à Kibého, à Soufanieh, à Bétania... Il donne des conférences un peu partout. Je l'ai revu, nous avons correspondu et sommes devenus des amis.

Son premier séjour à Saint-Marc fut empreint de cordialité. Il me fit entendre la musique spécialement composée pour la cassette. Il m'a demandé d'enregistrer quelques parties de cette cassette. Je n'aime pas entendre l'enregistrement de ma propre voix : cela me cause une gêne. A l'écoute de la cassette, je fus presque fier de ma voix. La cassette eut quelque succès.

Je crois que, selon le schéma alors retenu, il avait trop insisté sur le rôle persécuteur du marxisme, alors qu'il en sera autrement. Marie-Julie n'a rien laissé deviner du rôle néfaste pour la France du communisme. Nous y reviendrons plus loin.

Lors de l'une des visites de Christian Ravaz, je lui lus quelques pages de mes Mémoires de captivité, intitulés *Fleurs de Ronces*. Il m'encouragea à en mettre au

point une copie moins volumineuse que l'original et se promit de me trouver un éditeur à Paris. Il garda le manuscrit quinze mois et dut me le renvoyer, parce que l'édition était en crise. Aucun éditeur ne voulait se risquer à boire un bouillon sur un si gros volume d'un auteur dont la réputation n'était pas établie dans le grand public.

C'est en **captivité** que j'ai pris le goût d'écrire pour combler mes loisirs, comme aumônier et sanitaire dans de petits *kommandos* du Tyrol, un pays merveilleux, aux habitants sympathiques, au clergé accueillant. S'il n'y avait eu tant de souffrances autour de nous, et des inquiétudes au sujet de la finale de ces événements, je dirais que ces cinq années ne comptent pas parmi les plus malheureuses de ma vie.

Monseigneur **Marcus** m'avait donc répondu qu'il avait lu mes livres. J'ajoutai :

“Au sujet de Marie-Julie, vous devez avoir un dossier à l'évêché ?

– Je le connais.

– Et aussi, repris-je, deux lettres du Pape Léon XIII, demandant qu'on lui rende les sacrements ? Moi, je ne les connais pas.

– Je sais”, dit-il.

Encouragé à continuer par son écoute bienveillante, je poursuivis :

“Ce qui m'a posé problème, c'est cette affaire des Prophéties. L'éditeur souhaitait les voir paraître et m'incitait à les préparer. Je savais que cela ne plairait pas en haut lieu, surtout qu'il y avait un passage virulent contre les prêtres de France, annonçant leur accord pour une doctrine opposée à celle du Christ, en un mot, semblable à celle de Mahomet. Ce n'est d'ailleurs pas facile à interpréter. Comment laisser paraître cela sans m'attirer des foudres ? J'envoyai des textes à une voyante du Finistère, Jeanne-Louise Ramonet de Kérizinen...

– Mais, j'en ai entendu parler, remarqua Monseigneur.

– J’allai la voir. Elle me dit : ‘La Vierge m’a dit tout cela. Moi, je ne peux le dire. On va encore proclamer que c’est de mon invention. Je suis déjà assez persécutée. Vous, ce n’est pas pareil : vous faites un **travail d’historien**, avec documents à l’appui. Il faut le faire. Quant aux accusations contre les évêques, il vaudrait mieux les réserver pour eux seuls.’

“Lors de mes vacances à Lyon, je reçus la visite d’un Capucin de Besançon, dont j’ignorais jusqu’à l’existence, le **Père Mathieu**, exorciste, qui a “libéré” de nombreuses personnes.

“Je lui expliquai mon problème.

‘Avez-vous reçu du Ciel des révélations particulières ?

– Moi ? répliquai-je, certainement pas.

– Alors, de quel droit vous permettriez-vous de choisir entre ce qui doit être dit et ce qui ne le doit pas ? Ou vous faites tout paraître, ou vous ne faites rien.’

“L’argument était valable, et je me décidai finalement à tout donner. Mais, je fis un pacte avec le Seigneur :

‘Seigneur, puisque vous semblez vouloir que tout soit publié, eh bien, je laisse faire, mais je vous demande formellement que, **jamais, aucun prêtre, aucun évêque ni personne** ne me fasse, à ce sujet, une allusion désobligeante, ni écrite, ni orale.’

“Je partis en Terre Sainte. A mon retour, monsieur Kayser me signala qu’une personne d’Aix-en-Provence avait payé cent livres des Prophéties, un pour chacun des évêques de France. Cinq ou six, dont le Cardinal Renard, avaient remercié pour l’envoi et déclaré qu’ils ne tarderaient pas à le lire. Je dis à mon ami :

‘Les évêques ne prendront point le temps de lire ça !

– Détrompe-toi, ils le liront mais se garderont de le dire.’

“Un fait certain : jamais, aucune réflexion ne m’a été faite au sujet de ce livre, ni d’un évêque, ni d’un prêtre, ni de qui que ce soit. J’ai su par ailleurs que

certains furent très mécontents, mais se gardèrent de me le faire savoir. Eh bien ! Monseigneur, c'est la seule fois de ma vie que je sens ma prière exaucée, pour une demande personnelle !

– Non, tout de même !" m'a-t-il répliqué.

Peut-être que je ne demande pas assez... au moins pour moi ! *Demandez et vous recevrez.*

J'expliquai succinctement à Monseigneur Marcus pourquoi cette méconnaissance de Marie-Julie, ce que je pensais devoir être fait pour la réhabiliter, comment interpréter tout ce qu'elle a annoncé. Je ne m'étendis pas à ce sujet, car je ne voulais pas lui manger trop de son temps. Il m'écouta avec bienveillance mais n'émit aucun jugement, ce qui était grande sagesse de sa part.

Il reste à développer plus longuement ces interprétations.

* Entretien avec le Père Mathieu sur cassette : "L'exorciste", diffusée par les Editions Mambré.

CHAPITRE XII

Le scandale des scandales

“Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose.” Parfois il en reste beaucoup que les siècles n’arrivent pas à effacer.

Tel ce scandale, pour d’innombrables fidèles de Marie-Julie, épars de par le monde, qui ne peuvent comprendre pourquoi, dans son propre pays de Blain, elle demeure la grande ignorée, et même méprisée, de la majorité des habitants, sauf de ceux qui la connurent de près et la vénèrent, et aussi de ses voisins de La Fraudais qui l’estimèrent en son temps et sont maintenant disparus.

Il est vrai que le curé de Blain, celui qui fut si maladroit lors de la stigmatisation, s'en allait, répétant :

“Moi, remettre les pieds dans cette maison de La Fraudais ? Toutes les eaux du canal ne suffiraient pas à laver ma soutane de cette souillure.”

Je le tiens d'une vieille religieuse qui l'avait entendu en son temps.

Dans les paroisses dont les curés furent admirateurs de la Stigmatisée, l'opinion resta favorable, quoique perplexe : Savenay, le Gâvre, Nort-sur-Erdre... On considérait alors les curés comme infallibles... alors que seul le Pape l'est.

Encore maintenant, parmi la cinquantaine de confrères prêtres qui m'entoure, il n'y en a que cinq ou six qui semblent s'y intéresser. Parmi eux, l'abbé Moricet, petit-neveu de l'abbé Lequeux. Ce dernier fut vicaire à Blain, confrère de l'abbé David et partisan de Marie-Julie. Il dut, lui aussi, quitter la paroisse, ainsi que l'abbé Guiteny, curé du Gâvre.

Un jour que l'abbé **Lequeux** récitait à voix basse son bréviaire, près du lit de la Stigmatisée, il fut surpris de l'entendre répéter, à haute voix, les paroles latines du même psaume, alors qu'elle n'avait appris que le patois du pays. Un jour, elle dit : “Père, le sang coule sur l'image de mon Jésus Crucifié. Donnez, que je le boive.” Effectivement, il y avait une goutte de sang sur le côté du Christ d'une simple image qui marquait les pages de son bréviaire. Elle le lécha et dit : “Maintenant c'est votre crucifix qui saigne.” C'était vrai. Après l'avoir bu elle dit : “Purifiez-les avec soin.”

L'abbé **Moricet** conserve précieusement ce crucifix et l'image, toute simple, à l'abri sous verre, dans un volumineux cadre de bois qu'on peut ouvrir à l'arrière. Deux objets destinés au futur musée de La Fraudais, s'il existe un jour. Une simple idée que je suggère.

Un autre confrère a lu attentivement la biographie et m'a dit : “J'y trouve bien des ressemblances avec la vie de Marthe Robin. Pourquoi celle-ci est-elle très connue, alors que l'autre reste ignorée ?”

Un abbé de Fay-de-Bretagne s'étonne que, lors des réunions des prêtres du canton de Blain, auxquelles il a souvent participé en tant que séminariste, il n'ait jamais entendu prononcer même le nom de Marie-Julie, au cours des repas qui suivaient. La même chose pour moi.

Une fois, pourtant, j'entendis l'abbé Bougane déclarer : "Le cas de Marie-Julie devait, quand même, avoir une certaine signification, puisque le chanoine **Mauclerc, curé de Savenay**, un prêtre de grande culture, en était un partisan chaleureux." Oui, pourquoi ?

Quand j'étais enfant, une voisine qui l'avait visitée m'en parla favorablement. Je demandai des explications à ma mère :

"Oui, me dit-elle, c'est une personne qui portait les plaies de Jésus Crucifié. Elle restait sur son lit, les bras étendus, et la foule venait la voir. En attendant le catéchisme, je voyais les carrioles passer devant notre vieille église de Bouvron pour aller vers Blain. Les gens entraient chez elle par la porte de devant et ressortaient par celle de derrière, avec un gendarme à chacune, pour canaliser la foule."

On généralisait ce qui ne se passa qu'une fois ou deux. "Ton grand-père, ajouta ma mère, devait m'y emmener le dimanche qui suivrait ma première communion mais, le jour de celle-ci, notre curé **lut en chaire un décret défendant d'y aller**. C'est pourquoi je ne l'ai pas vue pendant mon enfance."

Un jour, mon père demanda à une personne de Blain si la Sainte vivait toujours. "Oh ! lui répliqua-t-on, si elle était morte, on l'aurait su."

Il fut question d'elle, une fois ou l'autre, au petit séminaire. Un jour, un camarade de Nozay, **Marcel Judic**, déclara : "La Sainte de Blain, quelle blague ! Quelqu'un de chez nous voulut aller la voir. En sortant de la gare, il demanda à une personne où habitait la Sainte... 'La sainte, c'est moi', déclara-t-elle. Il n'alla pas plus loin."

Mais mon ami et voisin d'étude par ordre alphabétique, **Ange Ryo**, un si gentil garçon, mort prématurément de tuberculose, n'étant que diacre, me dit confidentiellement :

“Mon vicaire de Méan m'a emmené voir Marie-Julie, un jeudi, il y a deux ans. Il lui a demandé de nous montrer ses plaies. C'était impressionnant. Les deux lèvres des plaies, gonflées, se préparaient à saigner pour le lendemain. Il paraît que le samedi et le dimanche, il reste un gros caillot de sang qui se dessèche et tombe pour le lundi. Puis, les jours suivants, les plaies paraissent vouloir se cicatriser, jusqu'au jeudi suivant. Le vicaire m'a donné consigne de rester discret à ce sujet.”

Au grand séminaire, quelqu'un demanda au **Père Dupas**, notre professeur d'histoire religieuse, ce qu'il fallait penser de Marie-Julie :

“Une affaire montée par le vicaire, l'abbé David, qu'on ne tarda pas à faire sauter ! (sic)”

On eut, à Bouvron, un vicaire d'une rare intelligence, l'abbé Boré. Il m'expliqua :

“Il y eut, à Nantes, lutte pour la succession de Monseigneur Jacquemet. Les habitants du quartier Saint-Pierre désiraient le vicaire général Richard, celui qui deviendra Cardinal, archevêque de Paris. Ceux du quartier Saint-Nicolas voulaient leur curé, le bâtisseur de la Basilique. Ce dernier, favorable aux idées libérales, fut choisi par Napoléon III. Les légitimistes se vengèrent en dénonçant Monseigneur Fournier au sujet de Marie-Julie. Ce dernier fut appelé au Vatican, condamné et en mourut de chagrin, dans la Ville Eternelle.”

Il y avait quelque chose de vrai dans cette version, mais aussi une **grosse erreur**. Par contre, un autre vicaire, l'abbé Alexandre Deniaud, qui avait fait son grand séminaire à Rome, me dit avoir servi la messe à un jeune prélat, devenu, depuis, le **Cardinal Pizarro**.

“Celui-ci, apprenant que j'étais de Nantes, me dit :

‘Vous avez la chance d’avoir l’une des plus grandes stigmatisées’ de tous les temps : Marie-Julie Jahenny.’ Apprenant que j’ignorais jusqu’à son existence, il se montra scandalisé.”

Comme il est difficile de connaître la vérité sur le temps que nous vivons ! Il y faut le recul des années. Maintenant, je crois qu’il est facile de mettre tout au clair, grâce aux documents que j’ai consultés et surtout aux écrits de madame **Grégoire**, l’amie intime de la famille Jahenny et confidente de tous les secrets, et, aussi, parce que sont oubliés ceux qu’il était difficile de discréditer auprès de leurs proches.

Mère Yvonne Aimée, de Malestroit, passant avant la guerre non loin de Blain, avec plusieurs de ses religieuses, dit à ses compagnes :
“Mes petites sœurs, il y a là, cachée dans la campagne, une stigmatisée, Marie-Julie Jahenny.”

Marie-Julie a souffert de toutes les manières, plus qu’on ne pourrait le dire. Il y a des souffrances demandées directement du Ciel et acceptées avec joie pour la conversion des pécheurs. “Il y en a trop, disait-elle, pourtant, j’a fait tout ce que j’a pu, mais y en a trop.”

A côté des épreuves demandées par le Seigneur et sa mère, il y eut celles **imposées par les hommes, en particulier par les hommes d’Eglise**. C’est le propre de beaucoup de Saints de souffrir par l’Eglise. Ces souffrances lui furent les plus intolérables. Essayons d’en faire le point.

A la base, il y eut d’abord la politique. Monseigneur Fournier, son protecteur bien-aimé, fut honni des plus notables de ses prêtres pour avoir témoigné d’idées libérales. Mais on croit savoir, maintenant, qu’il y eut autre chose à la base de cette opposition, **un fait pénible** qui ne pouvait être porté à la connaissance commune : le jeune vicaire Fournier aurait eu une faiblesse morale, une liaison féminine, et un enfant, fruit

de cette conduite coupable. Mais à tout péché miséricorde. Le jeune abbé se rattrapa par une piété sincère et un grand zèle pour la gloire de Dieu. Il devint célèbre en France pour avoir été l'un des premiers à réhabiliter le style gothique par la construction de cette magnifique basilique Saint-Nicolas de Nantes.

Seul, semble-t-il, son évêque, Monseigneur Jacquemet, fut mis au courant de cette situation. Quand il vit qu'on le désirait comme son successeur, il **confia le secret** à son vicaire général Richard, le chargeant de s'opposer, de toutes ses forces, à l'élévation de monsieur Fournier à l'épiscopat. Comme monsieur Richard était hautement considéré et qu'on ne savait pas la raison profonde de cette opposition, le clergé nantais prit parti pour lui et ne désarma pas à l'égard de l'ancien curé de Saint-Nicolas. Monseigneur Richard devint évêque de Bellay puis fut célèbre et saint archevêque de Paris.

Ne pouvant l'atteindre directement, ses prêtres les plus prestigieux l'attaquèrent à travers la Stigmatisée dont il était le soutien et le dénoncèrent à Rome. Monseigneur Fournier fut **pleinement approuvé** par le Saint-Office qui lui demanda de retourner, la tête haute, dans son diocèse ; mais, par malheur, le Seigneur permit qu'il mourut dans la Ville Eternelle, après deux ou trois jours de fièvre intense.

Aussitôt se mit en route tout le processus de persécution contre Marie-Julie ; elle fut privée de sacrements, et les prêtres qui la soutenaient furent éloignés de Blain. Le Père **Séménenco**, secrétaire du Saint-Office, et le Cardinal Rampolla, venus à Blain pour entendre Marie-Julie, eurent toutes les peines à lui faire rendre les sacrements.

Si Marthe Robin eut la chance d'avoir un curé prudent et le Père Finet, magnifique directeur de conscience, Marie-Julie n'eut qu'un **curé exalté** et inconscient de l'enjeu du Ciel. Marie-Julie avait mission d'empêcher le **scientisme naissant** de détruire l'Eglise.

Elle fut l'objet de phénomènes aussi déroutants que ceux de Marthe. Mais le Seigneur, constatant que cela ne servait à rien, fit cesser ces tortures incompréhensibles. C'est une façon humaine de voir les choses... En réalité, c'est en dehors de notre appréhension.

Pour Marthe, ce serait le contraire : elle fut donnée pour **porter le coup de grâce** au scientisme malade.

L'abbé **Audrain** fut un curé bien maladroit. Dès qu'il fut convaincu, lors de la stigmatisation, de la réalité du phénomène, au lieu de recommander la discrétion, il le fit savoir partout. Comme le sang devait couler à nouveau le vendredi suivant, on fit venir une commission composée de sommités médicales.

La veille, Marie-Julie envoya sa mère prévenir le curé de Blain : "Dites au docteur S. de ne pas venir demain à La Fraudais avec les autres médecins." L'abbé Audrain, n'y comprenant rien, ne voulut pas infliger à son ami une telle humiliation. Le docteur avait grande réputation à Blain, l'un de ses fils était Jésuite. S'il l'avait prévenu, le docteur aurait compris le blâme dont le Ciel l'humiliait.

Révétons la vérité. La mère Jahenny avait envoyé quelque temps auparavant, Marie régler les honoraires du docteur pour les soins donnés à son frère Charles. Or le docteur, sous l'impulsion du Démon, se jeta sur la jeune fille pour la violer. Celle-ci se débattit et réussit à **échapper, indemne**, aux griffes du tigre. La victime le dit à ses parents qui changèrent de docteur, et à son confesseur, tenu au secret sacramentel.

Le lendemain, devant plusieurs milliers de curieux, on a dit dix mille, le docteur S. paraissait, à la tête du gratin médical de Nantes. La Stigmatisée s'écria : "On a désobéi aux ordres de Dieu, le sang ne coulera pas !" On examina cependant les plaies qui furent déclarées **insignifiantes** et **provoquées** par quelqu'un de l'entourage. Le verdict était **définitif** et négatif. Une grande agitation se déclancha dans la foule, en ce jour que j'ai qualifié de "Journée des dupes".

Marie-Julie avait deux sœurs : **Angèle**, l'aînée, sa confidente, son bouclier, son émule en sainteté, et une plus jeune, **Jeanne**, dont l'éducation fut peut-être négligée au milieu de ces événements. Elle courut un peu, se laissa surprendre par un garçon de Vay, en eut un fils dont elle s'occupa avec cœur et qui ne tarda pas d'être légitimé par un mariage subséquent avec un homme qui assuma honorablement la paternité dont il n'était pas l'auteur.

Quelle **aubaine** pour le curé de Blain qui ne digérait pas l'affaire du docteur S. ! Il proclama que le **nouveau-né provenait des œuvres de l'abbé David et de Marie-Julie**. Il aurait été frauduleusement déclaré au nom de sa jeune sœur.

Tout le monde le **crut**, à **Blain**, à **Nantes**... sauf les **gens de La Fraudais** qui avaient bien vu laquelle des deux était enceinte. C'était l'enterrement de l'affaire de La Fraudais. Marie-Julie n'était plus que "la **filles de Blain**".

Après le départ de l'abbé David et l'arrivée de Monseigneur Lecoq, un nouveau vicaire fut nommé à Blain, un brave homme, **monsieur Rabine** qui fut donné comme directeur de conscience à Marie-Julie. Mais il avait peu de volonté et **craignait son curé** qui dut lui donner l'ordre de ne pas lui accorder l'absolution et l'accès à la communion, tant qu'elle n'aurait pas avoué ses relations coupables avec l'abbé David. Ceci ne fut pas connu, mais on peut le déduire des dires du fameux Quéquet (le surnom que Marie donnait au diable).

"Signe-moi un petit papier, lui disait-il, et je te procurerai tous les bonheurs sur la terre." Et le Démon se déchaînait en moquerie contre l'abbé David qu'il appelait, par dérision, "**Perrot**". En réalité l'abbé s'appelait "**Pitre**", prénom qui en son temps ne devait pas avoir la connotation dérisoire qu'il a acquise depuis.

L'abbé Rabine se trouvait devant une situation aberrante, voulue par le Ciel. Depuis plusieurs années Marie-Julie **n'entendait plus**, sauf sa famille, son confesseur, l'abbé David, son évêque Mgr Fournier, et le délégué de celui-ci, Monsieur Sionnet. Après la condamnation, son nouveau confesseur n'eut plus la possibilité de **se faire entendre**. Il pouvait écouter son accusation mensuelle mais, pour lui parler, devait user du truchement d'Angèle ou de la mère Jahenny.

Il s'obstinait donc à lui refuser l'absolution, sous prétexte que c'était **supercherie** de la part de sa pénitente, puisqu'elle entendait bien son propre prédécesseur. La famille réclama auprès de l'évêque qui fit venir monsieur Rabine pour explication. L'abbé Rabine donna celle-ci : "Mais, elle ne m'entend pas, Monseigneur.

Rien n'empêche un confesseur d'absoudre des sourds." Rien ne changea. Plus grave encore : le curé, apercevant le père Jahenny dans la file d'attente, devant le confessionnal d'un missionnaire de passage, vint donner l'ordre au confesseur de ne pas écouter cet homme. On fit courir le bruit que la Stigmatisée **refusait** de faire ses pâques. Chaque fois qu'on demandait d'avertir pour les pâques des malades, le **père Jahenny** accompagné d'un voisin comme témoin, venait demander au curé de faire faire ses pâques à sa fille malade. Il se faisait rabrouer : "Pas besoin puisqu'elle reçoit la communion des mains du Seigneur !"

L'abbé Audrain quitta Blain, et l'abbé Rabine aussi. Le successeur, monsieur Baschelier, se **flatta publiquement** de faire cesser, en quinze jours, cette comédie de La Fraudais.

Il s'intitula lui-même son confesseur, **menaça** tour à tour, ou flatta doucereusement ; il ne put rien obtenir. Un jour, il amena un **témoin** pour prendre en note sa confession. Marie-Julie, qui dans l'intervalle était aussi devenue aveugle, déclara : "Mais vous êtes deux pour entendre ma confession, ce n'est pas permis." N'alla-t-on pas jusqu'à enregistrer secrètement ce que disait

Padre Pio dans son confessionnal ? Le scandale des scandales. C'est rare, heureusement. Et dire que ceux qui peuvent agir de la sorte pensent peut-être agir pour la gloire de Dieu !

Le Seigneur mit fin à tout pour quelques années en rendant Marie-Julie, non seulement **sourde** et **aveugle** mais **muette**, la langue repliée vers la gorge, **paralysée** et **lourde** à ne plus pouvoir être portée dans son lit, sauf le jeudi soir, dans le jeûne absolu d'aliments solides et liquides... une situation pire que celle de Marthe Robin qui put toujours entendre et parler.

L'heure de Marie-Julie viendra-t-elle, comme l'annonçait un possédé visité par elle, et comme le faisait entendre Padre Pio : "Pour le moment, elle vit cachée comme la violette, mais viendra, dit-il, l'heure où elle **éclatera d'une brillance** d'autant plus grande qu'elle aura été plus longtemps tenue dans l'ombre."

Nous n'avons pas le droit de garder sous silence des mensonges où la gloire de Dieu se trouve impliquée, du moins je le crois.

CHAPITRE XIII

Protectrice des possédés

Au début de sa vie mystique, Marie-Julie fut souvent assaillie par le Démon, au point d'entrer parfois en véritable **crise de possession**. Nous lisons dans sa biographie (page 52) :

*“Les familiers de La Fraudais, témoins effarés de ces ‘pattes griffues’ et autres sortilèges, imaginaient mal que Satan puisse avoir prise sur une personne privilégiée de Dieu... alors que le contraire serait anormal. Ils ne savent pas, et des prêtres l’ignorent aussi, que les faits mystiques les plus authentiques sont nécessairement accompagnés, en **contrepoint**, des attaques grimaçantes de l’Esprit des Ténèbres.”*

Il est vrai qu'au séminaire, nous n'avons reçu aucun enseignement concernant la possession diabolique. Pourtant, dans chaque diocèse, il y a un exorciste officiel. Peut-être une doctrine est-elle difficile à élaborer, car il pourrait se trouver autant de **genres** de possessions que de **cas** de possédés. Les exemples tirés de l'Evangile peuvent nous le laisser penser. Et les vrais cas de possession sont **rares**.

Il était à peine question de faire paraître ma biographie de la Stigmatisée de Blain, que je reçus une lettre curieuse. Elle provenait d'une certaine dame S. , habitant à deux cents kilomètres de Nantes, en direction de Paris, d'Orléans ou d'ailleurs, peu importe... Le Robert dont il s'agit, honnête père de famille, ouvrier retraité, doit rester dans l'incognito. On se demande même s'il se souvient de ce qui lui est arrivé.

Cette dame S. me disait que depuis longtemps, j'étais désigné pour mettre au clair le cas de possession de son fils qui avait été plusieurs fois exorcisé par les représentants de l'évêché. Intrigué, j'écrivis à l'évêque du diocèse qui ne me répondit qu'en me demandant mon numéro de téléphone. Evidemment une communication téléphonique laisse moins de traces qu'une lettre.

Voici ce qu'il me répondit en substance :

“Oui, nous connaissons ce cas. Il nous a paru **sérieux**, mais nous laisse quand même **perplexes**. Quand j'ai dit au jeune homme qui se roulait à mes pieds : ‘Robert, lève-toi’, il s'est levé à l'instant. On m'a dit qu'il voyait la Sainte Vierge sur le **capot de sa voiture** : c'est un lieu qui ne semble pas indiqué pour une telle apparition. Mais la maman est une personne très recommandable et vous pouvez y aller en toute confiance.”

J'y allai donc déguisé (!) en laïque, et y séjournai trois jours. Elle habitait une grande maison, dans un gros hameau. Son fils et sa famille venant de s'installer dans la ville voisine, nous avions toute liberté. Pour

ma messe quotidienne nous allions dans une paroisse assez lointaine.

Elle me dit :

“Voilà ce que j’attends de vous. J’ai une caisse pleine de bouts de papiers divers, relatant ce qui est arrivé à Robert. Je voulais que cela soit mis en forme, dans de grands cahiers, que vous en fassiez un livre qui restera dans le secret. Puis, je détruirai tous ces bouts de papiers. Le diable a dit un jour : *Oh ! à l’évêché, ils sont trop bêtes pour comprendre cela. Mais celui qui écrira sur Marie-Julie, quand son heure sera venue, n’aura pas de peine à se débrouiller là-dedans !* Il faut, Père, que vous le fassiez.”

Et elle déversa, sur un lit inoccupé, deux caisses de **petits papiers** de toutes formes et de toutes qualités. Elle m’aida à déchiffrer tout ce qui semblait important, que je notai sur de gros cahiers. Je devais, chez moi, tout mettre en forme. Et tous ces bouts de papiers brûlèrent dans la cheminée campagnarde, avant que je reprenne le chemin de Saint-Nazaire.

La famille S., du côté paternel, est **plutôt cléricale**. La grand-mère, Victoire, a été fidèle à sa messe dominicale jusqu’au bout... Pourtant, ce gros hameau est à quatre kilomètres de l’église paroissiale, tandis qu’un bourg important, que les enfants fréquentent pour l’école, est plus proche.

Le père fait ses pâques et fréquente l’église pour les fêtes principales. Il est même conseiller paroissial.

Sa femme, par contre, a fréquenté le catéchisme mais, malade le jour de la communion, elle n’a jamais pensé à y suppléer.

Leur fils Robert fut un **garçon normal**. L’âge du catéchisme venu, monsieur S. demanda que son fils fût dispensé d’aller à la paroisse le jeudi et le dimanche. Un petit voisin, de santé délicate, avait obtenu cette permission. Mais le curé, craignant de perdre tous les enfants de l’important hameau, refusa la permission et

les parents, furieux, décidèrent que Robert se passerait de catéchisme et de communion.

Vers ses quatorze ans, l'adolescent subit une banale opération d'appendicite. Au retour, lors d'une première sortie avec sa mère dans les champs, tout à coup, Robert saisit sa mère par le bras. "Ecoute, maman, **grand-mère Victoire est là !**" Plusieurs fois il répéta : "Oui, grand-mère." Puis il dit : "Maman, grand-mère veut que je fasse ma première communion. Elle dit que pour moi, c'est une question de **vie ou de mort.**"

Le garçon insista tant que les parents, fort embarrassés, décidèrent de se confier à un curé-doyen renommé, qui habitait à une quinzaine de kilomètres de là. Celui-ci accepta de prendre l'enfant chez lui, au presbytère, une semaine entière, pour lui donner un **cours intensif** de religion. Robert s'y plut, d'autant mieux que le doyen avait une magnifique volière.

Le dimanche qui suivit, Robert communia pour la première fois. La maman y vint, mais n'eut même pas la pensée de le faire avec lui : c'est dire le **peu de foi.**

Les jours suivants, le garçon eut une conversation banale avec un voisin de réputation douteuse. A peine rentré à la maison, Robert fut l'objet d'un fait des plus insolites : accroupi sur lui-même, ne tenant au sol que sur la pointe d'un seul pied, il se mit à **tournoyer** comme une toupie, rapidement et longuement. Ebahissement des parents qui pensèrent que le voisin lui avait jeté un **sort !**

Le lendemain, soudain, Robert partit en flèche, sauta sur un mur, courut sur le faîtage, descendit presquement sur la margelle d'un puits à ciel ouvert, tourna rapidement autour, au risque de tomber à l'intérieur. Tout cela, sous les yeux **terrorisés** des parents.

Et cela va recommencer, **presque chaque jour**, avec une infinité de variétés. Parfois il se met à casser les objets les plus divers, ceux auxquels il tenait le plus, et regrette leur perte, sans savoir le comment de leur dis-

parition. On en cache les débris avant qu'il ne reprenne conscience. Un jour, il fait le tour de sa chambre, en marchant sur la tête à la vitesse normale... Parfois, il se jette au plafond et y reste suspendu des heures, les mains faisant comme ventouse. Mais que survienne un voisin, il se retrouve sur pieds pour l'accueillir avec le meilleur sourire. Les voisins ne se doutèrent de rien. Un jour, après une longue scène de colère, il se blottit sous l'escalier et y resta des heures. Le papa, inquiet, alla chez le docteur et lui expliqua cette longue crise, à la suite de tant d'autres... Le docteur arriva à la maison et trouva notre Robert debout avec son plus gentil sourire.

“Comment ça va, docteur ?” Celui-ci repartit, en songeant certainement : “Ce sont les parents qui sont cinglés.”

Au lever, parfois Robert enfle une jambe de pantalon, puis se paralyse soudain et il faudra des heures avant que l'autre y passe. D'autres fois, c'est la **septième** marche de l'escalier qui le retient prisonnier et il devra y rester un temps indéfini.

Un soir, il veille, paisible, au coin du feu, avec sa mère. Il veut l'embrasser avant de prendre congé et, en guise de baiser, **entaille** sérieusement la joue de la pauvre femme d'un vif coup de dents... Le lendemain, il gémit :

“Maman, qui t'a fait ça ?

– Oh ! je me suis blessée maladroitement en déliant un fagot.

– Maman, si c'était moi ! Oh ! je te demande pardon, je ne l'aurais pas voulu !

– Non rassure-toi... c'est moi, par maladresse.”

Les parents ne sont pas sans exposer le cas à tous ceux qu'ils croient capables de les secourir: curés, hommes de sciences, guérisseurs, voyants et autres charlatans... Personne n'a d'explication. Les docteurs envoient le jeune homme à deux reprises dans des maisons de soins psychiatriques. On le renvoie immédiatement comme étant **absolument normal**.

Il faut dire que tout se passe à l'intérieur d'un cercle de cinq cents mètres autour de la maison. La limite fatidique franchie, il n'y a plus aucun problème.

C'est une **religieuse** qui finalement donne le diagnostic : "Est-ce que ce ne serait pas une possession du diable ?" Et elle remet un flacon d'eau bénite, en expliquant comment s'en servir. Quelques **gouttes** sur Robert en crise et le garçon hurle de douleur, quelques autres dans son potage et le père reçoit le bol de soupe à la figure, son fils criant qu'on veut l'empoisonner.

Un vieux docteur vient de se retirer au pays, on lui explique le cas. "J'ai exercé dans la région de Blain, dit-il. Une jeune fille du pays subissait les mêmes assauts. On la disait possédée parfois du diable. Elle s'appelle **Marie-Julie Jahenny** et on la dit stigmatisée."

"Possession du diable". C'est bien la première fois que les parents entendent ce vocable. La maman finit par se procurer plusieurs livres consacrés à ce phénomène. Elle devient experte en la matière. Une conclusion s'impose : "Si le diable est là, c'est que **Dieu, aussi, existe**. Et on l'oublie." Les parents décident de se mettre à la pratique religieuse régulière : parfois à la paroisse, parfois ailleurs. Ils se confessent, communient, et Robert comme eux.

Satan est furieux et se manifeste ouvertement. Un soir que les parents sont couchés, Robert se présente avec sa table de nuit à bout de bras qu'il jette sur eux, puis tout ce qui lui tombe sous la main : chaises, fauteuils, guéridons... Il déménage l'armoire et en jette le contenu sur le tout. Puis, le jeune homme s'enferme dans l'armoire, rabat les portes sur lui, laissant dépasser le milieu du visage et crie, avec un horrible rictus : "Aimez-le donc votre Bon Dieu ! Priez-le donc !" Les parents terrorisés n'osent bouger.

Puis le garçon tombe inanimé, la moitié du corps à l'intérieur, le buste dans le couloir. Les parents le dégagent. Le papa prend une statuette de la Vierge mais se garde d'en toucher son fils : il sait que la réaction serait violente.

Il se contente de **déposer la Vierge à une dizaine de centimètres de sa main**. Robert, pendant une demi-heure, s'efforce d'avancer la main vers elle et finit par y arriver. Il saisit la statuette, la ramène sur son cœur, se relève en disant : "Oh ! Merci, merci de tout ce que vous faites pour moi !"

Voici que Satan semble entrer directement en contact avec le jeune homme. Que se disent-ils ? Nul ne sait... mais un jour, Robert fait des gestes comminatoires à quelqu'un d'invisible qui semble présent dans la maison, lui donnant l'ordre de déguerpir. Il l'accompagne d'un geste menaçant jusqu'à la sortie, et dit à sa mère : "Maman, sais-tu quel personnage nous venons de recevoir ?... **Lucifer en personne.**"

Un soir qu'il rentrait chez lui, Robert se trouve terrassé au milieu de la route, la joue comme collée au sol, avec une courte visibilité en avant. Satan lui dit : "C'est ici que tu vas mourir, la tête écrasée par la roue de la voiture qui vient." Et le garçon terrorisé, voit déjà le véhicule qui fonce sur lui... mais il se sent tiré par les pieds et projeté dans le fossé.

Bientôt des voisins avertissent les parents : "Allez donc chercher votre fils qui gît, ivre mort, au bord de la route, à cinq cents mètres"... toujours la distance fatidique de cinq cents mètres.

Si les gens du hameau ignorent ce qui se passe chez les S., Robert a mis au courant **trois** (ou quatre ?) de ses amis **intimes** qui le soutiendront et persévéreront dans la pratique religieuse. J'ai été mis en contact avec l'un d'eux, devenu excellent père de famille. L'un des trois ne tarde pas à devenir gravement tuberculeux, Rémy.

En 1941, madame S. apprend par une coupure de journal que Marie-Julie est décédée. Elle cherche, par lettres, à se renseigner sur elle, à savoir comment on peut se rendre à Blain. Robert et ses amis **décident de**

se rendre sur la tombe, mais ce n'est pas commode en temps d'occupation allemande et nos amis rencontrent les pires difficultés.

Au cimetière de Blain, Robert s'effondre sur le tombeau et entend la voix de Satan qui répète : "La vieille pourrie ! C'est une vieille pourrie !" Il répondait à sa manière à une question que l'on se posait : "Le corps de la Stigmatisée sera-t-il conservé intact dans son tombeau ?" Moi j'ai envie de répondre par l'affirmatif, le diable est le roi des menteurs !

Or voici que le jeune homme voit un **escalier** montant de la tombe jusqu'au ciel. Marie-Julie le descend dans la gloire, tenue de la main droite par le Seigneur et, de la gauche, par sa Sainte Mère. A la dernière marche, elle se détache et vient se poser à l'angle de la tombe voisine, qui est devenue celle de sa sœur Jeanne. Elle dit :

"Mon petit Robert, je viens te voir pour la première fois ; je suis en trop noble compagnie pour te parler longuement, mais **j'irai te voir chez toi**, souvent."

Et elle remonte au ciel comme elle en était descendue. Elle le verra souvent, chez lui, peut-être trente ou quarante fois.

Quelques semaines plus tard, Rémy est au plus mal. "Maman, dit Robert, tu devrais aller voir Rémy. Il va bientôt mourir." La maman du mourant repasse et empèse une belle chemise blanche, "C'est Rémy qui me demande de le faire." "C'est que, dit le mourant, pour paraître devant sa Majesté du Ciel, on ne saurait être **trop bien mis**."

Plusieurs prêtres étant au courant, le bruit se répand qu'il y a un possédé dans le canton. Les curés décident que Robert souffre de **refoulement sexuel**. Il faudrait qu'il se marie et tout cesserait. Et voici qu'il rencontre une jeune fille qu'il a connue dans son enfance et tous les deux décident de se marier. Les parents avertissent la fiancée de ce qui se passe ; elle en accepte les risques par esprit surnaturel.

Sur les entrefaites, soit avant, soit après le mariage, le papa S. meurt presque subitement, un dimanche, lors d'une visite à un curé ami, qui habite assez loin et chez lequel ils comptent assister à la messe. C'est Robert qui tient le volant. En arrivant près de l'église, le père est soudain pris d'un malaise cardiaque et le prêtre, qui se préparait à célébrer la messe, a tout juste le temps de donner l'absolution et de faire une onction.

Désormais, Robert a seul la responsabilité de conduire l'exploitation. Il lui naît un garçon qui, à deux ans, tombe malade. Le père, accompagné de sa femme et de sa mère, décide d'emmener l'enfant sur la **tombe de Marie-Julie**.

En route, Robert **lâche le volant** et s'entretient avec une vision sur le capot de la voiture. Cri d'effroi des deux femmes. "N'ayez pas peur, dit le chauffeur, la Sainte Vierge dit que c'est elle qui conduit." Et la voiture va rouler plusieurs dizaines de kilomètres, en respectant scrupuleusement le code de la route. La Vierge conduit à la perfection !

Les crises se font plus violentes après son mariage. On décide de demander des **exorcismes à l'évêché**, qui, après enquête discrète, accepte d'y procéder. Il y en eut trois d'officiels, sans compter de nombreux exorcismes privés. Robert lui-même les demandait.

L'un eut lieu dans une petite église désertée et pleine de poussière. Le vicaire général, le supérieur du grand séminaire et le doyen arrivèrent en voiture au hameau. Robert suivit, au volant de la sienne, emmenant sa femme et sa mère. Les femmes furent priées de rester dans la voiture et ne virent rien de ce qui se passait à l'intérieur de l'église fermée à clef. Quand les portes s'ouvrirent enfin, la maman et sa bru furent portées à rire : les trois prêtres, de forts gaillards, avaient été roulés dans la poussière par ce gringalet de Robert. Leurs soutanes en étaient toutes poussiéreuses. Ils dirent : "Eh bien ! il est fort." Rentrant à l'église, ils lui demandèrent :

“Robert, soulève ce banc d’une main !” Impossible. Et s’y mettant à deux mains et usant de toutes ses forces, il n’arrivait à rien. “Et pourtant, dirent les exorcistes, **il soulevait un banc d’une seule main, le brandissait au-dessus de nos têtes**, menaçant de nous assommer.”

Un autre exorcisme eut lieu dans une crypte d’église, datant du Moyen Age. L’un des prêtres, pris de peur, laissa échapper : “Sont-ils solides, au moins, ces murs ?” Les exorcistes intimèrent au Démon l’ordre de leur indiquer le signe de son départ définitif. Ils n’obtinrent pas de réponse. On n’a jamais su si le possédé était complètement délivré. Mais il put, peu à peu, mener **une vie normale**.

La quatrième fois qu’il alla au tombeau de Marie-Julie, celle-ci lui dit : “Robert, tu ne reviendras ici que lorsque les évêques y viendront pour moi.” (Doit-on comprendre que “la cause” de Marie-Julie sera étudiée par l’Eglise ?)

Apparemment, l’annonce est irréalisable, bien que cet homme puisse encore vivre vingt ou trente ans. Mais sait-on quels revirements peuvent rapidement se réaliser ? Ou s’il reviendra de là-haut seulement ?

Toute cette histoire je la tiens de la maman, **confirmée implicitement** par la communication téléphonique de l’évêque, par une lettre d’un vicaire général, par la conversation avec l’un de ses jeunes amis d’autrefois et par le témoignage de son plus jeune fils, qui se souvient d’avoir été brandi, du haut de l’escalier, par son père qui menaçait de le laisser **s’écraser** sur le sol. Un homme, fort corpulent, est aussi venu me dire entre autre qu’il avait vu Robert, en pleine crise, qui l’appela “grosse vache”, ce qui ne fit pas plaisir à l’interpellé.

J’ai vu Robert deux fois, une fois de passage chez sa mère, car j’y retournai plusieurs fois, et qui m’invita à aller prendre le dessert et le café chez lui. Il ne fut question de rien, sinon vaguement de Marie-Julie dont il semblait se souvenir.

Maintenant l'histoire en est finie, au moins pour moi. Mais, si quelqu'un **reconnaissait** de qui il s'agit, il est prié de n'en point révéler l'identité, sous peine de sanction du Ciel.

CHAPITRE XIV

Suite de textes authentiques

Indifférence religieuse

1. “Mon peuple semble rentrer dans l'**incrédulité**... La religion, chaque jour, s'affaiblit. Bientôt, elle sera désertée presque par toute la terre, mais elle régnera dans des âmes isolées...”

10 juillet 1879

2. “Mes enfants, si peu d'âmes me demandent mon amour, si peu de cœurs me servent fidèlement ! Jusque dans les cloîtres je trouve **indifférence, oubli et faiblesse**. Je me plains amèrement.”

15 juin 1882

3. “Mes enfants, **le travail du dimanche** !... Bientôt on ne verra plus que quelques chrétiens assister aux offices ! Les confessionnaux se videront...”

9 août 1881

4. “Je vois que la croyance et la vraie foi dans mon **divin Cœur** s'affaibliront beaucoup au moment où les hommes triompheront à plein gré.” (*dans les présentes années de prospérité*)

18 septembre 1877

5. “Te rappelles-tu, **France ingrate**, que tu avais promis à mon divin Fils, de lui donner ton cœur !”

18 septembre 1877

6. “Que le peuple du Centre (*Paris*) se hâte d'aller se consacrer au **Sacré-Cœur** élevé sur cette terre ! Ce temple, qui a entendu tant de prières sera transformé en salle de conseil. C'est là que les ennemis, en partie, décideront, en dernier, de lancer l'annonce de la terreur et de la mort, sur toute l'étendue de ce royaume.”

18 mars 1882

7. “**La Mère de Dieu**, poussée par l'amour de son cœur, va redescendre sur la terre, **apparaissant à son peuple** d'une façon qui sera sans mesure.” (*Les très nombreuses apparitions et phénomènes surnaturels, dont l'univers est le théâtre.*)

15 mai 1882

8. “Un appel prochain va jeter la consternation dans les cœurs où règne encore la foi. On veut **briser l'unité** entre le Saint-Père et les prêtres de l'Univers, les séparer du Chef de l'Eglise, afin que chacun demeure libre de soi, et sans aucune surveillance.”

7 novembre 1882

9. "Le projet des ennemis de l'Eglise serait de faire s'élever un grand bruit de ces voix qui sortent des **instruments qui parlent**, maniés par les hommes et qui seront au pouvoir de l'enfer. (*télé et radio*)

7 janvier 1880

10. "Je ferai publier (*dit Satan*) beaucoup de (*fausses*) révélations... Il sera impossible de démasquer mon langage. J'imiterai trop bien toutes les paroles du Christ et ses révélations.

Je veux perdre beaucoup de **prêtres pieux**, les **égarer** profondément dans toutes ces choses. Je veux en perdre beaucoup qui ne sont pas prêtres.

Si je ne parviens pas à perdre ces âmes, je perdrai au moins leur **réputation** ; je les ferai charger de noires calomnies ; je les ferai dénoncer jusque devant les conseils des lois humaines."

28 juin 1880

11. "Mes enfants (*dit Marie*) faites attention... Beaucoup de ces **missions** seront **mauvaises**, ce sera même le plus grand nombre... On vous communiquera des choses tellement fortes à croire que, dès que les vrais chrétiens les liront, ils verront, sans autre examen, que la voix divine n'est pas dedans."

28 juin 1880

Tels sont les cas de Bayside (USA) qui dit qu'on a maquillé un faux Paul VI et enfermé le vrai ; le cas du Petit Caillou (Australie) qui se dit futur successeur de Jean Paul II, élu directement par le Ciel (et il y a des gens pour croire ça !).

Des voyants, qui semblent de bonne foi et même convertis sincèrement, se sont, sans doute, laissés abuser par de fausses révélations de Satan et ont manqué de direction spirituelle avisée, condamnés sans nuance dès les premières manifestations du

Ciel. Tous n'ont pas eu la chance de Marthe Robin qui a trouvé un Père Finet. J'ai rencontré, moi-même, des laïques exaltés qui voulaient absolument se mêler de cas mystiques, se chamaillaient entre eux, allant peut-être jusqu'à se substituer aux voyants qu'ils investissaient.

Tel, aussi, le cas de Marie-Paule Giguère qui, avec Marie et la Trinité divine, aurait constitué une Trinité Corédemptrice. "L'Armée de Marie", fondée par Marie-Paule au Québec, fut dissoute en 1986 par le Cardinal Vachon.

En France, plusieurs "mystificateurs" ont été démasqués ces derniers temps, et sont rentrés sagement dans le rang. D'autres poursuivent leurs mascarades. Quand ils sont condamnés judiciairement, ils deviennent des "martyrs" pour certains de leurs adeptes au comble de la crédulité. Il n'y a pas moins de 50 évêques de "contre-bande" en France, tous – ou presque – prétendent avoir des apparitions ! Seigneur aie pitié des braves gens qui se font ainsi duper, rappelle-leur que la F.I.D.É.-L.I.T.É à la sainte Eglise est la toute première preuve d'authenticité ; si elle s'exerce dans la souffrance, elle est d'autant plus sûre et élève l'âme. La fidélité à l'Eglise est la seule garantie que nous ayons contre les hérésies et les déviations. Pour ainsi dire, on est sous la protection de l'Eglise, face à Dieu, même si notre supérieur devait se tromper ; lui aura à rendre compte, pas celui qui est dans la fidélité.

12. **"Attendez-vous à tout... sans frayeur, ni abattement, ni dégradation de la Foi."**

29 septembre 1879

La Politique et le Social

13. “Mes enfants, n’attendez rien de ces hommes qui ont, pour gouverner, une apparence de puissance. Je vous préviens qu’un assaut épouvantable va sortir de cette salle de l’Enfer (*Assemblée Nationale* ?)... Déjà des hommes corrompus sont entrés dans l’infernal corridor qui conduit à l’heure du crime effroyable. Les bons catholiques qui combattent dans cette salle de Satan ne vont pas remporter la victoire qu’ils désirent. Ils seront combattus et noircis par la défaite !”

5 août 1879

14. “Satan s’acharne à provoquer le réveil de ce mot : **liberté**... Il va livrer une lutte contre la vraie foi et les chrétiens généreux... **lutte générale** et effusion de tout mal.”

27 avril 1877

15. “Il ne faut pas s’arrêter sur les **écoles d’aujourd’hui** où règne Satan... Le vide va se faire complètement pour toutes celles qui dépendent de la grande autorité perfide.”

19 mars 1882

16. “Aucun jeune enfant n’aura plus le bonheur de savourer les délices de **la foi de l’Eglise**. Toute la jeunesse sera gâtée.”

3 juin 1881

17. “Les suppôts de l’Enfer travaillent maintenant à des **écrits abominables**. Mon peuple les trouvera partout sur son chemin.”

23 mars 1882

Le début des événements

18. “Mes enfants, avant même peut-être que la **première crise** de la Fille aînée de l’Eglise (La France) ne soit commencée, il y aura des nouvelles douloureuses de ces peuples : **Angleterre, Perse (Irak), Jérusalem.** Tous auront subi de grands maux.”

25 août 1882

19. “Beaucoup de coureurs appellent les ouvriers à la révolte à cause du **manque de travail** qui est leur pain de chaque jour. Les petites villes, comme les grandes, seront bientôt perdues par des ouvriers qui n’ont ni asile ni refuge. Ils s’étendront partout, surtout que l’heure où ils pourront se rassasier ne tardera pas à sonner.”

23 novembre 1882

20. “Mon peuple, si Dieu te parle ainsi, c’est qu’il ne peut plus soutenir sa **Justice inexorable**. Il te dit : n’aie pas peur, j’ai tous les pouvoirs... Que rien ne t’épouvante ! Que rien ne t’étonne. C’est l’enfer qui se met à l’œuvre.”

15 mars 1882

21. “Parmi les suppôts qui doivent traverser notre Bretagne, il en est qui sont du **dehors de la France**, mais les plus nombreux seront de notre royaume. Ceux du dehors seront de la dernière qualité. Quand tout sera donné à la **liberté**, toute prison se videra, tout sera libre, jusqu’aux condamnés... des espions viendront tout examiner et prendre ce qui sera en leur liberté. D’autres parties (*régions*) protégées ne seront pas exemptes de ces hideuses visites.”

12 avril 1880

22. "Tout va tomber **envahi** et sous l'autorité d'hommes cruels et féroces. Les lieux où l'on prie en silence n'ont pas de repos pour longtemps, et ne seront plus un asile contre le courroux de la puissance des humains."

24 janvier 1882

23. (*Notre Seigneur à Saint-Michel*) "De ton épée aiguisée épargne la **Bretagne** et les contrées que mon Cœur a choisies : **Alsace, Lorraine, Lozère, Aveyron.**"

27 avril 1877

Révolution universelle et invasion

24. "A cette époque, le monde et l'enfer auront épuisé toute leur rage. Il n'y a pas loin à attendre l'heure qui marquera le renversement et le **fatal châtiement** de la France... ou plutôt l'heure de cette grande **révolution universelle** (*dans le monde entier*). Le commencement en sortira d'abord de la France : c'est elle qui la première marchera à l'abîme et, aussi, à la résurrection. Le peuple français n'aura même plus son regret d'avoir livré son pays à l'emprise barbare." (*Doit-on comprendre que la France se sera laissée surprendre ou aura-t-elle fait appel à l'étranger, pour calmer les troubles qui l'agitent ?*)

9 mai 1882

25. "La terre aura reçu... la mer immense du sang chrétien, mêlé à celui de beaucoup de ces **étrangers** qui seront **entrés** dans cette patrie pour s'unir à ceux qui dévastent tout et répandent la ruine la plus complète."

9 mai 1882

26. "... Les étrangers dont le désir est rempli d'une violence qui ne se possède pas, les étrangers seront

maîtres en France. Dès la nouvelle du fatal événement, leurs oreilles ne seront pas sourdes. Pendant cette lutte première dans toute l'étendue de la France, il n'y aura plus de captifs retenus pour crimes." (*Ouverture des prisons*).

9 mai 1882

27. "Les ennemis vont trouver les moyens, tous les moyens, de faire exiler les troupes qu'on appelle "**gardiens de la paix**". Ceux-ci seront réduits (*rassemblés et impuissants*) en plusieurs lieux, avec défense de circuler et d'entrer dans les villes où ils sont encore aujourd'hui et où ils se sont dépensés depuis longtemps. Ce sera le moyen de laisser tout livré au terrible pillage."

23 mars 1882

28. "C'est après les avoir tous évadés (*expulsés*) de France que la lutte jettera son éclair. La France n'aura point d'appui. **Personne pour la défendre.** Toutes les troupes qui ont la garde du royaume seront exilées. La révolte sera au Centre (*Paris*). Tout sera consommé."

28 septembre 1904

29. "Ô France, on apportera, jusque dans tes lieux, **la poussière de l'étranger.** Tu ne pourras renvoyer ces étrangers. Ta noblesse sera perdue."

28 septembre 1904

30. "Notre Seigneur dit que **la terre des Arabes** triomphera des pauvres armées françaises. Ils vont faire expulser de France les soldats français. Une grande partie va retomber dans ces lieux où ils ont tant souffert, où ils ont été réduits à la misère." (*en Allemagne, pendant la captivité de 1940-1945*)

28 septembre 1904

31. “La France, si belle autrefois, aura perdu son honneur et sa dignité, **envahie par des peuples étrangers** sans cœur et sans pitié.”

28 septembre 1904

32. “A mesure qu’elle s’étendra en France, la persécution recevra beaucoup d’aide de la part des puissances qui l’entourent, de tous ceux qui ressemblent à ceux qui, en France, livrent tout sans pitié au feu et au sang.

9 mai 1882

33. “Tout va tomber **envahi** et sous l’autorité d’hommes cruels et féroces. Les lieux où l’on prie en silence n’ont pas de repos pour longtemps, et ne seront plus un asile contre le courroux de la puissance des humains.”

24 janvier 1882

34. Ils vont diviser le royaume en **deux parties**. Ceux qui sont nouvellement entrés vont résider au Centre ; l’autre partie sera donnée, comme commencement de conquête, à celui dont le nom sortira bientôt pour être proclamé roi des Français.”

28 septembre 1882

35. “D’abord paraîtra celui que la France prendra pour son sauveur ; mais ce ne sera **pas le vrai sauveur** : celui qui est choisi et envoyé par Dieu et qui sera des Lys.

19 mai 1898

36. “Mon royaume (*la France*), sous peu sera **divisé**. Les enfants de la France vont devenir enfants d’un au-

tre royaume, malgré leur prétention de rester français.”

25 mars 1895

37. “La fille aînée de l’Eglise (*la France*) sera **partagée**, déshonorée, souillée de crimes.”

2 juillet 1895

38. “France, ne rougiras-tu pas d’avoir été si lâche, toi si opulente ? Aujourd’hui, dans ta misère, tu viens **mendier le pain** de chaque jour. Sans moi, tu serais pour toujours ensevelie dans un tombeau et tu ne porterais plus ton nom de France.”

12 février 1896

39. “Faut-il donc que je n’aie plus que ce court délai ? (*s’écrie la France*). A peine **mon nom** existera-t-il ! Il sera prononcé encore à l’étranger mais, dans la patrie, ce nom sera mort... Faut-il que la France entière périsse, excepté la **Bretagne** et la **Vendée** !”

9 janvier 1878

Les régions protégées

40. “Bretagne, c’est toi que j’ai choisie. Tu es comme prédestinée. Toi seule soutiendras ta foi ; tu te soutiendras **seule**. Tu sera bordée comme d’un grillage de fer : rien ne pourra franchir tes bords.”

22 février 1878

41. “Je garderai et protégerai ceux qui seront obligés d’attendre un peu de temps avant d’y trouver refuge. L’heure sera envoyée à ceux dont le destin est d’être protégés. Cette heure viendra **avant que les voies de la**

terre soient fermées, avant que l'ennemi ne soit embarqué sur l'étendue de la France entière pour la conquérir et la faire périr."

20 juillet 1882

42. "La France ne sera qu'un tombeau, depuis l'**Alsace-Lorraine** qui n'est pas comptée (*elle est protégée*) jusqu'au bord de la Bretagne... Toute la terre ne sera qu'un tombeau sans vie."

15 mars 1882

43. "Le couchant, depuis **Lourdes** jusqu'au Nord (?) sera épargné, sauf Bordeaux... Je voyais la Vendée épargnée, mais, sur ses frontières, c'était très mauvais... Jusqu'à Boussay, le sang coulera comme à torrents... **Toulouse** sera épargnée à cause de Sainte Germaine Cousin, mais elle n'est pas au bout de ses peines. **Mende** et **Rodez** seront épargnées..."

28 septembre 1904

44. "En beaucoup d'endroits de France, les ennemis quoique unis dans le même parti et après ces accords terribles qui nous conduiront à l'abîme, **se battront entre eux**... La victoire du mal couvrira la terre dans toute son étendue."

23 mars 1882

Une religion d'état

45. "Ce sera lors de cette **division** que la France entrera dans les coupables desseins de ses ennemis par l'**apostasie** et la violence complète. Ce seront jusqu'aux lois les plus faibles (*les moins importantes ?*) qui seront dénaturées."

28 septembre 1882

46. “Je pleure sur la France qui va entrer dans le renversement et l’apostasie la plus affreuse... Je vois l’abomination sacrilège se placer sur l’autel.”

22 septembre 1882

47. “Cette terre sera comme couverte de masses d’hommes coupables qui, du fond des loges, vont travailler à glorifier Satan, à lui élever des lieux de culte dans la plus grande partie de la France.”

22 août 1882

48. “En plusieurs villes de France se tiendront des réunions de pasteurs très nombreux, au sujet d’un appel fait par une loi impie et coupable. Mes enfants, parmi ces nombreux apôtres de France, **je n’en compte que trois** qui seront absolument dignes et qui se déclareront hautement, en public et avec volonté formelle, pour le côté que je préfère, pour le côté que je veux, malgré la grande opposition des hommes.”

12 octobre 1882

49. “Mes enfants (*dit Marie*) la France complotte avec ses infâmes **perturbateurs** qui ont ruiné son cœur noble et généreux. Avec eux, elle s’insurge contre mon divin Fils, contre les lois les plus saintes, **contre la religion**. Avec eux elle s’engage à fouler aux pieds la religion et à en élever une autre que celle que Dieu a faite.”

28 décembre 1877

50. “Malheur aux pasteurs qui abandonneront le troupeau : dans beaucoup de diocèses, il n’y aura plus de pasteurs.”

28 septembre 1904

51. “Oh ! ma bonne sœur (*dit Marie-Julie*) nous allons avoir une **religion d’état**. Ils auront des émissaires

qui passeront dans les maisons. Ils feront signer **l'abjuration** ou ce sera la mort. La moitié de la population de la France sera détruite."

28 septembre 1904

52. "Quand on les chassera de leurs sièges, il se lèvera une opiniâtreté de la part de tous les **évêques qui ne voudront point céder**. Ils refuseront de se soumettre et seront poursuivis comme les religieux déjà sortis. On ira jusqu'à les priver d'une partie de leur nourriture... obligés de ne pas garder un seul centime. Le contenu de leurs palais épiscopaux et de leurs maisons sera livré au gouvernement. Celui-ci en retirera tout et établira, dans ces maisons, une partie de ses gens."

9 novembre 1880

53. "Plus de **cent cinquante religieux**, d'un peu tous les côtés, iront se mettre sous l'autorité d'un prêtre apostat qui résidera au Centre. Il cherchera du renfort pour jeter partout des papiers infâmes."

"Ces disciples, qui ne sont pas de mon Evangile, seront en grand travail d'esprit pour refaire, à leur idée et sous l'emprise de l'ennemi, **une messe** qui renfermera **des paroles odieuses** à mes yeux."

28 septembre 1904

54. "Avant deux ans, la France presque entière sera devenue **Mahomète** et sans religion."

13 avril 1882

55. (*Les autorités impies parlent :*) "Nous te permettons encore cette chose... mais hors de la manière et hors de la maison (*église*) où tes folies ont habitué les dévots à se rendre."

"Nous te donnerons un morceau de **pain** et quelques gouttes d'**eau**. Tu pourras faire tout ce que tu faisais

quand tu étais au Christ.” (*Pour célébrer l'Eucharistie pas de vin, interdit par l'Islam !*)

30 juin 1880

56. “Je vois la Montagne du Calvaire (*l'autel*) gravie, chaque matin, pour y faire descendre du Ciel l'Agneau sans tache, par les plus **souillés** des sacrilèges, par les plus indignes.”

15 avril 1880

Trois jours de ténèbres précéderaient la résurrection de la France. Ces trois jours de ténèbres sont annoncés depuis plusieurs siècles dans de nombreuses prédictions. Entre autre à l'Escorial, extase du 18.12.1981, puis du 7.7.1984, la Vierge a ajouté : “Je ne veux pas effrayer l'humanité. Je veux l'avertir pour qu'elle se convertisse.”

57. (*Aux familles croyantes et pieuses*) : “Sous ma garde vigilante, un abri vous est assuré. J'ai promis de garder les **familles entières** qui resteront à me prier ensemble sous le firmament qui, prochainement, sera sans lumière. (*pendant les 3 jours de ténèbres*)

24 janvier 1882

58. “Pendant que j'aurai placé à l'**abri** du danger mes serviteurs et les familles bénies, tant que le flambeau (*le Rois-sauveur*) ne sera point apparu, d'ici cette heure, mon peuple présent, **tu ne bougeras pas** du lieu de repos où je t'aurai placé.”

9 février 1882

59. “Le **grand Coup** (*les trois jours de ténèbres ?*) de la main de Dieu ne sera pas de longue durée, mais il sera si terrible que beaucoup en mourront de peur. C'est

après ce grand Coup qu'arrivera le triomphe de l'Eglise et de la France."

19 mai 1898

France, le Sacré-Cœur t'appelle

60. "C'est toi, chère France, France si chère à Jésus et à sa Mère Immaculée, **c'est toi qui prendras les armes** pour te défendre toi-même contre le mal et contre l'enfer. C'est toi que le Sacré-Cœur appelle... n'hésite pas à te donner à Dieu."

29 septembre 1877

61. "Un peu plus tard, sous une belle aurore d'un matin plein d'espérance, sortira un **sauveur** qui sera choisi par moi pour rendre la paix à mes enfants exilés. Il bénira mes œuvres ; il favorisera mes desseins ; il sera l'ami de Dieu."

1^{er} décembre 1896

Le "sauveur" de la France intervient. Une multitude de prédictions, depuis des siècles l'annoncent sous le vocable du "grand monarque". Il n'est pas ce roi que les hommes auront choisi (lors d'une assemblée en Alsace-Lorraine, nous dit une prédiction). Le sauveur de la France a été choisi par Dieu. Il est en exil nous dit Marie-Julie. Une "jeune âme" bretonne envoyée par le Ciel doit lui communiquer les ordres du Ciel.

62. "Cette jeune âme sera chargée (...) de **porter à sa Majesté**, des lumières sur ce que veut le Dieu des Armées."

21 septembre 1880

63. “Mes enfants, le **Roi** viendra dans la **Croix**, c’est-à-dire dans les peines, parce que le royaume ne sera pas encore entièrement calme.”

22 janvier 1878

64. “Sachez que ce n’est pas la France qui l’appellera. Sachez qu’il viendra **pour ses amis**. Le petit nombre de ceux qui le désireront sera bien récompensé. Les autres – le grand nombre – seront justement punis.”

22 janvier 1878

65. “Depuis son berceau, le cœur du **Roi** n’aura vécu que dans la **Croix**. Il l’aura bien portée depuis les longues années qu’il aura vécues en exil. Son cœur n’aura pas failli. Il sera récompensé.”

22 janvier 1878

66. “Les ennemis de la France ne périront pas par le glaive de la terre, mais par l’épée que le Ciel met aux mains des victorieux de la terre. L’armée que le Seigneur a choisie pour l’entrée glorieuse de la paix, et (*du jeune Roi*), cette armée sera invincible, quand toute la terre se rangerait à l’encontre de sa marche ; elle l’affrontera et passera sans effort, fendant ces foules comme de la poussière. Cette **armée invincible** n’est pas voulue par les hommes mortels, elle est écrite de la main du Ciel, établie et voulue par l’Empire éternel dans l’étendue de sa glorieuse puissance.”

28 septembre 1882

La France est victorieuse. Au milieu des combats, le “sauveur” de la France est sacré Roi sous le nom de Henry V de la Croix.

67. “Ce n’est pas un pasteur du Centre qui aura l’insigne honneur de couronner de gloire le **Roi des Fran-**

çais, l'héritier qui aura mérité de gouverner sa patrie. Ce Pasteur sera jeune, ses quarante-cinq ans ne seront pas sonnés. Il viendra du diocèse d'(*Aix-en-Provence ou Aix-la-Chapelle*).

Les pasteurs qui gouvernent aujourd'hui les diocèses **ne seront plus** (*dit trois fois*) sur leur siège épiscopal. Avant que le grand Roi ne vienne, la révolution aura renversé tous leurs sièges en France et hors de France (voir 52).

Le glorieux et digne enfant de Dieu qui sacrera le vrai Roi, sur les ruines du Centre (*Paris, qui aura été détruit en grande partie*), quand la terre sera bien déserte, **viendra d'assez loin.**" (*D'exil ? ou pour confirmer d'Aix-la-Chapelle ?*)

16 mai 1882

68. "Le moment le plus éclatant fut celui où les ministres chrétiens, qui s'étaient tous dispersés sous la dent des tigres, sont revenus, par d'affreux chemins, pour le jour solennel. Parmi les ministres du Seigneur, amis du Roi, je n'ai vu que **quatre évêques**. La Sainte Vierge a redonné le nom de celui qui aurait l'honneur de le bénir et de le sacrer, au milieu de la terre du Centre." (*Ce nom ne nous est pas parvenu.*)

5 septembre 1882

69. "Le Roi aura, en lui, un **don** qu'aucun autre roi n'a eu. Saint Louis, roi de France, a fait son devoir, mais ce dernier sera encore plus merveilleux par son règne. Vous verrez dans cet homme ce que personne n'a vu dans les autres."

22 janvier 1878

70. "Je peuplerai la terre de France de fleurs, c'est-à-dire de cœurs purs, repentants, qui aimeront la Sainte Eglise, le Saint-Père et la France, **une génération nouvelle**. Ils grandiront dans ma grâce et vivront sous le

règne d'un Roi bien pieux qui, par ses vertus, sera le plus bel ornement de la France. J'aime mieux que tu oublies d'autres révélations que celle-ci."

1^{er} décembre 1876

Un ultime conseil

71. "C'est encore le temps de mon immense **Miséricorde**, pour donner le temps de se repentir. Soyez prêts, en **état de grâce**, alors vous serez en sécurité sous ma protection et celle de ma Mère."

"Vous ne devez pas en vouloir à ceux qui ne veulent pas croire, car **ils ne savent pas ce qu'ils font**. Mais malheur à ceux qui se permettent de juger avant de s'être informés."

*Ces deux prédictions ont dû être
délivrées peu avant 1938
(originaux non datés)*

Ceux qui souhaitent retrouver ces phrases-clés dans les textes complets des extases, se reporteront aux ouvrages cités ci-dessous. Chaque phrase-clé a été numérotée dans le présent chapitre, pour chacune de ces phrases vous trouverez ci-après la page dont elle est extraite.

– *Les prophéties de La Fraudaïs* (Editions Résiac) par Pierre Roberdel :
1 : p69 – 2 : p50 – 3 : p85 – 4 : p76 – 5 : p273 – 6 : p54 – 7 : p77 – 8 : p150 – 9 : p119 – 12 : p72 – 13 : p70 – 14 : p67 – 15 : p76 – 16 : p154 – 17 : p116 – 18 : p137 – 19 : p78 – 22 : prédiction inédite – 24 : pp 54, 55 – 25 : p54 – 26 : p56 – 27 : p118 – 28 : p98 – 29 : p98 – 30 : p98 – 31 : p57 – 32 : p158 – 33 : p182 – 34 : p39 – 35 : p38 – 36 : p30 – 37 : p88 – 38 : p91 – 39 : p103 – 40 : p60 – 41 : p78 – 42 : p95 – 43 : p117 – 44 : p183 – 45 : p182 – 46 : p155 – 47 : p151 – 48 : p159 – 49 : p98 – 50 : p98 – 51 : p150 – 52 : p193 – 55 : p178 – 56 : p167 – 57 : p39 – 58 : p185 – 59 : p39 – 60 : p255 – 61 : p175 – 62 : p176 – 63 : p176 – 64 : pp 182, 183 – 65 : p200 – 66 : p197 – 67 : p176 – 68 : p100 – 69 : p43 – 70 : p100.

– *Cris du Ciel* (Editions Résiac) par Pierre Roberdel :
10 : p225 – 11 : p224 – 20 : p91 – 23 : p94 – 54 : p94.

CHAPITRE XV

Qu'est-ce à dire ?

En faisant lire ces prédictions à plusieurs personnes, je suis surpris de constater que certaines les comprennent instantanément, d'autres hésitent, question de sensibilité peut-être.

Il est utile de rappeler qu'elles sont extraites des manuscrits écrits pendant les extases de Marie-Julie. Ces dernières se sont déroulées de plusieurs façons. Le plus souvent, Marie-Julie "tenait" plusieurs rôles : le sien, Notre Seigneur, la Vierge Marie, un Saint... Il est étonnant de relever les contrastes entre ses propres paroles et les paroles des personnalités célestes qui parlaient par sa bouche. La délicieuse naïveté, le vocabulaire du terroir breton de la pieuse fille, contrastaient avec l'élégance des "paroles du Ciel". Il n'est pas rare

de l'entendre répondre "*Dame ! Je ne sais pas ce que c'est que ce mot-là !*".

D'autres fois, Marie-Julie lisait dans un soleil. Il est intéressant aussi de constater qu'au fil des années, Marie-Julie est un peu plus instruite, son vocabulaire s'est enrichi, ses réparties sont moins naïves. Elle n'a pas perdu sa simplicité et son bon sens paysan, mais elle comprend mieux les explications du Ciel. Ceci est un signe d'authenticité.

Ces extases sont avant tout un rappel des fondements de la foi. Rien de nouveau sous le Ciel. Mais ces rappels sont bien utiles, on a voulu faire coïncider la doctrine catholique avec les "idées de ce monde". Si l'Eglise doit s'adapter dans son expression à l'évolution du monde, les dogmes et la doctrine sont inamovibles. Ne pas confondre.

Que disent ces prédictions ?

On peut les articuler de la façon suivante :

- 1 – Perte de la foi
- 2 – Guerre civile en France
- 3 – Invasion de la France
- 4 – La France partagée en deux (*une partie sous l'autorité de l'envahisseur, l'autre partie sous l'autorité d'un "roi", dont il est dit que le Ciel n'en veut pas (?)*)
- 5 – Institution d'une religion d'état
- 6 – Nouvelle guerre civile intégrale qui se répand au monde entier
- 7 – Venue d'un jeune roi voulu par le Ciel
- 8 – Retour à la paix. Prospérité de la France chrétienne, redevenue la cheville ouvrière de l'Unité, de la foi retrouvée, dans un monde renouvelé.

Ces prédictions sont-elles plausibles ?

La perte de la foi : inutile de commenter, c'est évident, Notre Seigneur va jusqu'à parler "d'incrédulité" (effectivement les gens croient en "n'importe quoi", on vit le règne des "marabouts" et des "guérisseurs").

La cascade de catastrophes "annoncées" trouve sa source dans deux faits précis :

- la guerre civile,
- l'invasion par des pays arabes.

Lorsque je rédige ces lignes sortent deux livres qui font grand bruit :

- *Demain la guerre civile ?* par Charles Pellegrini, aux Editions n° 1,
- *De l'Islam en général et du monde moderne en particulier* par Jean-Claude Barreau, aux Editions Le Pré aux Clercs.

La guerre civile est-elle possible aujourd'hui ?

Charles Pellegrini a été commissaire divisionnaire, (ancien directeur de l'office central de la répression). Il est aujourd'hui directeur d'une société spécialisée dans l'analyse de risques. Interviewé par Serge Ferrand, dès le début du livre il affirme : *"J'ai la certitude que mon pays s'achemine à pas de géant vers une période de grands troubles"* (p. 15 de l'ouvrage cité). Plus loin, il affirme : *"les citoyens sont à cran, l'incertitude du lendemain a modifié leur comportement"* (p. 16).

Sur plusieurs chapitres il analyse avec lucidité et réalisme la situation de la France : l'Education Nationale qui "fabrique" des analphabètes en quantité dramatique, les jeunes dont l'adolescence se prolonge d'une façon inquiétante, l'économie qui se fissure de toute part et a déjà généré 3 millions de chômeurs, la sécurité publique qui assure de moins en moins la sécurité de tout un chacun, la perte de l'identité française sous la pression de tabous mièvres et irresponsables. L'ex-commissaire Pellegrini, homme d'intelligence, n'est pas pessimiste, il est réaliste. D'ailleurs il précise... *"mieux vaut une annonce catastrophique susceptible d'inciter les gens à réfléchir que les habituelles prévisions optimistes destinées à les anesthésier"* (p. 17). Ne serait-ce pas pour une part le sens des prédictions chrétiennes ? Monsieur Pellegrini est catholique, ceci explique peut-être cela.

Doit-on avoir peur des pays arabes ?

Certainement pas parce qu'ils sont arabes, mais parce que monte à l'Orient une force qui s'étend à travers tout l'univers : **l'intégrisme islamiste**.

En moins d'une décennie, il a pris racine dans les populations démunies des pays pauvres du Moyen-Orient et d'Afrique.

Jean-Claude Barreau, en cette fin 1991, a mis les pieds dans le plat en publiant : *De l'Islam en général*. Prêtre dont le mariage défia l'Eglise, en 1971, il est un dignitaire de la haute administration "rose caviar". Il fut en cour à l'Elysée. Ce livre était-il nécessaire ? Pas suffisamment élaboré, il a soulevé la colère verbale des intellectuels islamistes. Mais, à grands traits il révèle l'Islam au grand public : *"l'Islam est une religion intolérante par fondation, bien loin d'un Islam de légende, créateur de civilisations raffinées"* (p. 72 de l'ouvrage cité).

Il faut se garder de juger une religion à travers des stéréotypes, ce ne sont en général que des idées colportées par des conversations, ou des schémas mentaux approximatifs. Mais, la montée de l'Islam intégriste figé et agressif, n'est pas sans danger. Il est minoritaire, mais actif. Déjà cinq pays sont des "républiques islamiques" et se réclament de la *charia*. La pression est de plus en plus forte sur l'Algérie (par le FIS) et sur la Tunisie (par le MTI). Ces groupes intégristes ont été décapités. Mais quand j'écris ces pages, les primaires des premières élections démocratiques en Algérie ont été un "raz-de-marée" du FIS. C'est la conséquence de la paupérisation d'une large partie de la population. Rappelons que le FIS a été l'un des rares à avoir répondu à l'appel à "la guerre sainte" de Saddam Hussein, et ses invectives à l'encontre de la France sont sans nuance.

Dans *Le Point* du 27 mai 1991, Philippe Aziz révèle le *"plan secret des islamistes sur la France"*. Il en ressort une haine de l'Europe et de la France en parti-

culier. Les radicaux islamistes sont engagés dans une guerre totale contre l'Occident. Inlassablement leurs publications ressassent le *hadith* du prophète Mahomet : *"L'Islam va s'étendre où s'étendent le jour et la nuit et Dieu ne va pas quitter une maison sans que cette religion y entre."*

Depuis longtemps, ils ont infiltré tout l'Occident. Ils ne cachent pas leurs intentions. Salah Temini (ce n'est certainement pas son nom, nombre d'islamistes radicaux sont possesseurs de plusieurs passeports, grâce à la complaisance d'amis ayant infiltré les services consulaires) : *"Je suis ici en France pour connaître de l'intérieur le système de l'Occident qui nous opprime, pour apprendre sa science, sa technique et ses ruses. Ainsi je serai mieux armé pour le combattre. - Même par la violence ? - Oui, même par la violence. Voilà un siècle que l'Europe nous meurtrit, nous impose ses lois, ses normes, son mode de vie indigne..."* (Le Point - n° 975 - pp. 71, 72). D'énormes capitaux (dont ceux de l'Arabie Saoudite) financent ces actions.

Le Parti de la Libération Islamique, dans une lettre, en octobre 1990, a averti l'ambassadeur de France à Beyrouth d'une *guerre chimique qui fera des milliers de morts dans les capitales de l'impérialisme* (Le Point - n° 975 - p76), les composants nécessaires auraient été déposés dans des coffres-forts à Paris. Le PLI dans un libelle propose que *la France fournisse une enclave territoriale où ils puissent vivre librement en accord avec leur foi*. Sic ! (Le Point - n° 975 - p.77).

A l'Est, et en particulier dans l'ex-URSS, les bouleversements inattendus avaient été annoncés par des prédictions. Celle de Fatima en tout premier : *"la Russie se convertira"* (1917) elle était conditionnelle : le Pape devait consacrer à Dieu, par le Cœur Immaculé de Marie, la Russie. Ce fut fait par Jean-Paul II le 24 mars 1984. Mais cette consécration n'est qu'un événement, les "interventions" du Ciel sont nombreuses et concordantes. René Laurentin dans : *Les chrétiens dé-*

tonateurs des libérations à l'Est (Ed. Œil, 1991) analyse avec lucidité ces événements exceptionnels que les analyses les plus pointues ne pouvaient pas prévoir.

Quelle époque vivons-nous ?

Comment "la guerre du Golfe" a-t-elle débuté ?

Tous les lecteurs ont encore à l'esprit les causes officielles, largement publiées. N'était-ce pas plutôt la crainte que Saddam Hussein n'ait la bombe thermonucléaire ? La libération du petit Koweït nécessitait-elle la mobilisation de l'armada guerrière de l'Occident ? Et la pression soudaine de l'Occident sur la Libye, en cette fin 1991, ne serait-elle pas pour qu'il cesse de fabriquer quelque arme ? Ne serait-ce pas le colonel Kadhafi qui aurait accueilli l'uranium enrichi de Saddam Hussein qu'ont vainement cherché les ingénieurs de l'ONU ? A moins que ce ne soit l'Algérie qui profite de toute façon, en la matière, de l'aide de la Chine, vient de révéler la presse américaine. Ailleurs, pourquoi l'ONU a-t-il autant attendu pour intervenir dans le conflit serbo-crôate ?

Ces questions dont on n'a pas la réponse prouvent à ceux qui l'ignorent encore, combien nous sommes "désinformés". La masse énorme d'informations de toutes sortes dont nous sommes bombardés chaque jour, nous empêche de voir l'essentiel, anesthésiant en quelque sorte nos facultés de jugement. Ceci est voulu.

Nous sommes aussi à l'époque du "non-dit". Ainsi la lutte contre l'école privée (à très grande majorité catholique) n'a jamais été aussi violente, alors qu'il n'y a pas de grands débats publics. Depuis la grande manifestation du 24 juin 1984 qui a rassemblé près de deux millions de personnes qui ont défilé dignement dans les rues de Paris, faisant vaciller le pouvoir de gauche, les attaques à caractère légal n'ont pas cessé, mais elles s'exercent dans le silence des allées du pouvoir. Les *circulaires Chevènement* du 13 mars 1985 qui tarissaient le financement de l'enseignement libre

du secondaire par les collectivités locales, viennent d'être annulées par le Conseil d'Etat (Arrêts des 12 avril et 25 octobre 1991) ; motif : elles sont illégales.

Le *scandale des fiches* qui a éclaté en 1905, avait révélé à la France ébahie que depuis plusieurs années, les francs-maçons étaient poussés à la délation en fournissant secrètement les noms des officiers et sous-officiers qui étaient "pratiquants". Ces derniers étaient écartés des promotions ou poussés à démissionner. L'affaire fit grand bruit. Le gouvernement tomba. Première conséquence : l'hécatombe de l'Armée française au début de la 1^{re} guerre mondiale. Je ne crois pas qu'il y ait aujourd'hui de scandales aussi graves, mais depuis une dizaine d'années des entorses au bon droit se multiplient et s'additionnent. Les Français sont perplexes. Beaucoup se sont détournés du débat politique. Mais ils ont la main au fond de leur poche, crispée sur leur bulletin de vote.

Pendant ma petite enfance, le souvenir de *l'affaire des fiches* était encore vivant dans nos campagnes, surtout pendant la première guerre mondiale. Le maître d'école (publique) faisait le point chaque matin de classe. Un jour de 1917, je pris même, sur la tête, le plus formidable coup de bambou de ma vie d'écolier. J'avais murmuré : "ce n'est pas sûr" au moment où le maître prêchait la certitude de la victoire finale. "Ça t'apprendra à ne pas avoir d'idées défaitistes". Je n'en ai plus jamais eues !

La grande crise a-t-elle commencée ?

En cette fin 1991, l'économie mondiale est en pleine dépression, la France est la plus atteinte. La reprise de "l'après-guerre du Golfe" n'a pas eu lieu. La belle époque des "golden boys" et de l'argent vite gagné est terminée. Quelques "électro-chocs" sont encore applicables à l'économie malade. Vont-ils réussir ? En

mon for intérieur, je le souhaite et l'espère ardemment. Notre système économico-libéral est très doué pour imaginer de nombreux scénarios d'expansion et de conquête de marchés, mais il est incapable d'envisager un scénario de crise.

Si l'Occident devait connaître une dépression à l'égal de celle qui a suivi le krach boursier de 1929, les conséquences seraient beaucoup plus graves. En effet, aujourd'hui des pans entiers de l'économie s'écrouleraient soudainement du fait de la multiplication des intérêts croisés de nombreuses entreprises industrielles et commerciales. Et pour vous et moi, ce seraient les produits de première nécessité qui pourraient faire rapidement défaut. Et ce, à cause de ce qui fait notre prospérité d'aujourd'hui : l'industrialisation et la complexité de la distribution. Pour preuve, deux exemples simples. En mai 68, en trois jours, on ne trouvait plus rien dans les épiceries de Paris. Depuis, l'économie s'est considérablement complexifiée, donc fragilisée. Lors de la déclaration de la guerre du Golfe, les supermarchés du Midi de la France ont été dévalisés ; il leur a fallu six mois pour réapprovisionner normalement tous les produits. Dans les années 30, quatre-vingt pour cent de la population vivait à la campagne, elle avait la possibilité de s'approvisionner facilement en produits alimentaires, et la grande majorité des Français avait des jardins potagers quand elle n'était pas paysanne. Aujourd'hui, les chiffres sont inversés. De plus, la monoculture et l'industrialisation des cultures ne faciliteraient pas la distribution des produits alimentaires, en cas de crise aiguë.

Et la suite ?

Si par malheur une crise économique grave devait survenir, les Français ne descendraient-ils pas dans la rue ? Les réactions des foules sont imprévisibles. Marie-Julie nous dit que *"les gardiens de la paix seront éloignés des villes"* (pour une raison qui n'est pas pré-

cisée), si cela devait advenir tous les malheurs seraient possibles, et la France pourrait tomber bien bas. La suite ? Vous reporter aux prédictions.

Est-ce possible ?

Dire que ceci n'est pas possible, n'est pas démontrable. L'acceptation ou le refus de ces prédictions est du domaine privé. Mais, ainsi que je l'ai déjà dit, toutes ces prédictions sont "*conditionnelles*" et le "*temps*" (dates) n'est pas précisé. Si j'ai analysé rapidement les prédictions à la lumière des événements présents, c'est pour permettre à tout un chacun d'envisager leur réalisme. J'aime mieux penser que Dieu nous prévient d'un malheur possible, et encore lointain, afin de nous appeler à la conversion et, si nous voulons l'entendre, il nous distribuera à pleines brassées les "*grâces*" nécessaires pour un monde meilleur.

Certaines des prophéties sont difficilement acceptables. Entre autres, celles annonçant ce jeune "*Roi-sauveur*" voulu par Dieu. Le Ciel qui l'annonce a prévu notre incrédulité dans l'extase du 29 décembre 1878. Il avertit : "*Laissez dire aux hommes... qu'il ne viendra jamais, puis demandez-leur s'ils sont prophètes.*"

Plutôt que de se demander si ces prophéties sont possibles, ne serait-il pas mieux de se questionner sur **ce qu'il faut faire pour qu'elles n'arrivent pas ?**

CHAPITRE XVI

Des prophéties en général

J'ai reçu, depuis presque vingt ans, des **milliers de lettres**, trois ou quatre par jour, auxquelles je m'efforçais de répondre, puis que j'enfermais dans de grandes enveloppes et remisais dans une petite malle de bois, sorte de grande cantine d'officiers. Quand le coffre fut plein, je cessai de conserver.

Maintenant encore, je reçois quelques lettres, surtout de l'étranger... et même, dernièrement, celle d'un bon curé de France qui, n'ayant lu que la biographie, ne savait pas que j'étais prêtre.

Des lettres me sont venues de tous les diocèses de France, et en particulier de ceux de la Côte d'Azur. Il en est venu de Belgique, du Canada, des Etats-Unis,

de l'Australie, d'Allemagne, d'Italie, d'Afrique noire, aucune des pays de langue espagnole.

Les premiers mois, certaines m'apportaient des témoignages inédits sur la vie de la Stigmatisée, si bien que la biographie serait à reprendre, **mais sans y rien changer de substantiel.**

Cependant, la plupart de ces lettres avaient trait aux prophéties. On était insatiable : fallait-il venir tout de suite en Bretagne, amasser des provisions, quelles quantités ?... J'avais pourtant précisé, dans les conclusions des *Prophéties de La Fraudais* (page 294) : **"Il faut rester là où le Seigneur nous a mis ; là où nous attache notre devoir d'état..."** J'ajoutai plus loin : "... encore que le Seigneur puisse nous protéger partout." Et auparavant (note 3, page 292) je disais que tout pouvait être **modifié** selon notre comportement et que ces annonces nous étaient données en vue de notre conversion. Mais rien n'y a fait auprès de certains.

Dernièrement, un garçon de Marsala, en Sicile, m'écrivait qu'il voulait renoncer à ses études et se réserver pour le service du futur Roi promis. Avec chacun, je m'efforçais de remettre les choses au point.

J'avais pourtant bien écrit, dans mes livres, que le Seigneur ne veut pas que l'on connaisse l'avenir, surtout pas le futur de notre propre personne : ce serait détruire notre liberté*. Nous devons agir selon le choix de notre propre conscience, donc en recueillir le mérite. Si Dieu consent à **soulever** le coin du voile, c'est toujours **sous condition** et la réalité est souvent contraire à notre interprétation, même si, parfois, les précisions sont d'un réalisme extraordinaire. On ne doit se fier à **aucune date**, ne prendre aucune décision matérielle, uniquement sous l'influence des annonces du Ciel, seulement **se convertir**, prier, garder la sérénité quoi qu'il arrive.

Au début, certains refusaient d'acheter le livre des Prophéties, par **peur des malheurs prédits pour l'Eglise**, puis, voyant que s'amorçait l'effondrement de la reli-

gion catholique, ils se hâtaient de se procurer ce livre, parce que Marie-Julie y annonçait une résurrection politique et religieuse.

Dès la page 41 des Prophéties, il est dit : “Les plantes chrétiennes seront si clairsemées, que la terre ressemblera plutôt à un **désert** qu’à une terre habitée par des chrétiens, qui sont **si nombreux** pourtant.”

Les chrétiens véritables, pratiquant avec une foi profonde, se sont bien éclaircis en France et dans tout notre Occident, se réduisant au plus à quinze ou vingt pour cent, parfois beaucoup moins, tandis que ceux qui se déclarent chrétiens et baptisés sont quatre-vingt-deux pour cent**. Il ne s’agit donc pas de l’effet de massacres mais de perte effective de la foi.

Comment en est-on arrivé là ? D’abord, des **gens comblés** de biens terrestres ont tendance à oublier Dieu...

Tout est parti d’une fausse conception, surtout depuis qu’est paru le livre : *France, pays des missions*. Des prêtres, avec les meilleures intentions, se sont dit :

“Dans l’Eglise, on est toujours en **retard** d’une idée. Cette fois, il ne faut pas manquer le coche... Comme l’Univers est appelé à devenir marxiste, il faut y préparer nos fidèles, s’immerger dans le peuple pour le façonner à notre image, **édulcorer**, dans la doctrine, ce qui paraît exagéré et inacceptable, supprimer dans l’Eglise tout triomphalisme.”

Et ils se sont faits peuple avec le peuple, ouvriers avec les ouvriers. Beaucoup ont supprimé **toute marque extérieure de leur sacerdoce**... allant, pour certains, jusqu’à se déguiser en clochards. Je suis un homme comme les autres, disait un prêtre à une personne venue le consulter sur un problème. “Des hommes comme les autres, il y en a assez. J’ai besoin de quelqu’un qui soit autrement, répondit la paroissienne. Adieu, Monsieur le Curé !”

Qu’ont fait **nos évêques** là-dedans ? Pas grand-chose pour la plupart. Ils n’ont **pas osé** rappeler ferme-

ment la doctrine du Christ et les exigences de la morale chrétienne.

“Vous êtes dans le monde, a dit le Seigneur, mais vous n’êtes pas du monde.” Cependant, ils n’ont pas fondé une religion contraire à celle du Christ, comme le prédit Marie-Julie.

Ce serait sans doute pour plus tard et dans des conditions tragiques.

Pour le Ciel il n’y a pas de temps et les événements s’interfèrent facilement, en dehors de nos conceptions chronologiques.

Il y eut le Concile qu’on accusa de tous les maux. Il n’a été qu’un prétexte pour des esprits dévoyés, dans un sens comme dans l’autre.

Monseigneur Lefebvre n’accepta pas l’un des schémas proposés, c’était son droit, mais le schéma promulgué officiellement, il devait s’y soumettre. A Vatican I, Monseigneur Dupanloup et plusieurs évêques français n’acceptaient pas le dogme de l’infaillibilité du Pape, mais, le **dogme promulgué**, ils vinrent tous y jurer fidélité entre les mains de Pie IX.

Pourquoi Monseigneur Lefebvre n’a-t-il pas eu la même conduite, allant jusqu’au schisme consommé, allant jusqu’à la consécration illicite de quatre évêques de son clan ?

Beaucoup de gens, parmi mes ex-paroissiens, se sont appuyés sur Marie-Julie pour suivre Monseigneur Lefebvre, sans prendre conscience que le rôle de la Stigmatisée était justement de prêcher la **Soumission** au lien de la Foi. “Le lien de la foi” est le Pape : tout ce qui n’est pas lié à lui se met en dehors de la véritable Eglise. Même si le Pape était indigne, et il y en eut quelques-uns au cours des siècles, celui qui s’en sépare expose l’Eglise aux pires dangers. Luther et Calvin n’avaient pas tous les torts dans leur désir de vouloir des réformes dans la religion, mais, en s’entêtant et en voulant faire à toute force ce qui revenait au Pape, ils ont, en grande partie, tué l’Eglise.

Les papes doivent être **obéis à la lettre**, ce qui n'arrive pas toujours. Pourtant Paul VI a sauvé la foi par son Credo qui n'est peut-être guère enseigné, mais il reste la doctrine infaillible de l'Eglise. Il a voulu sauver le minimum de latin ; son recueil n'est pas partout suivi mais cela viendra. Quand l'Eglise des Gaules dut passer du grec au latin, qui était la langue des Gaulois du temps, ce fut la même bagarre. Du grec il nous reste encore le "Kyrie eleison". Jean Paul II s'efforce de rétablir un épiscopat de valeur et y réussit.

Rien ne sera perdu, tout se retrouvera avec le temps, comme l'annonce Marie-Julie, si l'on ne sort pas de l'obéissance au "Lien de la Foi".

Les médias ont fortement contribué à la perte de la Foi, comme l'annonçait Marie-Julie. "On leur (aux chrétiens) fera entendre ces bruits de voix qui sortent des *instruments qui parlent*, maniés par les hommes, et qui seront au service de l'Enfer. C'est l'une des plus **formidables des prophéties**, si l'on pense que ces paroles furent prononcées **vers 1880** par une campagnarde sans instruction.

"Ô France, disait-elle encore, je ne te demande qu'un seul acte de charité : **Epargne l'innocence au berceau** ; laisse la vie aux anges de la terre, afin qu'ils puissent attirer sur toi le commencement de la miséricorde." Si l'on ne tue pas les enfants nouveaux-nés, du moins pas encore officiellement, c'est par centaines de mille qu'on les tue chaque année au berceau du sein maternel.

Voici donc que semble en voie de réalisation cette annonce de Marie-Julie : "L'Eglise est destinée à souffrir les affronts les plus affreux. Elle **s'éteindra** comme la vie du corps des chrétiens ; mais elle ressuscitera au milieu des épreuves et son **triomphe est assuré**." (*Prophéties*, page 214).

Acceptons-en l'augure quoique, probablement, nous n'en soyons qu'à un commencement. Les pires épreuves ne semblent pas encore là.

“Le sang coulera avec tant d’abondance que la terre deviendra un vaste cimetière. Les cadavres des impies et des justes joncheront le sol. La famine sera grande. Tout sera bouleversé et les **trois quarts** des hommes périront. La crise éclatera **subitement**. Les châtiments seront communs au monde entier, et se succéderont sans interruption.

Lorsque mon peuple est tombé dans l’indifférence, j’ai commencé par le menacer. Aujourd’hui, il mérite ma justice. Je suis venu sur la terre ; ils veulent me chasser, m’enlever mon saint tabernacle, renverser ma croix et méconnaître ma puissance.” (*Prophéties*, page 239).

Tout cela est loin d’être réalisé. Certes il y eut bien des massacres, des persécutions religieuses depuis que ces paroles ont été prononcées, mais rien n’a fait périr les trois quarts des hommes en quelques années.

On a **échafaudé** des plans à ce sujet : rien ne s’est déroulé comme prévu. Serait-ce donc que tout n’est que tromperie ? Je ne crois pas, car trop d’événements sont quand même survenus selon les annonces de la Stigmatisée de Blain, pour croire à une supercherie de la part d’une bonne femme ignorante, de la campagne.

Je vais essayer de développer une nouvelle thèse, dont je ne garantis pas qu’elle soit la bonne. Mais le Seigneur ne nous défend pas de penser à l’avenir à condition que nous laissions tout à son bon vouloir.

* Tous ces braves gens qui fréquentent les “cartomanciennes” et autres “devins”, s’ils savaient le mal qu’ils se font ! Tous ceux qui m’ont avoué ces pratiques, je les ai invités à se poser la question de savoir “qui donne les réponses ?” Je crois bien que c’est le *Quéquet* de Marie-Julie, ou l’un de ses nombreux comparses, afin “d’asservir” les consultants. Qui y est allé une fois, y retourne. “Allez donc plutôt dans une église y prier, confier au Seigneur et à sa Sainte Mère vos angoisses, vos inquiétudes. Je vous promets que vous guérirez. Il faut juste un peu de persévérance.”

** Sondage *France-Inter* – *Le Parisien* de Pentecôte 1990.

CHAPITRE XVII

Multiplication de prophéties concordantes

L'abbé Laurentin a fait paraître, fin 1988 (édition mise à jour, fin 1991), un livre intitulé : **“Multiplication des apparitions de la Vierge aujourd’hui”** (Editions Fayard).

Ce titre, à lui seul, confirme le texte 7 du XIV^e chapitre de ce volume :

“La Mère de Dieu, poussée par l’amour de son cœur, va redescendre sur la terre, apparaissant à son peuple d’une façon qui sera sans mesure.”

Depuis dix à quinze ans, les apparitions recensées ne se comptent plus et, phénomène nouveau, voici que les évêques y portent attention.

1. Accordons une mention spéciale à celle du domaine de **Bétania**, au village de Cua, à deux heures de Caracas, au Venezuela, près d'une grotte située sur une colline à la végétation exubérante. La Vierge Marie apparut, la première fois, le 25 mars 1976, à une pieuse mère de sept enfants, propriétaire du domaine, déjà douée de charismes (lévitation, stigmatisation...) qui s'appelle Maria Esperanza.

La Vierge, rayonnante de lumière, lui dit :

"Je suis la **réconciliatrice des peuples**."

Depuis, elle apparaît souvent, à l'improviste, sous diverses formes, à des gens de diverses conditions, prêtres ou laïques, jeunes ou vieux, de toutes professions, riches ou pauvres, étudiants, policiers, militaires, médecins, psychiatres, ingénieurs, juristes... Beaucoup de guérisons dues à l'eau de la cascade, de nombreuses conversions...

L'évêque, **Mgr Pio Bello Ricardo**, savant jésuite, de solide formation théologique, s'est réservé d'étudier lui-même ce cas, interrogeant à toute occasion les différents voyants, ayant constitué 381 déclarations écrites, mais estimant le nombre des favorisés à plus de mille.

"Je déclare, affirme-t-il, qu'à mon jugement lesdites apparitions sont **authentiques** et ont un caractère surnaturel. J'**approuve** donc, officiellement, que le lieu où elles se sont **produites** soit considéré comme sacré. Qu'il devienne un but de pèlerinage... Qu'on y célèbre les actes liturgiques... Je rends grâce au Seigneur d'avoir concédé à notre diocèse le privilège d'une visite de la Sainte Vierge."

2. A **Cuapa** (Nicaragua), en 1980, la Vierge annonce à Bernado Martinez :

"Ne recourez pas à la violence... Si vous ne changez pas, la venue de la **troisième guerre mondiale** sera précipitée. Priez, priez, mes enfants, pour le monde entier. Le monde est menacé de **graves périls**."

3. A **Terra Blanqua**, un coin désolé du Mexique, la Vierge apparaît à deux jeunes sœurs (13 ans et 11

ans) et à leur petit frère. Elle parle des souffrances de la Passion dues aux péchés des hommes. Les offenses intolérables à Dieu sont un **danger pour le monde**. Il faut se confesser, prier (le Rosaire), communier, lire la Bible, jeûner... (seulement se priver de sel dans ce pays très pauvre, quelle délicatesse du Ciel).

“Mes fils, moi votre Mère, je suis venue vous demander la **paix** et, pour cela, je parle en beaucoup de parties du **monde entier**. Priez beaucoup.”

Le 15 mars 1987, Notre-Dame donna à la communauté locale un signe très beau. Elle invite à la construction d’une basilique.

4. A **San-Nicolas** (Argentine) la Vierge apparaît, depuis 1983, à une mère de famille de 48 ans. Elle demande la construction d’un sanctuaire.

“Réjouissez-vous en moi, mes chers enfants, des jours glorieux vous attendent. Ne perdez pas de temps, car la nuit arrive. Profitez de votre temps quand il fait jour... Vivez ce temps de grâces et vous n’aurez pas à craindre la nuit. Ici, la rase campagne fera place à un sanctuaire.”

La Vierge évoque les menaces que le péché fait peser sur le monde...

“Les **deux tiers** de l’humanité sont contaminés... Je vais faire périr sur la terre tout ce qui ne provient pas du Ciel.”

La commission instituée par l’évêque du lieu déclare : “Pas d’erreur doctrinale, pas d’hallucinations ni de phénomènes pathologiques chez la voyante.”

L’évêque assume les pèlerins qui viennent très nombreux, le 25 de chaque mois (plus de 50 000) et préside parfois les processions. **Jean Paul II** a voulu survoler de près le lieu d’apparition. Il y a des miracles et aussi des signes dans le soleil.

Voilà qui confirme au plus près ce qui était révélé à Marie-Julie il y a un siècle ;

A) C’est encore le temps de grâce qui permet d’obtenir l’adoucissement des châtements annoncés.

B) Les deux tiers de l'humanité sont menacés de mort.

C) Va venir la nuit, guerre universelle, et peut-être les fameux jours de ténèbres, châtiment suprême de l'humanité.

D) Le règne glorieux du Grand Roi et retour au Christ.

5) A **Kibého**, au Rwanda, apparitions très connues depuis 1981. Le 19 août 1982, l'apparition pleura et les voyantes avec elle : combats meurtriers, fleuves de sang, cadavres abandonnés, gouffre béant... Guerre de religion en Afrique. "Quand vous verrez éclater les guerres de religion, sachez que je suis en route..."

A Kibého, l'évêque a permis de transformer le dortoir des apparitions en lieu de culte. Segatashia continue sa mission mais reste auprès de l'évêque pour approfondir son instruction religieuse. Le culte est autorisé à Kibého, c'est un grand pas vers la reconnaissance.

6) A **Damas**, en Syrie, au cœur de l'Islam, elle donne abondamment une huile d'olive pure qui guérit aussi bien les musulmans que les chrétiens de diverses confessions*. Elle dit :

"L'Eglise est le royaume des Cieux sur la terre. Qui l'a divisée a péché et qui se réjouit de sa division pèche. Jésus l'a bâtie toute petite. Quand elle a grandi, elle s'est divisée. Qui l'a divisée n'a pas d'amour en lui. Rassemblez, priez... Qu'ils sont beaux mes enfants, quand ils sont à genoux** !"

O vous, mes chers amis du Prieuré St Pie X, Dominique et les autres, réalisez-vous que vous avez contribué à diviser l'Eglise ? Ayez l'humilité de vous rallier au Prieuré St Pierre que vous offre si généreusement le grand Pape Jean Paul II.

On demandait à Myrna de Soufanieh, jeune mère stigmatisée de Damas :

"As-tu reçu des messages sur l'avenir du monde ?

– Oui, répondit-elle, mais la Sainte Vierge m’a demandé de garder cela jusqu’à mon lit de mort où je pourrai le dévoiler... Le Seigneur a dit à Sa Mère, le 26 novembre 1985 : “Va à la terre où la corruption s’est généralisée !”

7. A **Medjugorje**, les voyants ont reçu dix secrets, bien gardés, concernant l’avenir du monde. Ils seront révélés, chacun trois jours avant sa réalisation. “Par ses péchés, le monde prépare sa propre destruction.”

La division était profonde dans la paroisse avant les apparitions, elle a recouvré la paix.

8. A l’**Escorial**, en Espagne, une femme très pauvre, mère de sept enfants, fait des ménages pour vivre. La Vierge lui apparaîtrait depuis le 13 novembre 1980. La voyante s’appelle Amparo et a reçu les stigmates de la Passion, les acceptant pour qu’un tiers des hommes soit sauvé d’un cataclysme sans précédent. Marie-Julie semblait préciser qu’un quart seulement subsisterait. Tout est conditionnel : l’humanité, si elle faisait pénitence, pourrait améliorer le score de ceux qui seront sauvés. Mais il est bien tard pour que tout soit annulé.

9. A **Schio**, dans le diocèse de Vicenza, en Italie, c’est un homme marié depuis 1958, conseiller municipal et employé de la commune, Renato Baron, qui voit une statue de la Vierge s’animer et lui parler depuis le 25 mars 1985. Elle lui dit :

“Je te préparerai des amis, des apôtres, et tu feras tout avec eux. Ensemble nous convertirons beaucoup d’âmes.”

Ils sont déjà vingt-six “associés-fondateurs”, dont Toto, un sportif, l’une des idoles du foot italien. La Vierge a déclaré :

“J’apparais dans **toutes les parties** du monde pour le changer et en enlever les péchés par lesquels les hommes ont préparé sa **destruction**.

– Serait-ce la fin du monde ? demande-t-on.

– Non, c'est la fin d'un monde."

L'évêque leur a désigné un prêtre pour répondre, quand il peut, à la faim spirituelle de ces hommes qui s'efforcent d'aider les plus malheureux.

10. **Ailleurs, en Italie**, une petite fille, R. (dont l'identité ne doit pas être révélée) entend la Vierge qui lui a dit, le 1^{er} octobre 1987 :

"Mon fils m'a dit : Mère, retourne sur la terre. Tes fils sont sur le point d'être **contaminés** par une maladie générale dans la maison que j'ai créée pour eux... J'y suis retournée, mais **trop tard**. Le virus est partout. Cette maladie dépasse les frontières permises. Si on ne l'arrête pas, il conduira à la destruction de la vie."

Une autre fois, la Vierge déclare à la petite R. devant une carte de la Russie :

"La **Russie** ne pourra résister à ma puissance. Je la ferai **resplendir** dans la **lumière de mon Cœur Immaculé**."

11. A **Akita**, au **Japon**, manifestation reconnue par l'évêque du lieu. La voix de la Vierge annonce en termes rudes :

"Pour faire connaître au monde sa colère, le Père Céleste s'apprête à infliger de **grands châtiments sur l'humanité entière**. Je suis déjà intervenue tant de fois pour apaiser son courroux..."

12. A **Naju**, en **Corée**, la statue de la Vierge pleure et demande qu'on obéisse aux prêtres, aux évêques et surtout au Pape. Elle souffre des erreurs qui envahissent l'Eglise.

"Le contrôle anarchique des naissances détruit le caractère sacré de la vie humaine. Il faut arrêter par tous les moyens les avortements... Il y a trop de communions sacrilèges. Faites connaître l'importance de la confession." (D'août à octobre 1987)

13. Il y a d'autres apparitions en Chine (renseignements difficiles), à Taïwan, en Russie, partout... et

depuis 1988, elles se multiplient encore, déclarait récemment l'abbé Laurentin. L'essentiel est de mieux faire la discrimination entre ce qui est bon et ce qui dévie. Or, depuis dix ans, nos évêques s'y emploient davantage. Et Rome y veille.

On voit se réaliser amplement le paragraphe des annonces de Marie-Julie : "La Mère de Dieu va redescendre sur la terre d'une façon qui sera sans mesure."

Les livres de l'abbé Laurentin et ses nombreux et passionnants articles dans *Chrétiens Magazine*, confirment tout ce qu'annonçait la paysanne. Après avoir été tant méprisée, celle-ci brillera d'un éclat d'autant plus grand.

Peut-on croire aux prédictions ?

Le propre des prophéties et autres prédictions est de ne jamais être claires. On croit les avoir interprétées quand surgissent des faits nouveaux qui nous obligent à réviser notre optique.

Il en serait de même pour les **prophéties officielles** de l'Écriture Sainte, si le Seigneur ou l'Église n'avaient donné la clef de l'interprétation : Rachel pleurant ses enfants... le Signe de Jonas... et même la ruine de Jérusalem et la fin du monde, que les premiers chrétiens ne manquèrent pas de croire qu'ils les vivraient. Quant à l'Apocalypse, livre officiel, pourtant, des Prophéties, l'Église interdit qu'on en recherche une application directe aux événements que nous vivons.

Les fameuses prophéties de Nostradamus, qui n'a rien d'un mystique confirmé dans l'Église, ont été mises à toutes les sauces, depuis deux ou trois siècles. En captivité, un officier nous fit un tableau saisissant de tout ce qui allait survenir... Cela ne se passa pas tout à fait comme prévu, mais nous laissa dans une certaine euphorie, tant est grande l'aspiration à connaître l'avenir.

Ce n'est pas nécessairement contraire à ce que veut le Seigneur, pourvu qu'on n'y attache qu'une importance relative et que cela serve à se rapprocher de Dieu.

Dieu a donné à sa servante Marie-Julie Jahenny un rare don d'esprit prophétique. Le mépriser serait contraire à sa volonté, d'autant qu'on ne peut affirmer que rien ne s'en est réalisé (*voir annexes*) Il y a des vues surprenantes pour les époques passées et, sans doute, le principal réservé pour des temps futurs. Comment cette "affaire des prédictions" a-t-elle évolué ?

Il y a **d'abord** le schéma des **temps primitifs**, celui des frères Charbonnier et des premiers confidents, contemporains de la Stigmatisée.

Ils y virent, pour les années très proches, une persécution pire que celle de 1793, avec des lois suscitées par les francs-maçons, dans un parlement devenu la *Chambre de l'enfer* et aggravées par des invasions étrangères plus vastes et terribles que celles de 1870, dont ils venaient d'être les malheureuses victimes. Ils n'en sortiraient qu'avec l'arrivée du Comte de Chambord au trône. C'était quand même une **faible interprétation** des faits grandioses annoncés. Mais, à l'époque, on ne vivait pas à la dimension réelle du monde actuellement connu.

On peut penser que les années 81 à 85, précisées dans plusieurs prédictions, n'étaient là que pour **encourager les écrivains à persévérer** dans leur tâche ingrate et difficile. Ils allaient voir tout cela, y jouer un rôle qui les dédommagerait des peines subies.

Ce n'était pas une petite obligation pour Auguste Charbonnier, d'aller trois fois par semaine passer une demi-journée à La Fraudais. Celle-ci n'était pas loin mais difficile d'accès, par des chemins impraticables, où madame Bizeul s'enlisa un jour. Auguste Charbonnier, pourtant familier des lieux, s'égara certaine fois, jusqu'à mettre trois heures pour parvenir au hameau ; il ne sut jamais comment ni pourquoi.

Les persécutions annoncées allaient commencer dès les années 1880 : lois persécutrices contre les religieux, laïcisme des écoles, pour aboutir à la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Triste époque dont les sourds commencements ne font que se développer alors. Mais rien de commun avec l'ampleur des malheurs annoncés.

On oublia les Prophéties, sauf Marie-Julie, qui y revenait dans ses extases, avec, toujours, **un Roi sauveur**. En 1914, son curé de Blain, l'abbé **Lequeux** (rien à voir avec le précédent vicaire du même nom) la trouva en pleurs.

“Quoi donc, Marie-Julie ?

– J’ai reçu l’annonce qu’une guerre épouvantable allait éclater avant la fin de l’été.”

Le curé, en pleurs, s’agenouilla près d’elle et tous les deux prièrent de concert pour l’impossible paix. Le neveu de La Fraudais devait y laisser la vie.

A Pâques 1939, elle me déclara personnellement qu’avant l’automne on serait en guerre. Et quelques jours avant la déclaration officielle, comme une amie lui demandait de prier pour qu’on n’ait pas la guerre, elle répondit : “**La guerre**, mais ma petite fille, **on y est déjà**.” Les Allemands commençaient ce jour-là, d’envahir la Pologne mais on ne l’apprendra que bien plus tard. Et comme en 1940, on lui déclarait : “En tout cas, les Allemands ne viendront pas jusqu’ici.

– Oh ! dit-elle, ils nous dépasseront, vous verrez.”

Marie-Julie morte, on l’oublia pendant trente ans, jusqu’à ce que je sois amené, sans l’avoir jamais soupçonné, à la faire revivre dans l’esprit des gens, sauf, peut-être de ceux de Blain qui gardaient un mauvais souvenir de cette “Fille de Blain”, qui croyaient qu’elle avait été la honte de leur paroisse.

On se rua sur les Prophéties. Ça allait mal dans l’Eglise et l’on attendait que le communisme dévaste l’Europe. Un nouveau **schéma** de l’explication du processus se mit spontanément en place. Et, devant les dates 82, 83, 84, il fallait mettre un dix-neuf. C’était

évident... Mais non, le communisme n'était pas destiné à détruire physiquement les trois quarts de l'humanité, quoique, spirituellement, il ait bien blessé la foi des trois quarts des chrétiens. L'URSS a éclaté, et la Russie se convertit, ainsi que la Vierge Marie l'avait annoncé à Fatima, en 1917 aux trois petits pasteurs.

Ne pas juger sans comprendre

En terminant le manuscrit du présent livre, je redécouvre deux annonces importantes auxquelles je n'avais pas pris garde et qui pourraient expliquer pourquoi j'ai attendu près de vingt ans pour reparler de Marie-Julie :

“Mes enfants(*dit Notre Seigneur*) quand je parlerai ou quand ma Sainte Mère viendra vous visiter, s'il y a beaucoup de monde, nous serons très réservés. (*En effet, lors des extases, s'il y avait foule dans la petite chaumière, peu de choses étaient révélées*)... Beaucoup jugent les paroles que nous disons dans un sens qu'elles n'ont pas... plus tard **tout sera révélé**. Je connais des cœurs qui **jugent sans comprendre**. Cela me déplaît et peut avoir de grave conséquences.” (1^{er} février 1880)

“Tout ce travail d'écriture (*recopie des extases*) je veux qu'il reste entièrement fermé à toute créature, jusqu'au moment où il sera permis de les posséder de toutes parts dans l'Univers entier... Il en est qu'il faudra bientôt répandre **sans retard, ni inquiétude**. Je serai le conducteur divin des choses que je veux, avant les autres, (*pour les*) faire connaître... j'aurai mes ordres qui seront fort clairs.” (2 août 1881)

Bien que je sois, moi-même, sans l'avoir prévu, la courroie de transmission des paroles que le Seigneur avait réservées de faire connaître en ce temps, je reste confondu devant leur **sagesse humaine**, en même temps que **divine** : déjà, il ne fallait pas admettre, dans les prétendues révélations du Ciel, des choses si fortes à croire qu'il faut les rejeter sans autre examen ; mainte-

nant : “Il ne faut pas juger sans comprendre.” Le Seigneur nous a doués de raison : il ne faut pas en faire fi et tout ramener à nos propres préjugés.

Sans doute, il en va autrement des vérités **révélées par Dieu** et que l'Eglise nous impose de croire. Encore que, comme disait notre professeur de religion, “la foi ne contredit pas la raison mais elle la suppose”. Mais ce n'est pas le lieu d'écrire une thèse de théologie.

Que Dieu soit loué en tout ce qu'il fait et de ce qu'il nous laisse ignorer. Pour nous, à chaque jour suffit sa peine, en attendant de poursuivre notre instruction dans le Ciel. J'ai idée que, pour chacun, la vie est une ligne continue, plus ou moins droite, qui commence à la conception, se développe après la naissance et se poursuit après la seconde naissance qui est la mort. Voici que cette seconde naissance approche pour moi. Merci pour tout Seigneur !

* Ne pas confondre avec cette désolante affaire de Paris, dont le protagoniste a été jeté en prison ; il a passé sa première nuit derrière les barreaux le 15 août 1991 !

** *Soufanieh. Apparitions à Damas.* Christian Ravaz. Editions Mambré.

CHAPITRE XVIII

Du discernement des apparitions

Je n'ai aucun grade qui me donne droit de juger, en théologien, de la réalité des apparitions... sinon ma petite jugeote commune à chaque homme et, quand même... une certaine expérience d'une longue vie de prêtre.

Quand, arrivé depuis quelques mois à Mouzillon, mon vicaire me dit :
"Savez-vous que madame Luneau organise un car de pèlerins pour l'Île Bouchard ? Ici, on n'a pas besoin de nous pour prendre des initiatives... Va-t-on seulement vous inviter ?"

Oui, je le fus et j'acceptai, en remerciant. Nous arrivâmes vers le milieu de la grand-messe, après que j'eus célébré celle de sept heures dans ma paroisse. Monsieur le curé accepta de nous faire le récit complet des événements qui s'étaient produits, six mois plus tôt, dans son église.

Tout était **clair et limpide** dans son récit. Comment ne pas y ajouter foi ? Les enfants n'étaient pas là... On trouve des prétextes pour les éloigner le dimanche et le pasteur lui-même rejoignait ses jeunes, l'après-midi, pour un congrès sportif. Il me demanda de le remplacer pour une bénédiction du Saint Sacrement, à 14 heures.

A cette cérémonie, il y avait foule et l'on me supplia de parler de l'événement... Comment refuser ? Mais j'avertis que je ne pouvais que répéter ce que je venais d'entendre. Une dame, profondément plongée en prière devant le coin des apparitions, me dit : "Allez-y. S'il y a erreur, je rectifierai... J'ai assisté à tous ces événements."

Je commençai bravement. Une seule fois, elle dit : non, et rectifia un détail. Puis d'autres pèlerins arrivèrent et je dus recommencer. Finalement, le chauffeur vint m'arracher à la foule qui me harcelait.

Je ne pensais pas retrouver l'**ainée des voyantes**, trente ans plus tard, plus ou moins cachée dans un foyer ami, chez mes anciens paroissiens. Tout ce que dit l'abbé Laurentin (dans *Multiplication des apparitions* p.148) de Jacqueline Aubry est, hélas, parfaitement exact et même, par pudeur, au-dessous de la vérité. Faut-il qu'elle soit près du Seigneur, et ses persécuteurs de véritables suppôts de l'Enfer pour que ces événements ne soient pas devenus un scandale national ! L'un de ses persécuteurs est venu en pèlerinage de réparation le 8 décembre 1987. Le dernier mot n'est pas dit.

Il y a quelques années, j'ai entendu une modeste causerie de Jacqueline pour un petit auditoire choisi. C'était sobre et parfait.

Je connais particulièrement **Jeanne-Louise Ramonet** de Kérizinen. Comment ne pas reconnaître sa sincérité, son humilité et sa parfaite obéissance à l'Eglise ? Qu'avait donc l'évêque de Quimper contre elle ? Le prétexte qu'elle avait bâti un lieu de culte sans sa permission ! Ce n'était pas un lieu de culte mais, d'abord, un modeste abri pour y réciter un Rosaire quotidien, sans autel ni messe. Pour cela, elle avait l'autorisation orale d'un vicaire général du diocèse. Qui aurait pu penser qu'il y fallait, aussi, l'approbation signée de la main de l'évêque ?

Les pèlerins se multipliant, une société d'amis a enfermé le petit édifice primitif dans un autre, vaste et magnifique, qui pourrait devenir basilique mais qui n'est encore qu'un abri pour les gens qui désirent y réciter des prières privées mais toujours sans autel. Les prêtres peuvent célébrer la messe dans n'importe quel taudis... mais pas là. On obéit.

J'ai reçu personnellement des confidences et des directives de Jeanne-Louise. Il serait malséant que je m'y attarde. Quand, après le Rosaire, des foules déclarent jouir de magnifiques prodiges solaires, elle se réfugie au plus tôt dans son humble logis.

Une histoire quand même : j'avais un cousin, René, devenu peu à peu complètement aveugle mais d'une patience admirable. Avec sa femme, il aimait bien partir pour quelque pèlerinage par le car de Jean-Claude Terrien, spécialiste en la matière à Nantes.

En 1981, ils allèrent à Kérizinen. Après le Rosaire, Jeanne-Louise recevait encore chez elle quelques pèlerins. Mon cousin et sa femme lui firent une courte visite, dans sa pièce unique, meublée d'un magnifique lit clos. Courte présentation, banale : "Priez bien pour mon mari qui est complètement aveugle.

– Oh ! le pauvre homme, dit la voyante, qu'il prenne patience ! Le Seigneur le récompensera. Faites attention pour sortir. C'est si étroit et mal commode chez moi !"

Dehors, René déclara : "C'est donc **bien éclairé** chez elle ! Mais... je l'ai vue complètement, assise de

vant sa table, avec sa boîte de médailles et son paquet d'images. Elle était entre deux chaises vides." Or, il fait très sombre chez elle.

Mes cousins réalisèrent alors qu'ils venaient d'être l'objet d'une faveur du Ciel. Jeanne-Louise n'en sut rien.

Pour **San Damiano**, la discrimination était difficile. On en disait tant de choses ! Il y avait, chez certains, un tel engouement qu'ils y allaient chaque mois, non sans grands sacrifices pécuniaires pour beaucoup. Ceux qui s'y rencontraient formaient comme une famille, se retrouvaient, se donnaient des nouvelles les uns des autres. On y voyait des prodiges solaires et, parfois, on y rencontrait la Vierge elle-même, sous la forme d'une bienfaisante pèlerine.

Tout indiquait qu'il fallait se tenir sur une **prudente réserve** et on me le reprochait. Je n'avais aucun désir d'y aller, jusqu'au jour où, à Lourdes, dans le chemin en lacets qui descend vers la grotte, un organisateur de cars de pèlerinages, un Vendéen, monsieur Bourmaud, me proposa de m'emmener gratuitement à San Damiano pour le pèlerinage du début de décembre (1973 ou 1974, je ne sais plus exactement)... C'était alléchant, surtout que j'avais toute liberté de mouvement.

Dans le car : rencontres, congratulations, examen des photos, dites miraculeuses, rapportées du précédent voyage. Oui, sur certaines, on reconnaissait, avec beaucoup de bonne volonté, le vague profil d'un visage humain. Non ! C'était un hasard. Puis ce fut la récitation du Rosaire, presque ininterrompue, sur le chemin de l'Italie par le Mont-Blanc. J'ai heureusement une grande puissance dormitive, même et surtout en temps de prière.

Là-bas, c'était le froid, une grande boue. Il n'y a pas possibilité d'hébergement et peu de ravitaillement dans cette minuscule localité. Pas d'étalage de commerçants, sinon des **vendeurs de plants de rosiers** pour

un immense terrain, situé à côté du petit jardin et de la maison de Mama Rosa Quadrini. Ce terrain, je le sus plus tard, était l'acquisition de la société de soutien des amis de Monseigneur Lefebvre, créée avant son schisme. Entre les deux propriétés courait une longue galerie en plastique bleu, d'un effet curieux à l'intérieur, qui servait de refuge contre le mauvais temps et de parcours de processions.

Sur ordre de l'évêché de **Plaisance**, la voyante ne se joignait plus aux pèlerins, pour la récitation des trois Rosaires de la journée, du chemin de croix quotidien et du chant de divers cantiques en italien ou en français. Le pignon de sa grange se trouvait couvert d'ex-voto en diverses langues.

Devant le jardin de Paradis, chacun faisait sagement la queue pour recevoir sa part de l'eau du puits miraculeux. Il fallait de la patience pour satisfaire les demandes de plusieurs milliers de personnes.

Quelques hommes écartaient discrètement du lieu d'apparition ceux et celles qui avaient une tenue incorrecte, surtout ces dames qui n'avaient pas la tête couverte. C'était plutôt rare, en ce froid commencement de décembre.

Le premier jour n'était pas jour d'apparition. On nous conduisit chez le curé du temps des événements, **Don Pellacani**, qui nous expliqua longuement, chez lui, dans un français impeccable, l'histoire de Mama Rosa et des premières apparitions. Il était le témoin le plus valable des événements. Sans avoir jamais subi le moindre interrogatoire, il fut, soudain et d'autorité, renvoyé moisir, sans ressources, dans son village. "Malheur, disait le Ciel à Marie-Julie, à ceux qui se permettent de juger sans s'être renseignés." L'évêque de Plaisance, pour être écarté de son diocèse, finit par être promu archevêque de Bologne que la mort l'empêcha d'atteindre.

Que l'évêque de Plaisance n'a-t-il pas inventé pour détruire ce lieu de prière intense ! Mama Rosa se

soumit à tout, sauf à renier les apparitions dont, souvent, elle ne se souvenait plus du contenu. Elle parlait un italien à peine correct. “Revenez un jour ferroviaire” disait-elle, pour dire un jour férié, c’est-à-dire un jour de semaine.

A midi au soleil, je crois, ce fut la **demi-heure d’apparition** du premier vendredi. La Vierge, restant invisible, venait se poser sur le coussin recouvert d’un voile d’or, accroché aux branches du poirier ou du prunier constituant l’essentiel du petit jardin du Paradis, jardin clos d’une somptueuse grille. C’est là qu’elle apparaissait à Mama Rosa, jusqu’à ce que l’évêché lui défende d’y aller. Mais la Vierge avait promis qu’elle y serait comme d’habitude... Il fallait y rester debout, sans remuer, dans un silence absolu. Je dois reconnaître que je ne ressentis aucun élan spécial de ferveur, attendant la fin avec une certaine impatience.

Sur le chemin du retour vers le car, deux garçons de notre groupe me rejoignent, un peu trop excités à mon goût :

“Père, vous avez vu le **soleil** pendant l’apparition ?

– Il n’y avait pas de soleil, le ciel était nuageux.

– Oui, mais à travers le nuage, il paraissait, bleu, bleu... avec une bande rose autour.

– Oh ! repris-je, je n’ai pas pensé à lever les yeux au ciel.”

Une dame inconnue, qui nous écoutait, ajouta : “Qui pourrait croire qu’on puisse voir le soleil bleu comme ça !”

Plus loin, un monsieur engoncé dans un confortable manteau, m’aborde et me dit : “Monsieur l’abbé (je ne cachais pas mon col de clergyman), je ne comprends pas. Tout se passe ici avec un tel ordre et une telle piété ! **Pourquoi l’Eglise interdit-elle d’y venir ?**” Et il me révèle qu’il est chanoine dans tel diocèse de France.

A la sortie du domaine, sur la voie publique, se tient l’**observateur du diocèse**, grand et sec dans sa sou-

tane, sorte de triste Don Camillo, avec son éternelle barrette sur la tête. Il distribue quelques tracts, pas toujours acceptés. Il m'interpelle... en français :

“Monsieur l'abbé, savez-vous que l'évêque de Plaisance interdit de venir en ce lieu ?

– Oui, mais j'estime que personne, même un évêque, n'a le droit d'interdire aux gens d'aller où il leur plaît.”

Sur le chemin du retour, deux personnes discutent entre elles, d'une dame qui avant l'apparition, les a aimablement abordées devant la porte de Mama Rosa où elles s'étaient résignées à rester, dans l'impossibilité d'approcher du jardin avec la **jeune handicapée** dont elles s'étaient chargées.

Cette dame, bien digne, leur a demandé : “Pourquoi restez-vous là ?

– Nous aurions aimé approcher du jardin, mais, avec notre infirme et cette foule, c'est impossible.

– Suivez-moi.”

Et l'inconnue s'avance en silence, avec le geste d'écarter les gens mais ne touchant personne et un chemin s'ouvre spontanément, jusqu'à la grille du jardin de Paradis. Nos gens tournent les yeux vers la mystérieuse dame pour la remercier, mais elle n'est plus là. Toute la soirée, elles ont cherché à la reconnaître parmi la foule des pèlerins : ce fut en vain. Elles disaient derrière moi : “**C'était peut-être la Sainte Vierge**. Oh ! si elle voulait guérir notre petite !”

Cette histoire eut une issue inattendue. J'eus l'idée d'en écrire le récit non signé, pour le journal *Stella Maris* auquel on m'avait abonné et qui demandait des témoignages. Je reçus, quelques jours après que mon article eut paru, un tract anonyme, le reproduisant. Puis, un autre, dans une lettre, de la part d'une personne qui me croyait hostile à San Damiano, pour me convertir à ces apparitions, m'affirmant que je ne serais pas le premier prêtre à y ajouter foi.

Deux mois plus tard, j'eus un **choc au cœur** en lisant un nouveau numéro du journal : le témoignage d'un prêtre qui avait demandé au Ciel confirmation d'un prodige le concernant. A San Damiano, il ne portait aucun signe de son sacerdoce. Pour le temps de l'apparition, il avait décidé de rester en dehors du jardin, quoiqu'il y eût à l'intérieur quelques sièges réservés aux prêtres. Une dame, à ses côtés, lui dit doucement à l'oreille : "Monsieur l'abbé, votre place est à l'intérieur. Suivez-moi." Il la suit machinalement et se retrouve devant une chaise dans l'enclos. Il veut remercier cette dame : elle a déjà disparu.

Il lui vient l'idée, un peu folle, que c'est peut-être la Vierge elle-même qui est intervenue. "Bonne Mère, je croirais que c'était vous si, dans le prochain **Stella Maris**, un prêtre écrivait un témoignage du même genre." Or il y en avait un justement, le mien, et c'était pour lui la preuve qu'il avait bien vu Notre-Dame en personne.

Il a plus de chance que moi qui ne l'ai jamais vue, mais il me faut bien admettre que sa présence est parfois physiquement parmi ses pieux visiteurs.

Je suis retourné une fois de plus à San Damiano. Plus de tunnel mais une haute cloison de plastique pour **séparer** le terrain de Mama Rosa de celui des Lefebvristes, devenu désert, les rosiers arrachés, leur petit hôtel fermé, de nouvelles allées à travers les vignes. C'était peu de temps avant la mort de Mama Rosa... Elle avait à plusieurs reprises vivement déconseillé de suivre les Lefebvristes.

Après avoir supprimé la présence d'un curé à la petite paroisse, on l'a rétablie et, aux dernières nouvelles, on lui aurait adjoint un prêtre francophone pour le service des si nombreux pèlerins de chez nous.

Lors d'une apparition supposée, il ne **faut pas se presser d'y adhérer**. J'en connais plusieurs qui semblaient d'abord véridiques et qui ont souvent sombré dans le ridicule. C'est pourquoi l'Eglise a raison de

temporiser. Rien n'est admissible de ce qui favorise le schisme ou l'hérésie, tel le cas de **Palmar de Troya**.

L'un des voyants, **Clémenté Dominguez**, se fit ordonner prêtre, puis évêque (1976), par l'ancien archevêque de Huée au Viêt-nam, qui, à la suite, fut excommunié par le Pape. Les ordinations de prêtres et d'évêques s'enchaînèrent jusqu'à devenir 43 évêques dont six cardinaux et Clémenté pape. Sept de ces évêques voulurent aller parader à Kérizinen d'où Jeanne-Louise les fit expulser. Mais il y eut une suite que l'on ignore.

Des gens de La Fraudais me téléphonèrent qu'on avait affiché, dans la cellule à peine restaurée, qu'une messe pontificale y serait célébrée, le dimanche suivant, par les évêques de Palmar. Que faire ? La porte était provisoirement en réparation chez le menuisier. **Nul moyen de clôre** la maison. Je répondis : "Arrachez la pancarte et laissons à Marie-Julie le soin d'empêcher cette mascarade."

J'étais quand même inquiet. Le lendemain, j'allai aux nouvelles. On me répondit que la veille, on n'avait pas même vu un chat dans la chaumière. On apprit par les journaux, que, ce samedi, les fameux évêques s'étaient **querellés entre eux** et avaient pris rapidement le chemin de l'Espagne. L'un d'eux, **Clémenté Dominguez**, avait été accidenté et en resterait aveugle pour toujours.

Ce sont deux de ces évêques d'Andalousie qui suscitent les événements du Fréchou, du côté d'Agen.

Finissons-en par un fait des plus désolants. Une dame amie, fervente croyante en Marie-Julie, m'apprit que le Roi-Sauveur annoncé était déjà là, caché non loin de Nantes, car les francs-maçons en voulaient à sa vie. C'était un prêtre, **sosie de Louis XVI**, et son descendant direct, déjà très âgé... mais le Seigneur **le rajeunirait** pour qu'il puisse remplir sa mission miraculeuse (sic).

Je n'en voulais **rien croire**, bien sûr, mais cette dame insista tant pour que je puisse les accompagner,

dans cette visite au Roi-Sauveur (ou au grand pape), que je finis par céder. J'emmènerais cette dame à Nantes, où ses enfants m'invitaient à déjeuner, puis me conduiraient, incognito, vers le refuge du proscrit. C'était au-delà de Vallet. On me demandait seulement de n'en rien laisser paraître, si mon jugement était défavorable.

Le futur Sauveur était caché chez un boucher dont l'étal était fermé ce jour-là. Il fallait entrer discrètement, par l'arrière de la maison, peu de gens à la fois. Là-haut, une petite chambre où le sosie de Louis XVI recevait ses invités. Il me fit asseoir à ses côtés et me posa paternellement le bras autour des épaules pour m'expliquer le bien-fondé de sa mission. Je me demande même s'il ne me promit pas, pour plus tard, un chapeau de Cardinal !

Dans la grande pièce voisine, une voyante était étendue sur un lit, soi-disant en extase. Nous étions là, une trentaine de personnes, dont je n'en connaissais qu'une. Mais, je crus reconnaître un important prince des Bourbons dont je n'avais vu que les photos des journaux. Je sus, le lendemain, que c'était bien lui, car un articulet de presse signalait l'inquiétude de la famille devant sa disparition soudaine. Puis, il n'en fut plus question.

Le chapelet fut récité pieusement. A chaque dizaine, la voyante prenait la parole pour un **message assez quelconque**. Au cours d'une dizaine, elle éclata même de rire. Elle expliqua que ce rire était dû à une blague que le Père Céleste lui avait dite. Ce n'était guère sérieux.

Avant de partir, il fallut boire le verre de l'amitié... J'ai bien vu que l'on guettait mon assentiment. Mais je restai neutre, et le départ fut rapide et froid.

Il y eut une conclusion que je n'appris que quelques mois plus tard. Le vieillard, sosie de Louis XVI, était mort. Ses fidèles imaginèrent qu'il **ressusciterait** trois jours après sa mort. On m'a dit qu'au petit matin, près de trois cents personnes attendaient, frileuse-

ment, l'heure incomparable où le futur Roi et Pape allait sortir du tombeau... Rien, hélas, ne se passa... Les gens qui étaient là ne se vantent pas de leur déconvenue.

Dieu nous a créés à son image et à sa ressemblance, doués d'intelligence et de raison, pour discerner le vrai du faux. Ne profanons pas cette divine faculté en acceptant, les yeux fermés, **n'importe quelle billevesée.**

Sachons rester dans le "joyeux équilibre de la raison", il se situe entre l'attitude de rejet systématique de toute intervention surnaturelle, et l'engouement trop prompt face à un événement qui pourrait être d'ordre surnaturel.

ANNEXES

Le libre choix entre périr ou se convertir

*“Je repeuplerai l’Univers d’une génération sainte,
et Paris sera rebâti.”*

Paroles du Seigneur à Marie-Julie

I. Localisation des documents

Pour ceux qui voudraient, plus tard, étudier à fond tout ce qui concerne la Stigmatisée de Blain, voici des indications pour retrouver les principaux documents.

Le marquis de la **Franquerie** en Vendée possède des documents, propriété de "la Société des amis de Marie-Julie" qu'il a fondée et dont le secrétaire actuel (1991) est monsieur Germain Giraud.

J'ai eu accès à tous les dossiers, mais je n'ai pu matériellement les étudier tous : il aurait fallu y consacrer des années. Disons un mot sur chaque dossier.

1. Le dossier de l'abbé David, entre dix et quinze cahiers, format écolier, écrits de 1873 à sa mort, survenue au presbytère du Pin dont il était curé. Ce dossier décrit la jeunesse de Marie-Julie Jahenny, les événements de la stigmatisation, le contenu des premières extases.

A la mort de l'abbé David, l'évêché de Nantes en fit prendre possession mais dut le rendre sur demande expresse de la famille, légitime propriétaire. Il faut y ajouter le carnet de mademoiselle des Brûlais, très dense et précis, décrivant une visite de trois jours à La Fraudais, vers 1875. Je l'ai moi-même remis à monsieur de la Franquerie.

2. Toujours chez monsieur de la Franquerie, le dossier Imbert-Gourbeyre qui comprend des prophéties tirées par lui des extases, une partie biographique, une partie importante d'un livre qu'il voulait publier sous le nom de *Fioretti de La Fraudais*. Il y a aussi ses deux gros volumes sur la stigmatisation, où il est question avantagusement de Marie-Julie Jahenny.

3. On y trouve encore le dossier dit de “l’Abbaye de Fleury” (St Benoît sur Loire) : un épais pavé de feuillets non reliés, soigneusement ficelé depuis longtemps et qui, probablement, n’a pas été consulté depuis de longues années. Je n’ai pas eu moi-même le courage d’en prendre connaissance. J’avais remis cela à un plus tard qui n’est jamais venu.

4. Le dossier Schoofs : entre vingt et trente cahiers épais de 180 à 200 pages. Je les ai feuilletés. Rien que des extases, avec, parfois, une courte indication sur l’état physique de la Stigmatisée. J’y ai pris quelques indications pour rédiger la biographie. Ces extases semblent concerner les vingt ou trente dernières années de sa vie.

5. Il y a le dossier Charbonnier, le plus important, allant du départ de l’abbé David aux années 1887-1888. C’est le dossier essentiel, celui que j’ai pu étudier à fond. Les deux frères, Auguste et Adolphe, étaient, à la demande du Ciel, expressément chargés d’écrire et de conserver les extases. Il fallait écrire au fur et à mesure que Marie-Julie parlait à la vitesse normale de la conversation, en excellent français, entremêlé parfois du patois de Blain quand la Stigmatisée intervenait de son propre chef et ne répétait pas ce qu’elle entendait. Parfois elle suppliait son interlocuteur céleste de ne pas aller si fort (si vite) pour épargner les mains de l’écrivain. Parfois la visionnaire était chargée de lire des inscriptions sur une croix ou sur une bannière, ce qui facilitait la tâche.

Marie-Julie lisait, à la vitesse d’un enfant de sept ans, seulement les lettres de moule, comme elle disait, c’est à dire imprimées ; ne déchiffrant pas les lettres de plume (l’écriture manuscrite). Parfois elle hésitait, se reprenait, essayant jusqu’à trois fois de prononcer correctement un mot difficile.

Dans le “Saint-Noviciat”, morceau très ardu de spiritualité, l’extatique devait répondre aux questions

posées par le Saint-Esprit qui parfois la rabrouait avec brusquerie :

“Tu ne parles pas français.

– Oh ! Pardon bon Saint-Esprit.”

Et la pauvre fille répétait, évitant le mot difficile qu'elle remplaçait par la périphrase adéquate.

Chaque extase est datée ; le nom des principaux témoins indiqué et parfois contresigné par l'un d'eux.

Adolphe Charbonnier, inspecteur d'enregistrement à Nantes, écrivait parfois, très rarement, sous la dictée de l'extatique. L'original n'est qu'un gribouillis presque indéchiffrable qu'il recopiait correctement, à la maison, sur les grands cahiers consacrés à la conservation pour les générations futures.

Son frère Auguste, notaire en retraite, habitait Blain avec sa sœur Eliza et leur vieille maman. Auguste allait généralement trois ou quatre fois par semaine, l'après-midi, recueillir à La Fraudais les extases de la Stigmatisée.

Auguste écrivit plusieurs extases en sténo mais illisibles pour les quelques spécialistes de cette forme d'écriture à qui je les ai soumises. Heureusement qu'il prit l'habitude de les rédiger en un français abrégé à sa façon, avec des mots latins plus courts et d'autres écrits phonétiquement : “les om” pour “les hommes”, de même “les am” (les âmes), “nuni” pour maintenant, “cras” pour demain, “hodie” pour “aujourd'hui”...

L'extase de la journée était recopiée par Eliza, sous la dictée de son frère, et expédiée à Nantes, où Adolphe la recopiait sur ses registres officiels, puis retransmise au Pin, chez l'abbé David. Celui-ci l'expédiait à madame Grégoire qui en copiait une partie avant de l'envoyer au Père Vanutelli à Rome. Et tout cela est réuni dans les archives de monsieur de la Franquerie.

Les originaux conservés chez Auguste, avec une grosse collection de lettres reçues par lui, concernant,

plus ou moins la Stigmatisée, ont été déposés chez madame Grégoire, dans une malle, format cantine d'officier ; laquelle malle m'est parvenue à titre de propriétaire précaire et dont j'ai remis finalement le contenu à la "Société des Amis de Marie-Julie". Madame Grégoire, confidente de la famille Jahenny, y avait joint des notes personnelles en vue de témoigner pour l'avenir.

6. **Documents de la famille R. du Puy-de-Dôme.** Cette famille, amie du docteur Imbert, possède une maison à La Fraudais. Elle conserve une précieuse valise contenant des documents et des objets-souvenirs de Marie-Julie. J'y ai trouvé des extases prises directement par madame Grégoire, une "petite Vie" de la Stigmatisée, écrite par mesdemoiselles Imbert et Trioullier en attendant la grande biographie que prépare le marquis de la Franquerie. Dans cette valise se trouve aussi un gros cahier, relatant les grâces reçues après la mort de la Stigmatisée. Quelqu'un eut la malencontreuse idée de glisser, entre les feuilles, des fleurs fraîches dont l'humidité a effacé une partie importante des textes écrits à l'encre.

7. **Documents divers.** L'abbé Daurelle, retiré à La Moëre en Savenay, y est mort. Le jeune Henri Thibaut, devenu vicaire général et maintenant décédé, fit une visite à la dépouille de l'abbé Daurelle, et s'aperçut qu'on brûlait, au jardin, toutes ses archives. Il sauva un cahier concernant Marie-Julie et me le fit transmettre... Ce n'en était qu'un parmi bien d'autres... Hélas ! que de pertes précieuses occasionnées ainsi, sans examen... Pendant ma captivité, on fit disparaître de ma chambre, qui accueillit des réfugiés de Saint-Nazaire, toute une caissette en carton où j'avais mis soigneusement toutes les archives familiales conservées depuis la Révolution...

Mademoiselle Révellière, de Blain, me donna à lire le journal naïf de sa petite tante qui n'avait qu'une

dizaine d'années lors des premiers événements de La Fraudais. L'enfant y relate tout ce qui arrivait au sujet de la "petite fille" de ce village, au sujet notamment de la visite des docteurs de Nantes dont l'un, ami de la famille, logea chez eux, le soir.

Elle y parle de Marie Bizeul, une fervente de Marie-Julie, qui s'enlisa profondément en allant à La Fraudais et qui se fit moquer quand elle déclara avoir senti un parfum délicieux "auprès de la jeune fille" de La Fraudais qui revenait de communier.

Mademoiselle Révellière est morte. Qu'est devenu le journal de la petite tante ?

Il y a quelque part un gros cahier, d'origine inconnue, qui révèle des choses intéressantes concernant la Stigmatisée... On ne sait rien de son authenticité. Il reste, chez mon neveu, une cantine d'officier pleine des lettres que j'ai reçues concernant Marie-Julie. Quelques-unes sont des témoignages intéressants.

Si l'on entreprend un jour de béatifier Marie-Julie, selon les règles actuellement en vigueur dans l'Eglise, il faudra du temps et une fortune... Le futur Monarque y pourvoira sans doute.

II. Des prodiges solaires

Il y a, dans ce volume, la description d'un prodige solaire qui risque d'intriguer un certain nombre de mes lecteurs. Comment cela peut-il exister ? Comment ? Je n'en sais rien, mais je témoigne que cela est. Malheureusement, il n'en reste pas de preuve. C'est une très réelle intervention du Ciel pour celui qui en est l'heureux bénéficiaire, mais ce ne peut être qualifié de miracle, car le miracle laisse des traces qu'on peut constater et qui peuvent mener à la conversion, tandis que le prodige solaire ne laisse aucune trace qui puisse être constatée scientifiquement.

Le prodige solaire est une réalité intense pour qui en est favorisé. Il s'imprime profondément dans la mémoire et ne s'en effacera plus. Il surgit à l'improviste, à l'occasion d'un fait ou d'une interrogation intérieure sur une question d'ordre religieux. Il ne se renouvelle généralement pas, sauf pour un cas exceptionnellement important. C'est ainsi que Pie XII le vit se renouveler deux fois dans les jardins du Vatican. Il s'agissait de savoir s'il devait proclamer infailliblement le dogme de l'Assomption de la Vierge.

Ce phénomène ne semble pas avoir été connu avant celui, si extraordinaire, du 13 octobre 1917, devant 70 000 témoins, réunis sous la pluie et dans la boue, à la Cova da Iria à Fatima. Là, les témoins affolés en sortirent secs et décrottés.

Ces phénomènes, dont on ne parlait pas auparavant, se renouvellent souvent et collectivement à l'occasion des apparitions actuelles à **Kérizinen**, en Bretagne, à **Tre-fontane** à Rome, à **Aquita** au Japon, devant des gens non chrétiens ; la presse nippone en fit grand cas, tandis qu'en pays chrétien on occulte ces faits. Cela se renouvelle actuellement en de nombreux lieux d'apparitions de la Vierge. Il y a sans doute beaucoup de prodiges solaires en faveur de particuliers de bonne volonté qui ont des problèmes à résoudre ou à faire approuver par le Ciel, s'ils acceptent ce signe, ils conservent tout le mérite de la décision. Quelle délicatesse du Ciel !

Il ne faut pas les demander : Dieu est maître de ses dons et veut nous laisser le mérite de la décision. Il ne faut pas risquer de nuire à sa vue en voulant fixer le soleil. Quand l'événement survient, ça se voit d'emblée. Les bénéficiaires de ces prodiges n'aiment pas en parler, par peur de passer pour des visionnaires et par la difficulté de les décrire.

Un jour je dis à Jeanne-Louise : "Pourriez-vous m'indiquer l'adresse d'une personne qui ait vu, ici, un phénomène solaire ?

- Pourquoi ?
- Parce que ceux qui ont vu et auxquels je demande une description exacte n'arrivent pas à le faire d'une façon satisfaisante, qui me le fasse comme voir moi-même.
- Je veux bien essayer pour celui que j'ai vu, ici, à Kérizinen.
- Ah ! merci..."

"Voilà, dit-elle, nous étions une trentaine de personnes réunies, pour réciter le Rosaire, autour de la guérite de verre qui marqua, au début, le lieu exact de l'apparition (et qui le marque toujours).

Tout à coup, la guérite devient rouge sang. Je lève les yeux : toute la campagne est rouge sang, y compris le petit bois de chênes à côté. Le soleil l'est aussi devenu. Nous le voyons se séparer en deux, chaque demi-soleil s'éloignant assez pour ne pas rencontrer l'autre en tournant sur lui-même. Chaque demi-soleil tourne à l'inverse de l'autre.

Le mouvement s'accélère graduellement puis ralentit... Les deux parties se mettent face à face, se rapprochent, se recollent... La couleur sang s'efface lentement et le soleil reprend son éclat normal."

Je ne crois pas qu'il soit mal de répéter ce que m'a confié mademoiselle Jeanne-Louise Ramonet, d'autant plus qu'elle ne recherchait pas ce genre de phénomènes, les fuyait plutôt et n'en parlait pas... Un jour que j'étais là, avec un confrère et Jeanne-Louise, une personne du voisinage vint dire : "Je vois le soleil tourner." Il n'y avait rien à nos yeux. "Ma pauvre fille, dit Jeanne-Louise, moi je ne vois rien." On s'écarta et la brave voisine resta là, les yeux fixés sur le soleil. Que voyait-elle réellement ? Le fait est qu'elle tenait les yeux ouverts face au soleil.

Voici la description d'une autre vision solaire à Kérizinen :

"... Puis soudain, quel spectacle inattendu, magnifique ! Le soleil n'éclaire plus la terre qui se plonge

dans une atmosphère de grisaille...

Il semble recouvert d'une pellicule blanche, exactement comme s'il était voilé par une grosse hostie, sur laquelle on devine comme des lettres. Ne serait-ce pas le monogramme du Christ : I.H.S ?

Au-delà du disque blanc, ne reste visible du soleil qu'une étroite bande circulaire, très brillante, mais que l'œil peut fixer sans aucune gêne.

Muets, nous regardons... intensément !

Et voilà que le soleil se met à tourner sur lui-même, tantôt d'un côté, puis de l'autre... plus ou moins rapidement, donnant l'impression de vouloir se rapprocher de la terre, émettant des rayons de différentes couleurs : rouges, roses... (surtout roses).

Par moments, le soleil semble se contracter et, aussitôt, au sommet du cercle lumineux, se produit comme une explosion, d'où jaillit un faisceau d'un beau rose... puis le mouvement de rotation reprend.

Ce phénomène solaire, cette danse du soleil... a duré une demi-heure environ, puis tout est rentré dans l'ordre." (Pas de signature.)

Si le prodige solaire est souvent vu collectivement, il arrive qu'il soit destiné à un particulier, à une famille... plus souvent qu'on ne croit, mais les bénéficiaires le taisent généralement, par peur de se ridiculiser. Je connais un cas, vu en famille par des gens peu portés au mysticisme, croyants mais pas pratiquants.

Voici le témoignage du papa :

"Après que notre fille nous eut appelés, je suis allé à la cuisine et, par la fenêtre, j'ai observé le soleil sans difficulté, contrairement à mon habitude. J'ai vu un globe scintillant, tournant sur lui-même, très rapidement, éclatant en milliers de cristaux et de paillettes."

Témoignage de la maman :

"Appelée par ma fille, j'ai pu regarder le soleil sans difficulté. J'ai vu un disque d'une très forte luminosité, tournoyant sur lui-même, très vite et entouré d'un halo bleu, devenant rouge sang à sa périphérie."

Le témoignage de la cadette des enfants, ressemble à celui de son papa.

La fille aînée, qui fut favorisée la première et qui comprit le sens du phénomène, n'appela ses parents qu'après vingt minutes de spectacle à la forme plus variée. Elle vit d'abord une lumière très blanche, dans sa chambre obscurcie par le store baissé de la fenêtre, une lumière très attirante et rassurante (a-t-elle précisé)... Elle ouvrit la fenêtre, vit les différentes phases du phénomène, ne réalisant pas d'abord qu'il s'agissait du soleil, puis pensant à avertir ses parents, non sans peur de voir ce spectacle merveilleux disparaître si elle le quittait des yeux. La vision continua plus longtemps pour elle.

C'était le 25 avril 1990 entre neuf et dix heures du matin. Je préciserai que cette famille a apporté une contribution indispensable à la réalisation de ce livre.

III. Prophéties réalisées

On me demande : Pourriez-vous nous signaler des prophéties de Marie-Julie pleinement réalisées ?

Il y en a plusieurs, sur le plan général, et de nombreux cas de voyance, sur le plan local.

Ainsi nous pourrions dire que dès les années 1880, elle annonçait, en termes voilés, l'apparition inimaginable à l'époque de la radio et de la télévision :

“On leur fera entendre ces bruits de voix qui sortent des instruments qui parlent, maniés par les hommes, et qui seront au service de l'Enfer.”

Qui ne reconnaîtrait maintenant la réalité de ces instruments qui sont au service des médias. Ils ne sont pas uniquement au service de l'Enfer, grâce aux chrétiens généreux qui essaient de les mettre au service du Ciel, mais ils ont puissamment contribué à la perte de

la foi, qui était aussi prédite par la Stigmatisée de La Fraudais.

Marie-Julie prédit que l'envahisseur pénétrera en Bretagne, jusqu'à la hauteur de la Croix des Trois Provinces à Boussay... "L'ennemi arrivera par la grand-route où courent les vapeurs inventées par le monde."

Comment ne pas voir, en ces vapeurs, le sillage laissé par nos véhicules actuels motorisés ? Quel illettré de Blain pouvait le deviner vers les années 1880 ?

Et ces engins qui exploseront dans Paris, y laissant une carrière "de laquelle, pendant longtemps, nul ne pourra s'approcher sans danger".

Qui avant Hiroshima, pouvait prévoir une telle nocivité de la radioactivité atomique ?

Pour la guerre de 1939, la Stigmatisée me dit à moi-même : "Oh mon bon Père, la guerre, ja cré ben qu'on y sera en automne." Au début, une personne lui demanda : "Oh ! Marie-Julie, priez bien pour que la guerre ne vienne pas.

– La guerre, ma petite fille on y est déjà." Hitler avait donné l'ordre que ses troupes envahissent la Pologne, ce jour-là... Puis découvrant qu'un arrangement était possible avec la Russie, il donna contrordre. Celui-ci ne parvint pas partout et les combats continuèrent à l'insu du monde.

En discutant de la guerre autour de Marie-Julie, quelqu'un affirma : "De toute façon les Allemands ne viendront pas jusqu'ici. – Oh ! répliqua la Stigmatisée, ils nous dépasseront vous verrez." Ils dépassèrent Blain d'un élan qui les poussa jusqu'à Biarritz.

La première fois que ma tante alla chez Marie-Julie, accompagnée d'un cousin commun, Lemaître, arriva timidement la famille nouvellement installée, comme garde-barrière, au passage à niveau, à quelques centaines de mètres de là. Marie-Julie, qui ne pouvait savoir qui ils étaient, les accueillit comme de vieilles connaissances... Les nouveaux voisins qui met-

taient le pied à La Fraudais pour la première fois n'en revenaient pas.

Un jour, deux parisiennes prennent le train pour Blain. Celui-ci déraile. Les rescapées doivent attendre longuement dans une gare mal chauffée, puis poursuivent leur chemin dans d'inconfortables wagons de marchandises. Marie-Julie semble les attendre avec une certaine agitation :

“Oh, mes petites sœurs, dit-elle, comme vous devez être fatiguées, après un tel voyage, le séjour dans la gare, ce wagon si dur... – Mais comment pouvez-vous savoir ?”

La Stigmatisée, confuse, reprend : “Oh ! c'est une fois... mais ce n'est pas toujours !...”

Il y eut le naufrage du Saint-Philibert qui chavira, entre Noirmoutier et Saint-Nazaire, sous une rafale de vent, tous les touristes massés du côté abrité, malgré les ordres contraires du capitaine.

C'était l'après-midi du second dimanche de Fête-Dieu (1930 ou 1931 ?).

Madame Mistral-Traguéras revint de La Fraudais toute affolée. “Qu'a-t-il bien pu se passer ?” dit-elle à des amis. Tout à coup, Marie-Julie s'est agitée et a crié : “Oh ! tous ces corps qui flottent dans l'eau, qui sont comme autant de torches pour l'Enfer !”

J'ai cité ce cas dans la biographie, sans oser en dire plus. Un bon curé, lecteur récent de la vie de Marie-Julie, a entrepris dernièrement de me faire connaître le pourquoi de ces “torches de l'Enfer”, que je connaissais aussi bien que lui mais que je ne pouvais publier faute d'être en possession de documents authentiques ou de témoignages précis.

Il existait à Nantes, un petit journal local, très anticlérical et d'une extrême virulence. Il avait organisé une excursion à Noirmoutier pour un prix très modique, sur le bateau Saint-Philibert qui se trouva surchargé. L'article l'annonçait sur un ton persifleur et blasphématoire...

“Dieu n’est plus avec les calotins. Dimanche dernier, le temps fut exécration pour les processions de Fête-Dieu, malgré les menottes des petits enfants levées vers le ciel pour implorer le beau temps. Mais les temps sont changés. Dimanche prochain, Dieu et le Soleil seront avec nous pour une joyeuse excursion à Noirmoutier... et nous vous promettons une surprise pour le retour.”

Si ce ne sont pas les termes exacts, c’en est au moins l’esprit. Dès l’instant où la catastrophe fut connue, les numéros restants du journal furent retirés des points de vente. On parla de simulacre de procession, où un petit cochon (un vrai ou un faux en Celluloïd) fut promené sur le parcours du Saint Sacrement... Les blasphèmes furent sans doute amplifiés par la rumeur publique.

Il y eut quelques rescapés, en particulier un jociste qui se trouva, il ne sait comment, agrippé à une pièce de bois. Un couple de vieux fut sauvé : le mari fut pris de crampes qui l’empêchaient d’avancer, et sa femme l’invectivait dans la peur de manquer le départ. Ils le manquèrent et les crampes disparurent à l’instant. Les jeunes filles avaient promis à leur curé de remplacer la messe par une visite au Saint Sacrement : elles y pensèrent au dernier moment et le bateau partit pendant leur présence à l’Eglise.

Enfin, il y eut des gens qui prirent peur et décidèrent d’attendre le lendemain. Le capitaine ne voulait pas partir, mais des ouvriers l’invectivèrent : “Tu t’en fous toi, tu gagnes assez de galette. Nous on ne peut perdre la journée de demain.”

Le bénéfice fut pour les crabes qui s’agglutinèrent sur les cadavres pour les dévorer, entre Noirmoutier et Belle-Ile-en-Mer.

Je me souviens, pendant des mois et des mois, personne n’osa manger de crabes.

Enfin reste que Marie-Julie aurait annoncé qu’un prêtre nantais écrirait sa vie, plus tard, pour réparer

l'outrage que lui avait fait subir le clergé nantais. Mais aucune référence à cette assertion. Par contre, il reste le témoignage écrit de la main d'A. Charbonnier, dans une extase des années 1880... Je n'avais pas cru bon de la transmettre. Il reste tant de choses qui s'élucideront quand le Seigneur l'aura décidé.

Voici, à peu près, le texte authentique bien gravé dans ma mémoire et qu'il sera facile de retrouver : (C'est moi qui parle) "Nous sommes dans une sacristie. Le prêtre qui vient de célébrer retire ses ornements liturgiques. Le Seigneur est près de lui. Il le touche au front et me dit :

"Ma victime regarde bien celui-là..." Marie-Julie le décrit avec des traits passe-partout et un bon sourire. "Regarde-le bien, continue le Seigneur, c'est celui-là qui te fera connaître au monde, mais bien plus tard et par des moyens que nul ne pourrait savoir maintenant, regarde-le bien, car tes yeux, avant de se fermer sur la terre, pourraient reconnaître ses traits."

C'était plus de vingt ans avant ma naissance et elle ne m'a vu qu'entre 1928 et 1939, treize fois... Elle n'a pas semblé me reconnaître et je n'imaginai pas qu'elle ait pu le faire... Et pourtant je reste le seul prêtre au monde qui l'ait vue et l'ait fait connaître.

N'imaginons pas que je sois seul dans ce cas. De chacun de nous le Seigneur connaît les traits de toute éternité. De chacun le Seigneur juge les mérites et ils ne sont pas tels qu'il paraît : d'avoir cultivé, en ces derniers temps, à la sueur de mon front, le jardin de mon curé pour en distribuer les fruits aux nécessiteux, ne vaudra peut-être plus de gloire que d'avoir, par passe-temps et plaisir, écrit sur la Stigmatisée de Blain.

IV. Ultime témoignage

En avril, 1991, j'ai reçu d'Angers une lettre d'un inconnu, un grand-père de 88 ans (14 petits-enfants)

qui a su (comment ?) que je préparais un dernier livre sur la Stigmatisée de La Fraudais et qui me demandait quand il sortirait et où on pourrait se le procurer. Il me dit avoir rédigé un rapport sur ses visites à La Fraudais et comment Marie-Julie avait converti son ami, le docteur Boyer, chirurgien à Auray. Il voulait bien me l'expédier si je le désirais.

Je l'ai donc reçu, mais comme tous les deux nous gardons la chambre, qu'il n'entend pas au téléphone, il n'est guère facile d'élargir nos relations... Il m'a été difficile de déchiffrer son rapport, surtout un vers allemand qu'il me cite à propos de Faust. Voici le document avec son titre :

“Mes relations avec la Stigmatisée de Blain.

J'ai rendu visite à Marie-Julie, pour la première fois, en octobre 1940, en compagnie du docteur Boyer, chirurgien à l'hôpital d'Auray (Morbihan).

Ce dernier a été élevé dans l'incroyance et le matérialisme ; il n'avait pas la foi. Il m'a raconté que, longtemps auparavant, il avait été amené à croire à l'existence d'une réalité autre que la matière par l'étrange avertissement que voici : une nuit, il avait vu, dans l'obscurité de sa chambre, le nom, en lettres de feu, de l'une de ses anciennes malades, perdue de vue depuis longtemps. Peu après, il apprit que cette malade était morte à l'heure précise où il avait vu son nom écrit en lettres de feu.

Cet événement l'amena à croire en l'existence d'une réalité spirituelle et, finalement, à la croyance en Dieu. Cependant, il plaçait Jésus-Christ sur le même plan qu'un sage de l'Inde mais il ne croyait pas à sa divinité au sens strict. La lecture des “Grands Initiés”, après l'avertissement mentionné, avait exercé une grande influence sur lui.

Notre première visite à Marie-Julie fut fort décevante. Ses paroles étaient presque inintelligibles (elle avait une paralysie de la langue). Nous ne vîmes qu'une

très vieille femme, assise dans un fauteuil, marmonnant son chapelet : c'était tout. Au bout d'un quart d'heure, nous partîmes, ne songeant certainement pas à renouveler notre visite... Je lui avais demandé de prier à diverses intentions, personnelles et familiales.

Rentrés chez nous, un fait étrange se produisit. Assis à table en face de ma femme, j'eus comme une sorte d'hallucination : je voyais l'image de Marie-Julie se superposant à celle de ma femme et des objets de la salle à manger... Marie-Julie me paraissait prier pour moi et pour quelqu'un que je lui avais recommandé. Sa prière me paraissait prendre la forme physique d'une sorte de nuage se dirigeant vers moi et vers la personne en question. Cela dura plusieurs minutes, peut-être un quart d'heure : événement jusqu'à présent unique dans ma vie.

A la suite de ceci, je me suis trouvé dans un état physique et psychique très spécial : j'avais l'impression qu'une force agissait en moi et je fus depuis lors, il y a seize ans de cela, pratiquement débarrassé de certaine tentation obsédante.

Je racontai mon histoire au docteur Boyer et nous décidâmes de retourner à La Fraudaïs. Mais mon ami, amputé d'une jambe, ne pouvait pratiquement voyager qu'en voiture et il était très pris par sa profession de chirurgien. Les Allemands réquisitionnaient l'essence et l'attribution à mon ami, au titre de membre du corps médical, était faible. Il dut attendre jusqu'au 11 février 1941 pour retourner à Blain.

Quant à moi, je m'y rendis seul, par le train, en janvier 1941. J'y restai trois jours. Arrivé un mardi soir, j'y couchai à l'hôtel. Et voici que, dans l'obscurité de la nuit, il se passa, dans ma chambre, le fait suivant :

Le visage de Marie-Julie m'apparut, dans une sorte d'hallucination, comme de forme démoniaque, et, je crus sentir dans la pièce une présence hostile. C'était si étrange que je me redisais mentalement ces vers de Faust dans la Walpurgs Nacht (deux vers illisibles)... Je

fus pris de crainte et sur le point de prendre immédiatement le train du retour. Finalement, je me fis le raisonnement suivant : si le démon semble vouloir m'empêcher d'aller voir Marie-Julie, raison de plus d'y aller.

Le lendemain, je fis une longue visite à Marie-Julie : il ne se passa rien d'extraordinaire. Elle ne me dit que des paroles de politesse, d'ailleurs à peine intelligibles. Sur ma demande nous récitâmes ensemble le Rosaire. Même chose, le jour suivant jeudi.

La fidèle gardienne de la Stigmatisée me prévint que, depuis des années, Marie-Julie ne recevait pas pour l'extase douloureuse du vendredi, sauf exception, parfois, pour les prêtres. J'étais résolu à insister. J'allai donc à La Fraudais vers l'heure où l'extase devait commencer. Arrivé, j'insistai auprès de ladite gardienne pour que, lorsque Marie-Julie se trouverait dans un état en quelque sorte préextatique, où elle pouvait encore comprendre ce qu'on lui disait et répondre aux questions, il lui fût demandé si elle accepterait ma présence. Au bout d'un moment, alors que j'étais dehors, la gardienne sortit et me fit savoir que je pourrais venir à la fin de l'extase.

Je restai dehors à me promener sous mon parapluie (il tombait une pluie fine) et j'eus l'idée de réciter mon chapelet pour la Stigmatisée. Au bout d'un moment la gardienne vint me dire que je pouvais entrer. J'entrai et voici le tableau qui s'offrit à mes yeux :

Une vieille femme assise dans un fauteuil, le visage contracté dissymétriquement, le corps plusieurs fois secoué de mouvements brusques (la gardienne me dit qu'alors elle recevait les coups de lance). Toute sa personne présentait l'image d'une atroce souffrance.

Puis, brusquement, l'extase douloureuse se mua en expression joyeuse. Les traits se détendirent, une lueur étrange, couleur or, parut dans les pupilles. Toute la personne de Marie-Julie donnait une extraordinaire impression de beauté (chez cette vieille femme de 90 ans) : de beaux gestes harmonieux, un immense signe de croix, calme, recouvrant presque toute sa personne. Elle par-

lait au Christ Ressuscité, à la Vierge, elle n'avait plus de paralysie. Son langage, parfaitement clair, ne paraissait plus celui d'une paysanne presque illettrée. Elle avait une expression et une intonation extraordinaires pour dire :

“Oh ! Amour, Amour infini !”

Il me fut impossible, par la suite, de me rappeler ses autres paroles, que j'avais eu tort de ne pas noter sur l'heure. Mon impression, à la fois religieuse et esthétique, était profonde. Je pensais à l'apothéose du cinquième acte de Faust, de Goethe.

Puis Marie-Julie sortit progressivement de l'extase, me regarda, me saisit les mains et me dit dans son parler paysan et avec une véritable effusion de reconnaissance : “Merci d'avoir bien prié pour maïe !” Or, j'étais le seul à savoir que j'avais récité mon chapelet pour elle, en me promenant sous la pluie, les volets de la chambre de l'extatique étant fermés.*

De retour chez moi, je racontai tout au docteur Boyer. Celui-ci qui avait enfin assez d'essence décida que nous irions sans tarder à Blain. Ce fut le 11 février 1941.

A peine entrés, nous fûmes subjugués, surtout mon ami, par une force étrange qui semblait émaner de la Stigmatisée. Mon ami, sur le point de se trouver mal, dut ressortir, le cœur lui battant à se rompre. Il rentra et la conversation s'engagea. Marie-Julie, ce jour-là, parlait fort distinctement :

Moi : *Je vous amène un ami qui n'arrive pas à croire que Jésus-Christ est Dieu.*

Marie-Julie (le regardant fixement) : *C'est pourtant ben exact à croire.*

Moi : *Nous voudrions bien vous voir en extase. Avez-vous une extase aujourd'hui ?*

Elle : *Non pas aujourd'hui. J'aurai l'extase la prochaine fois que vous viendrez.*

Ce fut tout, nous repartîmes.

Huit jours plus tard, mon ami lut la Vie de Jésus par Mauriac et me déclara que, maintenant, il avait la foi et qu'il croyait en la divinité du Christ. Peu après, il reprit la pratique des sacrements et vécut en chrétien jusqu'à sa mort quelques années plus tard. Il attribua toujours la conversion à la visite du 11 février 1941, à La Fraudais.

*Quelques semaines plus tard, nous apprenions que Marie-Julie était morte (le 4 mars 1941). Nous nous rendîmes tous les deux à La Fraudais où nous vîmes la Stigmatisée sur son lit de mort (elle n'était pas encore en bière). Elle avait bien l'extase... mais c'était **celle du Ciel**.*

Depuis, mon ami réussit à obtenir un crucifix ayant appartenu à l'extatique. Il le portait généralement sur lui et déclarait alors se sentir soutenu dans ses difficultés spirituelles.

*signé : Antoine Appert
(Dut être rédigé vers 1957)*

* Maïe : moi.

Et maintenant

Ami lecteur, qui as persévéré jusqu'au bout, quelle conclusion tires-tu de cette lecture ?

Sache que je n'ai **rien sorti de mon imagination**.
Tout n'est que stricte exactitude.

J'aurais aimé suivre tes impressions intérieures, au fur et à mesure que tu lisais... De toute façon, elles sont enregistrées pour l'éternité et nous pourrons en revoir le film ensemble, quand nous serons, l'un et l'autre, dans la maison du Père.

Quelle joie pour moi si j'apprenais que ces lignes t'ont rapproché du Seigneur, inspiré quelque bonne résolution... et même **converti**... Pourquoi pas ? Nous avons tous besoin de conversion, moi comme les autres.

Seigneur, que ton règne vienne ! Hâte-toi de nous tirer de notre incrédulité et de secourir notre misère ! Amen.

Abbé Pierre Roberdel

Table des matières

	Préliminaire	7
I.	Qui est Marie-Julie ?	13
II.	Une décision improvisée	19
III.	Le choix de l'éditeur des premiers livres ..	25
IV.	L'édition de la biographie	33
V.	Mes conférences sur Marie-Julie	37
VI.	Une apparition	43
VII.	Des prières exaucées	51
VIII.	Angèle et madame Herruel : révélation sur Pie XII	57
IX.	Le corps d'Angèle	63
X.	Du devenir de La Fraudais	71
XI.	Trois personnages	77
XII.	Le scandale des scandales	83
XIII.	Protectrice des possédés	93
XIV.	Suite de textes authentiques	105
XV.	Qu'est-ce à dire ?	123
XVI.	Des prophéties en général	133
XVII.	Multiplication des prophéties concordantes	139
XVIII.	Du discernement des apparitions	151
	Annexes	163

Du même auteur

<i>Le Pouliguen</i>	(épuisé)
<i>Bouvron</i>	(chez l'auteur)
<i>La Stigmatisée de Blain</i>	Editions Résiac
<i>Le Ciel en colloque avec Marie-Julie</i>	Editions Résiac
<i>Les Prophéties de La Fraudais</i>	Editions Résiac
<i>Les mêmes en anglais</i>	
<i>Cris du Ciel</i>	Editions Résiac
<i>Vie et Visions de sœur Nativité</i>	Editions Résiac
<i>L'inimitable Père Tinier</i>	Editions Résiac



Dépôt légal : Janvier 1992
N° d'Imprimeur : 3320

La vie de Marie-Julie Jahenny (1850-1941), une pauvre petite bergère bretonne, est l'une des plus exceptionnelles aventures spirituelles contemporaines. Elle a été la récipiendaire de presque tous les charismes extraordinaires: apparitions, stigmates, lévitation, bilocation... mais le plus étonnant est celui de «prophéties». Ces dernières surprennent par leur grand nombre et leur précision. Une véritable chronique de notre avenir possible. Plusieurs des prophéties se sont réalisées, comme pour nous inviter à envisager l'authenticité de toutes.

L'abbé Pierre Roberdel, le biographe de Marie-Julie, sort de 20 ans de silence. Dans une langue alerte, colorée et savoureuse, il nous livre quelques souvenirs liés à Marie-Julie, nous conte la vie de cette pieuse fille, révèle quelques vérités bonnes à dire, nous explique le contexte de l'épanouissement de ses charismes, et propose *un choix de prophéties* dans ce qui serait leur ordonnancement ultime. En effet, elles furent délivrées sans ordre, comme pour égarer ceux qui s'y intéresseraient avant que le temps ne soit venu de les comprendre, et d'en voir leur accomplissement. Y sommes-nous? L'abbé Pierre Roberdel estime que oui! Et il ose l'écrire.

L'auteur: abbé Pierre Roberdel. Il est né aux Aulnais, bourg de Bouvron (Loire-Atlantique) le 26 octobre 1905, d'une famille de modestes cultivateurs. Très tôt, vers cinq ans, il a exprimé le désir d'être prêtre. Ses parents en furent comblés, un prêtre dans une famille c'est une grâce. Après le certificat d'études, il a suivi la filière habituelle à l'époque qui conduit au sacerdoce.

Ordonné prêtre, il est successivement nommé vicaire-instituteur à Maisdon-sur-Sèvre — une parenthèse de cinq ans de captivité en Allemagne et en Autriche — curé de Mouzillon et curé du Pouliguen.

Pendant dix-sept ans, il a été l'aumônier de la communauté des sœurs Jeanne Delanoue à Saint Marc. Il s'est consacré à l'écriture: treize livres, dont quatre sur Marie-Julie Jahenny. Le présent ouvrage est le cinquième qui clôt son œuvre sur la stigmatisée de La Fraudais.